

C. Ferrari

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

FRÉDÉRIC SOULIÉ

LES DRAMES INCONNUS

AMOURS DE VICTOR BONSENNE



Paris.— IMP. DE LA LIBRAIRIE NOUVELLE.—A. Delcambre, 15, rue Breda.

FRÉDERIC SOULIÉ

(ŒUVRES COMPLÈTES)

LES DRAMES

INCONNUS

AMOURS DE VICTOR BONSENNE

TOME TROISIÈME

PARIS

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, EN FACE DE LA MAISON DORÉE

1857

LES DRAMES INCONNUS

AMOURS DE VICTOR BONSENNE

I

JE REVIENS EN SCÈNE

J'étais enfin arrivé au bout de cette longue histoire, et j'espérais que j'allais apprendre ce qui avait pu déterminer un homme de l'âge de monsieur de Favreuse à me faire, à moi jeune homme, de pareilles confidences, avec le nom des personnages intéressés, et lui-même s'apprêtait à me le dire, lorsque nous fûmes tout à coup interrompus par l'arrivée de monsieur Bonsenne en personne.

Il avait reçu la lettre dans laquelle je lui annonçais ma faute et ma dette, et ma prochaine venue.

J'avais tout oublié, même mon rendez-vous avec monsieur de Sainte-Mars au *Rocher de Cancale.*

Monsieur Bonsenne entra d'un air très-mécontent, et me dit d'un ton brusque :

— Quand on a des affaires comme les vôtres, on s'en occupe un peu plus activement que vous ne le faites.

Je m'excusai sur la visite de monsieur de Favreuse, que monsieur Bonsenne salua fort sèchement, tandis que mon-

sieur de Favreuse s'inclinait devant lui avec une affectation beaucoup plus impolie que les brusqueries de monsieur Bonsenne.

— Mettez-vous là, me dit mon quasi tuteur en me présentant un papier timbré tout préparé, et signez-moi cela.

C'était tout simplement une lettre de change à trois mois de date, par laquelle je reconnaissais lui devoir la somme dont je me trouvais endetté ; je ne pris point garde à la valeur de l'obligation que je contractais, et je ne pensai pas à l'usage qu'en pourrait faire monsieur Bonsenne.

Je ne vis qu'une précaution de sa part dans la reddition des comptes qu'il devait faire à mon père, et je reçus en échange la somme de huit mille francs, à laquelle j'avais établi mon passif.

— Je pense, me dit monsieur Bonsenne, que vous allez immédiatement porter cela aux personnes à qui vous le devez.

Je lui appris que j'avais un rendez-vous à ce sujet avec monsieur de Sainte-Mars, et que j'allais le retrouver au *Rocher de Cancale.*

— Au *Rocher de Cancale!* me dit mon censeur, on dîne, on se grise, et après boire on joue.

Je sais, ajouta-t-il en regardant monsieur de Favreuse de côté, où vous avez perdu votre argent, et dans quel but on vous l'a fait perdre ; il est inutile que vous recommenciez cette plaisanterie et que vous revoyiez des gens avec qui vous ne devez avoir aucun rapport. Laissez les ducs et les marquis chez eux, et j'espère, reprit-il en adressant cette fois ces paroles plus directement à monsieur de Favreuse, qu'ils vous laisseront chez vous.

— Savez-vous, monsieur Bonsenne, répondit monsieur de Favreuse, que vous êtes fort impertinent?

— Savez-vous, monsieur le comte, reprit monsieur Bonsenne, que vous faites un singulier métier ?

— Et pourriez-vous le qualifier ou l'expliquer ? dit monsieur de Favreuse.

— Il est, pardieu, fort clair : c'est celui d'attirer chez vous des jeunes gens, et de les faire jouer contre des escrocs titrés ou non titrés.

— Si je ne savais depuis longtemps que vous êtes un rustre, je ne vous pardonnerais pas cette insolence.

Du reste, je vous laisse avec votre pupille ; seulement, permettez-moi de lui dire, et cela tout haut, que j'attends de lui un énorme service. Ce service, il peut d'autant mieux me le rendre, qu'il a acquis aujourd'hui le droit de faire parler la personne qui tient entre ses mains le secret qui m'intéresse.

Mais comme il est juste qu'il fasse ses affaires avant les miennes, je vous laisse la liberté de les terminer, et je reviendrai demain lui expliquer le but de la confidence que je lui ai faite aujourd'hui.

Après ces paroles, monsieur de Favreuse me quitta, et monsieur Bonsenne me fit monter avec lui dans un fiacre qui nous attendait à la porte.

Il avait fait deux paquets de l'argent qu'il m'avait donné ; sur l'un était écrit :

Soixante louis pour autant prêté au jeu par la duchesse de Frobental, et par moi remis à son intendant qui m'en a donné reçu.

Le second paquet avec une suscription du même genre pour monsieur de Sainte-Mars, finissant par ces mots de supplément :

Pour argent prêté, afin d'acquitter une dette de jeu de pareille somme envers monsieur le marquis de Pavie.

Nous nous rendîmes au *Rocher de Cancale*, où nous ne trouvâmes que monsieur de Sainte-Mars, lequel fit toutes sortes de difficultés pour accepter la somme qu'on lui apportait, et surtout pour donner le reçu exigé par mon correspondant.

Cependant monsieur Bonsenne tint bon, et le força, sous prétexte que la tenue de ses livres exigeait cette précaution de sa part, à signer la reconnaissance telle qu'il l'avait rédigée.

En descendant l'escalier, nous rencontrâmes monsieur le marquis de Pavie, à qui monsieur Bonsenne apprit qu'il venait de m'acquitter envers monsieur de Sainte-Mars, lequel m'avait aidé à m'acquitter envers lui.

Monsieur de Pavie se contenta de répondre, sans nous saluer :

— Monsieur m'a envoyé son argent le matin, et monsieur de Sainte-Mars m'a apporté ses excuses dans l'après-midi ; je n'ai plus rien à voir dans cette affaire.

J'avais joué le rôle d'un fort petit garçon devant monsieur de Sainte-Mars, qui avait l'air de me plaindre d'être soumis à une tutelle brutale comme celle de monsieur Bonsenne.

Cependant je n'avais rien dit, car il eût été de très-mau-

vais goût de commencer une querelle devant mon quasi tuteur, au moment où il payait si généreusement mes dettes. D'ailleurs monsieur de Sainte-Mars gardait envers nous les formes les plus polies, et je n'étais pas sûr d'avoir à me plaindre de lui, car je n'avais contre lui que le rapport de mon ami Morinlaid.

Il n'en était pas de même de monsieur de Pavie; de façon ou d'autre, je m'étais régulièrement acquitté envers lui, et cependant il formulait très-nettement la prétention d'avoir reçu des excuses, ce que je ne pouvais accepter. Aussi m'écriai-je assez vivement :

— Si monsieur de Sainte-Mars vous a fait des excuses en mon nom, monsieur, il a été un bien mauvais intermédiaire entre nous, car il m'a rapporté, je ne dirai pas vos excuses, mais vos regrets de l'emportement que vous aviez montré. Or il en résulte qu'il nous a probablement menti à tous les deux, et je vous avoue que, pour ma part, je ne suis pas fâché d'en être certain.

— Vous convient-il, monsieur, dit monsieur de Pavie, de choisir une heure et un rendez-vous ?

— C'est un soin que je vous laisse, dis-je à monsieur de Pavie, et vous m'obligerez de prendre aussi ce soin pour monsieur de Sainte-Mars, à qui je désire témoigner ma reconnaissance du touchant intérêt qu'il m'a montré en me faisant éviter une rencontre avec vous.

Le marquis de Pavie se mit à réfléchir un moment.

— Au fait, reprit-il un instant après, vous avez raison : vous êtes jeune, je suis brusque ; nous nous sommes dit des paroles fort déplacées de part et d'autre, mais c'était de franc jeu entre nous, n'est-ce pas? tandis qu'avec de Sainte-

Mais il y a toujours une raison cachée aux choses qu'il fait. Il doit avoir eu, il doit avoir encore un grand intérêt à prévenir ce combat.

Voulez-vous me permettre de vous demander un rendez-vous, et veuillez me dire si vous n'êtes pas des amis de monsieur ou de madame Deslaurières ?

— J'ai eu l'occasion de rencontrer cette dame il y a peu de temps, dis-je à monsieur de Pavie.

— Et moi je la connais depuis son enfance, reprit monsieur Bonsenne.

—Eh bien, dit le marquis, je soupçonne qu'il y a dans tout ceci une intrigue où l'on veut mêler cette pauvre femme que je ne connais guère que par toutes les infamies qu'on m'en a dites.

Monsieur Bonsenne donna un rendez-vous à monsieur de Pavie pour le lendemain, et nous partîmes immédiatement pour aller chez madame de Frobental.

Monsieur Bonsenne profita de la longueur du chemin qui sépare la rue Montorgueil de la rue Saint-Honoré, pour me demander où et comment j'avais rencontré madame Deslaurières.

Sans lui dire le motif qui m'avait appelé chez madame de Frobental, ni ce que je savais des projets de la duchesse au sujet de madame Deslaurières, je racontai tout simplement à mon tuteur la scène de la rue de la Pépinière.

Je m'aperçus que monsieur Bonsenne me savait gré de l'appui que j'avais prêté à une femme si indignement insultée, et il m'en faisait son compliment lorsque nous ar-

rivâmes chez madame de Frobental, dont nous fîmes demander l'intendant.

On nous introduisit l'un et l'autre dans un pavillon parallèle à celui dans lequel j'étais entré la veille, et ma surprise fut étrange, en entrant dans le cabinet de monsieur l'intendant, de reconnaître en lui le grossier personnage avec lequel je m'étais pris de querelle précisément à cause de madame Deslaurières.

Il paraît que monsieur Bonsenne aussi le connaissait, car il lui parla d'un ton de commandement qui probablement l'eût fait mettre à la porte, s'il n'avait eu sur ce drôle des avantages que je ne m'expliquais pas.

Jamais je n'ai vu un homme si embarrassé, si confus. Il baissait le nez sur son bureau, comme pour éviter mon regard, et il était tellement troublé, que malgré sa bonne volonté de faire tout ce qui conviendrait à monsieur Bonsenne, il se trompa deux ou trois fois en écrivant la quittance que celui-ci lui dictait.

Je ne crus devoir rien dire à monsieur Bonsenne en présence de cet homme; mais à peine fûmes-nous sortis de l'hôtel de madame de Frobental que je voulus lui faire part de ma surprise ; mais je fus arrêté tout court dans mes confidences par la menace qu'il me fit dès que nous fûmes seuls dans notre fiacre.

Il me montra ma lettre de change et me dit:

—Et maintenant que tout est payé, maintenant que vous ne pouvez pas retirer des mains de ceux qui le tiennent l'argent que je vous ai prêté, voici de quoi vous tenir en laisse, mon cher monsieur Michel. Si d'ici à trois mois vous recommencez les mêmes plaisanteries que vous venez de

vous permettre, je vous donne ma parole d'honneur que je vous enverrai les continuer à Sainte-Pélagie.

J'avais trop souvent entendu les déclamations de monsieur Bonsenne contre son fils Victor, pour faire une grande attention à ses menaces, et surtout pour croire à leur sincérité.

Je me contentai donc de lui répondre :

— Quand nous en serons là, c'est une chose que nous déciderons entre nous ; en attendant, il faut que je vous en apprenne une qui vous paraîtra peut-être beaucoup plus grave que la façon dont j'ai pu me laisser duper par ces messieurs.

— Et qu'est-ce donc ? fit monsieur Bonsenne en ricanant. Je ne serais pas fâché d'apprendre ce qu'il peut y avoir de plus grave pour vous que le payement de vos dettes.

— Je ne dis pas que cela soit grave pour moi, mais à la façon dont vous avez répondu tout à l'heure à une question de monsieur le marquis de Pavie, à quelques mots que j'ai surpris hier dans votre maison, il est possible que ce que je vais vous dire vous paraisse excessivement grave.

L'homme que j'ai empêché de faire violence à madame Deslaurières, cet homme n'est autre que l'intendant de la duchesse de Frobental, à qui nous venons de remettre l'argent que je devais à sa maîtresse.

Je ne m'étais point trompé, cette circonstance parut vivement frapper monsieur Bonsenne, et il m'interrogea alors d'un ton fort alarmé.

Je lui expliquai le plus succinctement possible les étranges événements qui s'étaient passés depuis quelques jours

dans ma maison, et les révélations de tout genre qui m'étaient arrivées. Ce ne fut point parce que je voulais faire de la discrétion avec monsieur Bonsenne, mais c'est parce que je ne m'imaginais pas que l'histoire de monsieur de Favreuse pût se rattacher en rien aux intrigues qui entouraient madame Deslaurières, que je ne rendis pas compte à monsieur Bonsenne de ce long récit.

Au reste, je doute que dans ce moment mon surveillant eût consenti à l'entendre, car il se mit dans une horrible fureur lorsque je lui expliquai comment madame Deslaurières devait payer le service que madame de Frobental demandait au ministre.

— Ils achèveront de la perdre, s'écria-t-il avec violence; ils en feront la dernière des femmes, et la bassesse de son mari n'y aura pas peu contribué.

Non, non, je ne veux pas que cela soit, je ne le veux pas, me dit-il vivement, et tu m'y aideras.

C'était une chose remarquable comme quoi j'étais ramené malgré moi à m'occuper de cette femme que je haïssais d'une haine d'autant plus forte, que c'était de ma part une aversion d'instinct et presque un dégoût.

Ainsi l'avais-je rencontrée aux Champs-Élysées, ainsi son mari me l'avait-il mise sur les bras en entrant chez madame Smith, ainsi l'avais-je trouvée chez la duchesse, ainsi rue de la Pépinière ; et enfin, n'était-ce pas à propos de madame Deslaurières et pour lui rendre service que monsieur de Favreuse était venu me faire l'odyssée de ses vieilles amours?

Et voilà que mon tuteur, l'homme le plus rigide, le plus

régulier que je connusse, veut aussi m'intéresser au salut de cette femme.

Plus les circonstances ou la volonté des autres semblaient vouloir me rapprocher de madame Deslaurières, plus j'éprouvais dans mon cœur de répulsion à avoir les moindres rapports avec cette femme. Était-ce une prévision du mal que je devais lui faire et du désespoir que j'en devais éprouver ?

Je montrai donc peu d'empressement à seconder les vues de monsieur Bonsenne ; et comme il arrive d'ordinaire à la jeunesse, à qui l'on peut si justement appliquer ce mot de la Fontaine : *Cet âge est sans pitié*, je répondis fort lestement à mon tuteur que je ne me souciais pas de me commettre avec une pareille femme.

— Imbécile et...

Monsieur Bonsenne ne prononça pas la seconde injure, mais il se prit à dire d'un ton triste :

— Au fait, tu ne la connais pas, tu ne peux la juger que sur ce qu'on t'en a dit :

— Et sur ce que j'ai vu, lui répondis-je.

Et comme il me demanda l'explication de ces paroles, je lui racontai en détail la scène des Champs-Élysées, et les correspondances de fenêtre à fenêtre qui avaient lieu, disait-on, entre cette dame et monsieur Molinos.

Pendant que je lui disais tout cela, monsieur Bonsenne frappait du pied et murmurait entre ses dents :

— Cela devait être, cela devait être, c'est ma faute.

Je ne comprenais point les exclamations de monsieur Bonsenne, et je le crus tout à fait fou lorsque, prenant sa

tête dans ses mains, il se mit à dire d'un ton tout à fait désespéré :

— Et Victor aussi ! il est maintenant tout à fait perdu.

Puis, s'interrompant brusquement, il reprit sans que je pusse comprendre à quoi répondait une pareille boutade :

— Si jamais tu aimes une harengère, je dirai à ton père de te la laisser épouser. Quand les jeunes gens ont la tête et le cœur dans le même sac, il faut bien laisser faire ce qu'ils sentent et ce qu'ils veulent ; et ce n'était pas une harengère, elle, dans ce temps-là, elle valait ce que valent les meilleures filles et les mieux élevées, si ce n'est que c'était une enfant abandonnée, n'ayant ni nom ni fortune. Mais laissons cela. N'as-tu pas parmi tes amis un homme qui s'appelle Morinlaid ?

— Je connais un monsieur de ce nom, mais il n'est plus de mes amis, si jamais il en a été.

Je dis à monsieur Bonsenne le dernier entretien que j'avais eu avec Morinlaid, et il put juger par là de ce qui rendait mon amitié avec lui si incertaine.

Monsieur Bonsenne ne vit là qu'un incident fâcheux qui l'empêchait d'arriver à ses fins.

— Allons, me dit-il, je verrai à chercher d'autres moyens de la sauver.

Tout aussitôt il changea de conversation, et nous arrivâmes au grand chapitre de notre rencontre que les incidents du payement de mes dettes et les quelques mots que nous venons de rapporter sur madame Deslaurières avaient retardé, sans cependant le faire oublier à monsieur Bonsenne.

Ce chapitre était celui de la morale.

Monsieur Bonsenne m'emmena chez lui pour cela; là il me fit entrer dans son cabinet et me dit :

— Michel, je t'ai amené ici, parce qu'il faut que je te fasse quelques remontrances au sujet de ce qui vient de se passer.

— En vérité, lui dis-je, vous ne me ferez pas plus de reproches que je ne m'en suis fait à moi-même, et je vous jure que jamais...

— Michel, reprit monsieur Bonsenne, tu as tort de me répondre avant que je te parle; tu ne sais pas ce que j'ai à te dire.

— Je m'en doute.

— Non, me répondit-il, tu n'en sais pas le premier mot : tu t'imagines sans doute que je vais te faire des calculs pour te prouver que tu as été volé en une nuit de jeu du montant de ta pension pendant plusieurs années; ce serait juste.

Mais comme tu sais fort bien que ta fortune peut, sans être dérangée le moins du monde, réparer cet échec, et au besoin plusieurs autres du même genre, et même de plus considérables, je ne veux pas réduire la question à un calcul de chiffres.

D'ailleurs les joueurs ont une raison pour répondre à de pareilles remontrances : c'est qu'ils pouvaient gagner ce qu'ils ont perdu, et que, dans ce cas, ce qui est une mauvaise opération pouvait en être une bonne. Ce que je vais te dire, Michel, s'adresse plus haut; ce n'est pas la ruine d'un joueur qui pour moi est son premier châtiment, c'est sa déconsidération.

Tu commences la vie, Michel, et puisque tu as été livré à mes soins et à mes remontrances, je ne veux pas que tu t'y aventures avant d'avoir été bien averti du grand écueil contre lequel viennent périr tant d'esprits distingués, tant de bonnes dispositions, tant de magnifiques espérances, et souvent tant de projets sincères d'une loyale ambition.

Je vais te dire quelque chose qui te paraîtra bien vulgaire, bien petit, et qui est cependant une vérité que j'ai trop cruellement expérimentée.

La gravité affectueuse avec laquelle monsieur Bonsenne me parlait me fit écouter avec intérêt les paroles qui s'annonçaient comme devant être un sermon, et cela malgré ma nature rétive et toujours prête à se cabrer sous le frein de la moindre admonestation. D'ailleurs, au moment où il avait prononcé les derniers mots de sa phrase, j'avais vu arriver une larme dans les yeux de monsieur Bonsenne, et sans m'en rendre raison, il me sembla qu'il allait m'instruire avec ce qu'il avait souffert bien plus qu'avec ce qu'il avait appris.

— Écoute, me dit-il, quelquefois toute la vie d'un homme dépend de la première femme qu'il aime, d'autres fois du premier ami qu'il se fait, souvent des habitudes générales qu'il contracte ou du monde qu'il fréquente ; mais presque toujours ce qui le pousse noblement dans sa carrière ou ce qui le jette dans une voie déplorable et sans issue, presque toujours et presque partout, c'est une question d'argent.

Malgré les précautions oratoires dont monsieur Bonsenne avait entouré cette proposition, elle me parut être ce qu'il m'avait dit qu'elle était, c'est-à-dire très-plate, très-

petite et très-vulgaire. Il s'aperçut aisément du sentiment de dédain qu'elle m'inspira, et il reprit aussitôt :

— Il y a une heure, pour une dette que tu avais contractée légèrement, tu étais à la merci d'un homme qui t'a déjà compromis, s'imaginant être ton maître parce que tu ne pouvais pas t'acquitter. Je suppose que je t'eusse refusé l'argent que je viens de te donner, à qui te serais-tu adressé ?

— A tout le monde.

— Tout le monde, ce n'est personne.

Voyons, réponds catégoriquement, à qui te serais-tu adressé ?

— Mon père a des amis qui ne m'auraient pas laissé dans l'embarras.

— Je le crois ; mais celui qui serait venu à ton aide, penses-tu qu'il n'eût pas eu le droit de te demander compte de l'emploi de cet emprunt ? penses-tu que tout en te rendant service, il n'eût pas averti son fils, s'il en a un, sa fille, s'il en a une, de se garer de l'amitié ou de l'attention d'un homme qui perd huit mille francs dans une maison presque suspecte, et en compagnie d'une femme du plus mauvais renom ?

— De qui voulez-vous donc parler? dis-je assez vivement à monsieur Bonsenne.

Il me regarda d'un air fort calme, et il me répondit froidement :

— Je veux parler de madame Sainte-Mars.

La grimace pleine d'humeur que je fis à ce nom me servit de réponse et amena naturellement la réplique de monsieur Bonsenne.

— Je sais tout, me dit-il ; je sais ta passion pour cette femme, et c'est pour cela que je te parle comme je le fais.

— Pardon, lui dis-je, mes actions peuvent être du domaine de votre censure; mais les sentiments que je cache dans mon cœur ne vous appartiennent pas.

Monsieur Bonsenne ne se fâcha point de l'impertinente hauteur avec laquelle je lui adressai cette phrase romanesque ; il ouvrit son secrétaire, en tira trois ou quatre billets de banque, me les présenta et me dit :

— Puisque tu l'aimes à ce point, me dit-il, je veux te prouver...

Je crus comprendre monsieur Bonsenne. Mon amour s'indigna, et je m'écriai :

— Vous insultez madame Sainte-Mars !

— Je le veux bien, me répondit-il avec la même impassibilité.

Restons-en là aujourd'hui; donne-moi seulement ta parole d'honneur que lorsque tu auras sérieusement besoin d'argent, c'est à moi que tu t'adresseras.

Je fis quelques petites contorsions pour protester de ma sagesse future, et monsieur Bonsenne me dit :

— Je veux croire et je crois même que tu dis vrai. Tant mieux pour toi si tu te contentes de la pension que te fait ton père; mais pour mon repos, pour ma tranquillité, je te demande encore une fois ta parole solennelle de ne t'adresser qu'à moi.

Lorsque je l'aurai reçue, je serai sûr que tu n'as au cœur aucun de ces chagrins d'argent qui énervent l'esprit, qui dévastent l'intelligence, qui avilissent le cœur.

Il se leva à ces mots, et me montra le portrait de son fils qu'il tira de son secrétaire.

— Tu le reconnais, me dit-il, et quoique tu sois beaucoup plus jeune que lui, tu dois te souvenir, aux éloges que tu en entendais faire, des belles espérances que nous fondions tous sur lui.

Eh bien ! Michel, toutes ces belles espérances, tout cet avenir a été anéanti pour une misérable somme de cent francs que moi, son père, je n'ai pas voulu payer.

— Je croyais, lui dis-je, qu'il y avait au désordre de Victor une cause plus grave.

— La première cause est là, te dis-je. Encore une fois, donne-moi ta parole de faire ce que je te demande, et si, pour te sauver de ta perte, il faut que je te raconte cette histoire, je te la raconterai.

Ton père a voulu que je me chargeasse de toi, j'aurais voulu ne pas le faire ; mais puisque j'ai accepté cette mission, je la remplirai, dût-il m'en coûter un des plus horribles sacrifices que puisse faire un homme de mon âge, celui de s'accuser et de rougir devant un homme du tien.

Je donnai à monsieur Bonsenne la parole qu'il attendait de moi.

— Maintenant, me dit-il, si tu n'as rien de mieux à faire, reste à dîner avec nous ; nous avons une personne avec nous que tu connais un peu, quoique que tu ne l'aimes guère, c'est madame Deslaurières.

Je fis encore une de ces grimaces dédaigneuses par lesquelles je montrais ma pensée quand je ne voulais pas la dire avec des mots.

— Son mari l'accompagnera, dit monsieur Bonsenne, et tu as trop de savoir-vivre pour ne pas comprendre que tu n'as jamais rencontré madame Deslaurières ni aux Champs-Élysées ni chez la duchesse.

— Très-bien, très-bien ! lui dis-je; comme je n'ai aucune envie de causer avec cette dame ni de causer d'elle, vous pouvez être sûr de ma discrétion.

Monsieur Bonsenne leva légèrement les épaules, et comme il était déjà tard, nous passâmes immédiatement dans le salon.

II

UN MARI

Lorsque nous entrâmes, tous les convives étaient arrivés.

Il y avait, comme me l'avait annoncé monsieur Bonsenne, monsieur et madame Deslaurières, une vieille dame que je n'avais jamais vue chez monsieur Bonsenne, et à qui je fus présenté. C'était la mère de madame Deslaurières, on la nommait madame Lambert.

Il y avait en outre un monsieur à lunettes vertes; il portait ces deux vitres de couleur devant des yeux chassieux, sous prétexte de se conserver un reste de vue qu'il eût fort bien pu abandonner au contact de la lumière, attendu qu'il me parut tout à fait aveugle.

On m'avait placé à côté de lui, et il ne se passait pas une minute sans que ce monsieur, qui avait mis ses yeux au bout de ses doigts, ne les promenât sur mon pain sous pré-

texte de chercher le sien, ne s'emparât de mon verre croyant prendre le sien; sa main allait tout autour de son assiette dans une circonférence de huit pouces, comme une vaste araignée aux ongles noirs et crochus, et il poussa l'intempérance de ses recherches jusqu'à mettre une fois la main dans mon *fricot*. Celui-là avait nom Montrelin.

Je me sers du mot *fricot*, parce qu'il fut dit plus de trente fois par un second monsieur, lequel était sourd comme un débiteur à qui l'on demande de l'argent.

La compagnie me parut si insupportable, que je trouvai qu'il serait d'aussi mauvais goût d'être de mauvaise humeur, qu'il me semblait de mauvais goût de m'avoir invité. Je me résolus donc à rire.

Je dois dire que madame Bonsenne, pour me donner une compensation du voisin aveugle, avait placé madame Deslaurières près de moi.

Dans la disposition d'esprit où j'étais pour cette dame, la compensation me parut mal choisie; mais enfin, on ne peut demander rien de plus à qui vous donne le mieux qu'il peut, et je me résolus à être d'une politesse très-réservée pour madame Deslaurières.

Elle-même semblait excessivement embarrassée; mais dès qu'elle vit que je la traitais comme une femme que je ne connaissais que pour l'avoir rencontrée par hasard dans une soirée, elle se fut bientôt dégagée de toute gêne, et, grâce aux provocations joyeuses de son mari, elle se mit bientôt tout à fait à son aise, et me parla comme si je ne l'avais pas connue du tout, ou, si l'on aime mieux, comme si elle me connaissait depuis dix ans. Monsieur Deslaurières était un homme étourdissant dans toute l'acception

du mot; il parlait haut et toujours, et toujours riant, chantonnant, glapissant. Dans les mille sujets d'une conversation de deux heures, il ne s'en trouva pas un sur lequel il n'eût une grosse plaisanterie à faire, une anecdote grotesque à raconter.

Religion, politique, passions, probité, amour, respect des devoirs, fidélité conjugale, élégance et retenue de l'esprit, il n'est rien de ces choses pour lesquelles il n'eût des mots particuliers et dégradants.

Pour lui, la religion était une comédie qui enrichissait fort bien ceux qui la jouaient passablement.

La politique était l'art de se vendre cher et d'acheter les autres à bon marché.

La passion, même la plus noble, n'était jamais qu'une duperie, grâce à laquelle on donne le meilleur de soi ou de son bien aux égoïstes et aux fripons.

La probité, c'était le talent d'échapper à l'application du code, et la plus exacte, selon lui, n'était qu'un calcul mieux fait qu'un autre.

Quant à l'amour, il pardonnait cette *bêtise* une fois dans la vie, de quinze à dix-huit ans. Passé cet âge, le plaisir devait être, selon lui, la règle de toute existence.

Pour ce qui était du respect des devoirs, il riait à gorge déployée des pères-dindons, prônait comme des héros tous ces jeunes dévergondés qui, avec ce qu'on appelle une mauvaise tête et un bon cœur, font le désespoir de leurs familles.

Il ne prêchait point l'infidélité conjugale, et il y était intéressé; mais il savait les histoires de tous les maris trom-

pés, et il riait de ceux qui ne s'en apercevaient pas, de ceux qui le souffraient; il méprisait souverainement l'homme assez ennemi de lui-même pour risquer sa vie contre l'amant de sa femme.

Il se gendarmait surtout contre ce qu'il appelait les bégueules et les hommes du bon ton, disant que tout cela n'était qu'hypocrisie et bêtise.

A toutes ces façons de voir, il ajoutait une habitude qui me parut d'abord un défaut grossier, et que plus tard je reconnus être un des vices les plus pernicieux.

Ce n'était pas assez que cet homme enlevât à l'esprit de ceux qui l'écoutaient toutes les idées morales qui l'éclairent et le conduisent; ce n'était pas assez qu'il dégradât le cœur en lui arrachant toutes ses croyances, il passait du cynisme de l'immoralité au cynisme de l'expression. S'il voulait parler de la beauté d'une femme, il avait des mots d'un jargon inouï; lorsqu'il avait la prétention de faire rire, et c'était là sa grande préoccupation, il ne reculait ni devant la trivialité la plus effrontée ni devant l'obscénité la plus révoltante.

Enfin, et comme je le disais tout à l'heure, cet homme était l'apôtre de tous les mauvais propos. Il était impossible qu'une femme qui avait vécu quelques années avec cet homme pût garder un sentiment honnête dans l'âme et pût rougir de quoi que ce soit au monde.

Assurément, de quelque manière que le vice existe, il n'en est pas moins le vice. Celui qui se recouvre d'hypocrisie est d'ordinaire celui qui combine les actions les plus coupables et qui semble le plus hideux; mais celui qui se pose le poing sur la hanche, qui parle avec les mots de la

halle, qui défait son habit ou retrousse sa robe, celui-là est le plus repoussant et le plus dégradant à la fois.

Ce qui devrait du moins rester à un homme, c'est la pudeur du discours, quand il a perdu la pudeur de ses actions. Ce qui est le dernier degré d'avilissement pour une femme, c'est de n'avoir pas le respect de sa personne quand elle n'a plus le respect de sa réputation.

Oui, mille fois oui, je préfère de beaucoup la dévote hypocrite qui cache sous de triples verrous le plus honteux libertinage, et qui, dans le monde, range sa robe de peur de la laisser frôler par l'attouchement d'un homme, à la femme qui, avec beaucoup moins de fautes réelles, prend devant tous toutes ces libertés physiques qui seraient à à peine pardonnables à un homme.

On doit comprendre que ce ne fut pas dans cette première entrevue que je pus ainsi juger monsieur Deslaurières, et mesurer tout l'effet que devait produire sur une femme l'influence d'un pareil mari; mais j'ai cru devoir dire tout de suite ce qu'il était, tant j'éprouve de dégoût toutes les fois qu'il faut que je parle de cet homme.

Cependant, dès ce jour-là, je pus juger de quelques-unes des qualités qui en faisaient l'homme le plus gai et le plus amusant de Paris; je pus voir aussi ce qu'était devenue madame Deslaurières au contact de ce monsieur.

A vrai dire, je ne lui fis pas honneur des étranges façons de sa femme, et je jugeai que c'étaient deux personnages du même acabit et que leur mariage avait heureusement associés.

J'avais été élevé avec des femmes qui mangeaient du bout des dents, qui brisaient leur pain du bout des doigts

et qui buvaient de l'eau ; madame Deslaurières, selon l'expression de son mari, était une grosse mangeuse, elle vidait lestement sa bouteille et *sirotait* agréablement son café et son petit verre.

Quant à lui, il mettait ses doigts dans la sauce jusqu'aux coudes, et les léchait ensuite. Il buvait de tous vins à tasse pleine (je parle toujours la langue de monsieur Deslaurières) ; il absorbait des quantités incroyables de cassis, qu'il lançait d'un seul coup dans son gosier, comme on jette une pelletée de charbon de terre dans le gouffre béant d'un fourneau.

Si ces façons eussent appartenu à un marchand de bœufs ou à un conducteur de diligence, à une marchande de marée ou à une maîtresse d'auberge, si même ces habitudes eussent été celles d'un gros et énorme malotru, large d'épaules, pansu, à trogne rouge et avinée, si la femme eût été un de ces colosses charnus dans le style de madame Smith, il semble que l'harmonie qui eût régné entre la constitution physique et les manières d'être de ces personnages eût rendu toutes ces grossièretés moins choquantes ; mais point : comme je l'ai dit, monsieur Deslaurières était un homme d'une figure fine, spirituelle, d'un œil vif, d'un sourire fin, d'un extérieur en tout fort distingué.

Quant à madame Deslaurières, je ne pouvais me lasser de la regarder, non pas tant pour admirer la parfaite élégance de ses mains, la blancheur délicate de sa peau, la grâce presque enfantine de ses traits lorsqu'ils étaient un moment en repos, mais pour me demander comment ces lèvres fraîches et roses, s'ouvrant doucement sur des dents d'émail, comment cet œil profond sous un sourcil noir et

où la pensée semblait devoir rayonner sans cesse, comment ce front vaste et élevé, comment ces longs cheveux blonds, légèrement ondulés à la racine comme ceux de la Psyché antique; comment, dis-je, cette figure presque virginale pouvait servir d'enveloppe à une pareille âme et à un pareil esprit.

C'était pour moi un profond étonnement, qui, à chaque nouvelle parole de madame Deslaurières, me la faisait regarder avec plus d'attention.

Ce fut au point que monsieur Deslaurières me cria d'un bout de la table à l'autre :

— Dites donc, farceur de voisin, il paraît que vous trouvez ma femme à votre goût?

Je fus si abasourdi de l'apostrophe, que le mari continua, en riant à gorge déployée :

— Si vous la regardez longtemps avec des yeux comme cela, vous allez lui brûler le teint.

— Je prie madame de recevoir mes excuses, répondis-je, si je lui ai manqué de respect.

— Allons donc, allons, est-ce qu'il va prendre cela au sérieux, votre jeune homme? fit monsieur Deslaurières en s'adressant à monsieur Bonsenne; oh! regardez ma femme tant qu'il vous plaira, je ne suis pas jaloux.

— Malheureusement non, dit madame Deslaurières; mais on ne me regarde cependant qu'autant que cela me convient.

Ce qui m'étonnait peut-être encore plus que les allures de ces deux personnages, c'était de les voir chez monsieur Bonsenne, un homme qui, sans pousser bien loin l'élé-

gance des manières, tenait cependant aux bienséances.

Madame Bonsenne était d'un âge à entendre patiemment toutes les sottises qu'il plaisait à monsieur Deslaurières de débiter; mais il y avait là Alison, à laquelle il me semblait que ses parents manquaient pour ainsi dire de respect, en admettant de pareilles gens à la table où elle était assise.

Heureusement pour elle, que la noble jeune fille était dans ce moment, comme toujours, bien loin du monde où elle se trouvait, aveugle et sourde pour ce qui se passait et ce qui se disait devant elle.

Monsieur Deslaurières nous avait annoncé qu'il nous quitterait après le dîner pour aller à un rendez-vous fort important. La manière dont il parla de ce rendez-vous était si gonflée de vanité, que monsieur Bonsenne lui dit en riant :

— Chez quel ministre ou chez quel duc allez-vous donc, pour prendre un pareil air de cour?

— Je vais chez une duchesse, repartit monsieur Deslaurières, et je pense que j'y rencontrerai un ministre. Vous voyez que l'air va parfaitement à la visite.

— Et cette duchesse, c'est?...

— La duchesse de Frobental, répondit-il.

— Et ce ministre, c'est?...

— Mon ministre, répliqua-t-il encore.

Malgré son assurance, madame Deslaurières se prit à rougir.

Son mari se tourna vers elle et lui dit :

— A ce propos, j'ai oublié de te dire que nous avons

reçu une invitation pour aller chez la baronne du Bénice.

La baronne du Bénice était une ancienne amie du ministre ; je le savais comme un de ces mille bruits du monde qui arrivent à toutes les oreilles. Madame Deslaurières l'ignorait sans doute, car elle demanda à son mari ce que c'était que cette baronne.

— Une femme charmante, qui reçoit les hommes les plus distingués de Paris, et chez qui mon ministre va très-souvent...

— En ce cas, tu iras tout seul, dit madame Deslaurières en se levant de table, quoique le signal du départ n'eût pas été donné par la maîtresse de la maison.

— Tu auras la bonté d'y venir, lui dit son mari, attendu que ça me va.

Madame Deslaurières me regarda, et, avec un sourire d'un sarcasme et d'une impertinence inouïs pour son époux, elle me dit :

— Vous voyez, ça lui va.

Je lui donnai la main pour la faire passer dans le salon, et pendant que je riais de la parole qu'elle venait de m'adresser, elle me dit encore :

— Vous verrez qu'il me forcera d'y aller, comme c'est lui qui m'a dit tout à l'heure que vous me regardiez avec des yeux extraordinaires.

Cela dit, et sans attendre ma réponse, elle me quitta en murmurant entre ses dents :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! ce sera donc toujours de même !

L'annonce de cette visite, faite par monsieur Deslaurières, me fut une preuve que madame de Frobental, qui,

ainsi qu'on me l'avait annoncé, avait sans doute fait ses arrangements avec monsieur de Sainte-Mars, n'avait pas aussi bien réussi vis-à-vis de la belle Fanny, et qu'elle poursuivait sans doute contre elle le complot qu'elle avait organisé avec le ministre.

Je n'avais aucune envie de me faire le don Quichotte de madame Deslaurières et de défendre une vertu à laquelle je ne croyais pas contre des séductions qui me semblaient ne devoir lui déplaire que parce qu'elles partaient de trop haut lieu, mais j'avais une excessive envie de rendre un service à madame Sainte-Mars, et je crus devoir faire part à monsieur Bonsenne du danger dans lequel on allait entraîner sa protégée.

En ayant l'air de défendre madame Deslaurières, je sauvais peut-être Fanny du coup qu'on voulait lui porter, et j'espérais m'en faire un titre en temps et lieu.

A la première parole où j'essayai d'expliquer à monsieur Bonsenne la combinaison par laquelle on devait s'emparer des papiers de madame Sainte-Mars, grâce aux soins de monsieur Deslaurières, monsieur Bonsenne m'interrompit et me dit rapidement :

— Je sais tout cela et j'y mettrai bon ordre, ou j'y perdrai mon nom !

Restez avec nous ce soir, et nous causerons, quand j'aurai conclu l'affaire qui amène ici les deux messieurs avec qui vous avez dîné.

Il parlait du sourd et de l'aveugle.

Il quitta le salon avec eux. Monsieur Deslaurières était déjà parti, et je me rapprochai du coin où les dames s'étaient réunies autour d'une table de travail.

Madame Bonsenne travaillait, Alison travaillait ; madame Lambert, qui n'avait pas prononcé une seule parole depuis le moment où l'on m'avait présenté à elle, madame Lambert, dis-je, travaillait ; madame Deslaurières seule était restée inoccupée ; mais comme elle ne pouvait pas demeurer un seul instant dans un complet repos, elle s'était emparée d'un petit bout de crayon et d'une feuille de papier sur lequel elle s'amusait à tracer une suite de figures grotesques, toujours chantonnant ou babillant.

Des mille paroles inutiles qu'elle débita pendant une heure, aucune ne semblait montrer ni une ombre de raison ni une lueur de sentiment ; cependant on pouvait y remarquer un esprit vif, pénétrant, auquel la familiarité de la locution donnait un relief remarquable. Malgré moi je l'écoutais, malgré moi je la trouvais amusante.

Je me pris à la contrarier en plusieurs circonstances, et plus d'une fois je fus obligé de battre en retraite devant la vivacité de ses reparties. Puis arriva un moment où elle se mit à dire tout d'un coup, à propos d'un magnifique mouchoir brodé qu'elle chiffonnait comme un misérable morceau de mousseline :

— Ah ! j'en ai acheté un aujourd'hui bien autrement beau que celui-là.

Alison lui en demanda le prix, et madame Deslaurières répondit :

— Oh ! je ne veux pas te le dire ; c'est une sottise qui me forcera à être économe pendant bien longtemps, mais je n'ai pas pu y tenir. Imagine-toi que cette horrible femme dont je t'ai tant de fois parlé, cette madame...

A ce moment, madame Deslaurières me regarda et s'arrêta.

— De qui parles-tu donc ? reprit Alison de l'air distrait qui ne la quittait jamais.

— Oh ! fit madame Deslaurières, c'est quelqu'un que tu ne connais pas, quelqu'un que personne ne connaît ici.

Quoi qu'il en soit, imagine-toi que cette bégueule, qui prend des airs de vertu, a eu l'impertinence de venir marchander ce mouchoir sous mon nez, pendant que je l'admirais, d'en demander le prix, et de dire à la lingère :

— Je le prends ; vous pouvez le faire porter chez moi.

Ma foi, ça m'est parti plus vite que je ne voulais, et je lui ai dit :

— Faites donc attention, mademoiselle Guillotin, car c'est là son nom, son véritable nom ; faites donc attention que je n'ai pas dit encore que je ne veux pas l'acheter.

Et me tournant vers la marchande, je lui ai dit :

« Je prends décidément ce mouchoir, envoyez-le-moi demain. »

Tu ne peux pas t'imaginer la fureur où elle est entrée ; elle voulait absolument avoir un mouchoir pareil et l'avoir sur l'heure.

Ce qu'il y a de plus drôle, c'est que je venais d'en voir un absolument semblable, mais qu'on m'avait fait beaucoup plus cher.

Mais, tu dois bien le penser, je me suis bien gardée de dire que j'avais vu ce mouchoir dans le passage des Panoramas, et je m'en suis allée triomphante et avec un mouchoir de six cents francs de plus dans ma boîte.

— Six cents francs ! dit madame Bonsenne, c'est trop.

— Six cents francs ! fit madame Lambert, c'est beaucoup.

— Bah ! dit madame Deslaurières, je l'ai humiliée, je ne trouve pas cela trop cher.

— Mais, lui dis-je, vous devez bien haïr cette femme, pour payer d'un pareil prix une si petite vengeance ?

Madame Deslaurières me regarda d'un air fort sérieux et me répondit :

— Oui, monsieur, je la hais, et peut-être il y a des gens de par le monde qui l'aiment et qui devraient la haïr plus que moi.

Je m'étais écarté de la table, et je remarquai qu'Alison se penchait vers madame Deslaurières pour lui demander le nom de celle dont on parlait ; mais si je n'entendis point la réponse de madame Deslaurières, un rapide regard jeté de mon côté m'apprit que ce nom devait m'intéresser.

Un moment après je le demandai à Alison, qui me dit, sans chercher à m'adoucir la vérité :

— Il s'agit de madame Sainte-Mars, et comme Charistie (c'était le nom de baptême de madame Deslaurières) sait que vous en êtes passionnément épris, elle n'a pas voulu la nommer, de peur de vous blesser.

— Je lui suis fort reconnaissant de son intention, lui dis-je d'un ton piqué, c'est d'une bonne âme.

Alison ne remarqua pas la mauvaise grâce de ma réponse, et répliqua d'un ton pénétré :

— Oh ! oui, c'était une âme bien faite !

La soirée était déjà fort avancée, et il était temps de se

retirer. Madame Lambert était partie depuis longtemps. L'affaire qui occupait monsieur Bonsenne le retenait encore dans son cabinet, et, malgré la promesse qu'il lui avait faite, monsieur Deslaurières ne revenait pas chercher sa femme.

Comme il n'y avait absolument entre la maison où nous étions et la nôtre que la rue à traverser, on voulut bien me confier madame Deslaurières, et nous partîmes ensemble.

III

VOYAGE A TRAVERS LA RUE

Je ne sais si c'est encore de même, mais à l'époque dont je parle la maison d'où nous sortions avait une porte bâtarde élevée de deux marches au-dessus du niveau de la rue.

D'une autre part, il y avait, au coin de la rue de Provence et du faubourg Montmartre, la gueule d'un égout à laquelle venaient aboutir les eaux provenant de la partie du faubourg Montmartre qui monte au boulevard et de celle qui monte à la rue des Martyrs; la rue de Provence, la rue Richer et la rue Cadet versaient leurs eaux dans ce carrefour en entonnoir, de façon que, lorsqu'il éclatait de soudains orages, cet endroit devenait un lac avec des baies et des criques. Dans tous les cas, ce lac s'écoulait fort lentement par la seule bouche qui lui fût ouverte; mais lorsque les immondices, entraînées par les eaux, bouchaient

cette ouverture, il se passait des heures entières pendant lesquelles la rue n'était guéable que pour les voitures ou pour les gens qui consentaient à patauger dans cette mare jusqu'à la ceinture.

Cependant, durant le jour, il se trouvait toujours des *citoyens dévoués*, voisins prudents, qui consentaient à affronter le péril d'aller arracher aux grilles de l'égout les bouchons de paille ou les débris de la cuisine parisienne entraînés par l'inondation et qui faisaient obstacle à l'écoulement des eaux.

Mais la nuit le lac s'étendait à son aise, gagnait les rues environnantes, se glissait sous les portes cochères, tombait dans les caves et devenait un véritable désastre.

De tous mes voisins de ce temps-là, il n'est resté, je crois, à cet endroit, que le magasin d'épicerie de la mère Bridoux, qui donnait aux pauvres de l'eau pour les yeux. Si elle vit encore, je la prends à témoin de l'exactitude de ces détails; car depuis ce temps-là tout est bien changé : on a creusé des égouts plus nombreux, divisé les bouches, exhaussé le pavé, et la mère Bridoux ne donne plus son eau aux pauvres, parce qu'elle a été condamnée correctionnellement pour ce bienfait, sur la plainte de messieurs les pharmaciens. Vous voyez que Paris s'est vite amélioré depuis vingt ans.

Je reviens à mon départ de chez monsieur Bonsenne, en compagnie de madame Deslaurières.

Elle passa devant moi, je la suivis et fermai la porte derrière nous. Madame Deslaurières voulut descendre la première marche; mais elle se retira vivement en arrière en poussant un petit cri; puis, tout à coup, se tenant sur

un pied et s'appuyant sans façon sur moi, elle se mit à rire aux éclats, se penchant dans mes bras avec l'abandon d'un enfant.

Je ne compris pas d'abord le motif de cette gaieté extravagante; mais en regardant vers le sol qu'elle montrait du bout du pied le plus élégant et le mieux chaussé, je vis que la rue était inondée et qu'il n'y avait aucun moyen de la franchir.

Il avait plu à verse durant une bonne partie de la soirée; la pluie avait cessé, mais le lac était dans sa plus brillante étendue.

— Nous n'avons qu'un moyen, lui dis-je, c'est de remonter chez monsieur Bonsenne.

— Oh! non, me dit-elle, il faut que je rentre chez moi.

— Mais c'est impossible!

— Ah! ma foi! dit-elle en faisant un mouvement en avant, ce n'est pas quelques pouces d'eau qui m'arrêteront.

Je la retins et je lui dis :

— C'est une folie : un instant de patience, et cette eau va sans doute s'écouler.

— Il y en a pour trois heures.

— En ce cas, il faut absolument remonter chez monsieur Bonsenne.

— Non, me dit-elle assez sèchement; si je remontais, on ne me laisserait pas redescendre, et il faut que je rentre avant mon mari, ou du moins en même temps que lui.

— Mais il ne pourra rentrer avant vous.

— Il prendra une voiture qui le conduira à la porte

— Eh bien, madame, rentrez un moment dans l'allée ; je vais vous en chercher une qui vous aidera à traverser la rue.

— Peut-être va-t-il en passer une; attendons quelques minutes.

— Très-volontiers, lui dis-je.

Nous voilà donc établis tous les deux sur la dernière marche de la porte.

Madame Deslaurières se mit à regarder l'eau, et tomba peu à peu dans une profonde rêverie.

Je me trouvais, je ne sais pourquoi, fort embarrassé de lui parler. Je n'avais cependant pour elle ni ces sentiments dont l'ardeur même rend timide, ni ce respect craintif qui ne sait comment aborder un entretien ; mais je ne puis dire quelle crainte m'inspirait cette femme : elle me paraissait trop franchement perdue pour être dangereuse, mais elle était si jolie, si gracieuse, et puis, comme je l'ai dit, elle avait de ces airs d'enfant si naïfs, si charmants, que lorsqu'on la voyait ainsi, on se prenait à regretter qu'elle ne fût pas toujours comme on la voyait dans ces moments-là.

La nuit était assez sombre, et je ne devinais guère qu'à la complète immobilité de son corps la profonde rêverie où elle était plongée.

J'entendis un roulement lointain.

— Voici, je crois, une voiture, lui dis-je.

— Hein! me dit-elle, qu'est-ce ?

— Une voiture, ce me semble.

— Ah! oui, une voiture, c'est vrai... oui, je crois... me répliqua-t-elle en sortant de sa longue distraction.

— Où étiez-vous donc, madame? lui dis-je.

— Moi?

— Oui, madame; à ce moment votre pensée n'était certes pas ici, rue de Provence.

— Non, non, répondit-elle assez gaiement, j'en étais bien loin, et je viens de faire un bien long voyage quoique ma pensée seule soit partie d'ici.

Je voulais profiter de la conversation, et je lui dis :

— Et quel est ce charmant voyage que vous venez de faire ?

— Oh! fit-elle sans prendre garde à l'indiscrétion de ma demande, vous auriez trop à faire s'il vous prenait fantaisie de suivre ma tête dans tous les vagabondages où elle court. Depuis cinq minutes que nous sommes là, j'ai été à l'Ile de France, je suis revenue en Europe. J'ai voyagé en Allemagne, je suis arrivée en France, et j'étais en route pour Paris, lorsque vous avez arrêté ma voiture imaginaire et m'avez rappelée ici.

Quelque chose de choisi et de charmant à la fois dans la façon dont elle fut dite, me fit faire attention à cette réponse.

— En vérité, lui dis-je, vous avez raison, et le parcours est immense d'ici à l'Ile de France et de...

— Comment! me dit-elle, ce ruisseau boueux qui nous empêche de passer, vous et moi, ne vous rappelle rien?

— Non vraiment, lui dis-je, je ne suis jamais allé aux Iles.

Cette réponse excita un long rire chez madame Deslaurières.

— Mais qu'avez-vous donc ?

— Rien... absolument rien.

— Cependant vous riez.

— Oh ! me dit-elle assez tristement, ne m'en veuillez pas ; ce n'est pas une moquerie, c'est une habitude, une mauvaise habitude.

Elle se tut, et ajouta d'un ton amer :

— Je ris beaucoup.

— Et vous voyagez aussi beaucoup, à ce que je vois.

Nous en étions là, lorsque la voiture que nous avions entendue arriva. C'était précisément un fiacre.

Je l'appelai, mais il était chargé. Le cocher me dit qu'il allait à deux pas et qu'il allait venir nous reprendre.

Cela décida madame Deslaurières à attendre.

— Puisse-t-il, lui dis-je, revenir de ses *deux pas* aussi vite que vous de votre lointain voyage.

Madame Deslaurières ne répondit pas.

— Vous avez donc habité les Iles? lui dis-je.

— Moi! fit-elle très-naïvement, non ; mais je ne sais pourquoi, me trouvant retenue ici par ce ruisseau, je me suis tout à coup rappelé le torrent des Roches-Noires et l'histoire de Paul et Virginie.

Je compris alors que j'avais manqué le rôle de Paul, et j'allais m'offrir, lorsqu'elle continua rapidement :

— Cela m'a reportée tout naturellement au temps où j'ai lu ce livre, aux lieux où je l'ai lu, à l'âge où je l'ai lu, et cela m'a rendue triste et pensive ; voilà tout.

— En ce cas, je vois que vous avez habité l'Allemagne...

— Moi?... oui...

— Vous êtes de ce pays ?

— De quel pays ?

— De l'Allemagne.

— Oh ! non, fit madame Deslaurières avec un accent étrange, je ne suis pas Allemande, non...

Puis, comme si elle oubliait que je l'entendais, elle reprit :

— Ni Allemande, ni Française peut-être ; je ne suis d'aucun pays.

— En vérité !... mais on a toujours une patrie !

— Vous croyez ça ? me dit-elle de ce ton sec et trivial qui lui venait brusquement sur les lèvres au moment où on l'avait oublié.

— Du moins, je l'ai cru jusqu'à présent.

— Eh bien, vous vous êtes trompé. Mais voilà assez attendre ; votre fiacre ne revient pas, il ne reviendra pas, et il faut que je rentre.

— En ce cas, lui dis-je avec une vivacité qui tenait à la hâte que j'avais de réparer la faute que j'avais commise, permettez-moi d'être Paul !

— Et je serai Virginie, répliqua-t-elle en riant ; non, je suis trop lourde pour ça... je n'ai l'air de rien, mais je pèse cent trente.

Une Virginie de cent trente ! Jamais on n'a vu un poids si lourd sur une belle image poétique. Je fus si désenchanté que je répétai le mot :

— Cent trente !

— Avec ça, reprit-elle, que vous n'avez pas l'air d'un Hercule.

Je l'avais trouvée sotte, je la trouvai grossière, et, selon la détestable habitude de mon caractère de ne vouloir jamais laisser sans réponse un mot qui me blessait, n'en trouvant pas de spirituelle, j'en fis une indigne.

— Il est certain, lui dis-je, que je n'ai pas les allures athlétiques de certaines personnes, comme, par exemple, monsieur...

Je m'arrêtai toutefois, et madame Deslaurières me dit d'un ton colère :

— Monsieur qui?

— Monsieur Molinos.

Je n'avais pas prononcé ce nom que madame Deslaurières était déjà les deux pieds dans l'eau; je voulus la retenir, mais elle retira violemment la main que j'avais saisie, en me criant :

— Laissez-moi, monsieur! laissez-moi!

Elle m'avait échappé, et elle allait se jeter à travers cette eau immonde, lorsqu'à un cri violent de Gare!... gare donc! elle s'arrêta, et je pus la ramener sur les marches de la porte.

C'était une voiture qui venait d'arriver au grand trot de deux grands chevaux.

Elle s'arrêta presque en face de nous et du côté de la rue où nous étions, et le valet de pied monté derrière se mit à crier d'une voix de stentor :

— La porte!

Je reconnus cette voiture pour une de celles qui appartenaient à monsieur de Chabron.

Madame Deslaurières se glissa rapidement derrière moi en me disant :

— Cachez-moi.

Le laquais et le cocher continuaient à demander la porte à tue-tête, de façon que je pus dire à madame Deslaurières, sans crainte d'être entendu :

— Mais il me semble que nous pouvons demander assistance à notre voisin.

— Parlez donc pour vous, et laissez-moi là.

— Ah! madame... lui dis-je.

Cependant les voix réunies du laquais et du cocher avaient été entendues, la porte s'ouvrit, et les magnifiques chevaux, piaffant dans l'eau avec bruit, entrèrent lentement dans la maison. La porte se referma.

Madame Deslaurières battait la pierre du pied avec impatience.

— Maintenant, lui dis-je, voulez-vous accepter mon offre et oublier une sottise maladroite? Je suis plus fort que vous ne pensez.

— Oui, me dit-elle tristement, et vous êtes surtout très-brave, je le sais, je l'ai vu... J'ai de la reconnaissance à vous avoir de ce que vous avez fait pour moi rue de la Pépinière.

— Cela ne vaut pas la peine que vous vous en souveniez.

— Vous voyez bien que cela en vaut la peine, car sans

ce souvenir je ne vous aurais pas pardonné le mot que vous venez de me dire.

— Eh bien, puisqu'il est pardonné, acceptez mon offre.

— Tout à l'heure, me dit-elle; attendons que monsieur de Chabron soit chez lui. Voyez, y a-t-il de la lumière?

Elle leva le nez en l'air et s'écria vivement :

— Il y a quelqu'un chez moi, on entre dans la chambre de mon mari.

En effet, à travers les rideaux de mousseline on voyait chaque fenêtre s'allumer successivement.

— Bon! s'écria-t-elle, c'est mon mari.

— Mais nous l'aurions vu rentrer.

— Eh bien, il était dans la voiture de monsieur de Chabron.

— Il le connaît donc?

— Ah! oui... et moi aussi.

— C'est un singulier hasard.

— Mais non, ils se seront rencontrés chez madame de Frobental. Il est temps que je rentre.

— A ce propos, lui dis-je, madame, il faut que je vous dise une chose assez extraordinaire, et qui peut vous intéresser peut-être.

— Qu'est-ce donc?

— L'homme qui vous a insultée dans la rue de la Pépinière est l'intendant de madame de Frobental.

— Vous en êtes sûr? me dit-elle.

— Parfaitement sûr.

— Oh! bien alors... c'est différent, et...

Elle s'interrompit et se lança à travers la rue sans que j'eusse le temps de la retenir, en s'écriant :

— Allons, le voilà qui va dans ma chambre!

En effet, la lumière qu'on voyait à l'une des fenêtres de l'appartement de monsieur Deslaurières se montrait à la fenêtre opposée.

Je n'avais pas un grand goût pour les voyages aquatiques, cependant je ne pouvais pas abandonner madame Deslaurières. Je la suivis, et nous voilà tous deux pataugeant dans cette eau puante et bourbeuse; elle glissait à chaque pas, et fut obligée de s'appuyer sur moi ; elle le faisait avec un abandon si confiant, ou, pour mieux dire, *si garçon,* que je lui passai un bras sous la taille; elle ne fit point attention et se laissa soutenir ainsi.

Je me persuadai que j'étais un niais, et je profitai de la position pour la serrer assez vivement au moment où nous arrivions à la porte.

Elle se dégagea brusquement de mes bras, je m'attendais à quelque épithète un peu rude, elle me dit seulement d'un ton triste :

— Ah! vous n'êtes pas bon.

— Mais je ne sais pourquoi vous me dites...

Elle avait frappé, la porte s'ouvrait : madame Deslaurières entra en me disant :

— J'avais pourtant un service à vous demander.

— Et je suis tout prêt...

— Oh! non, me dit-elle, je ne vous le demanderai plus, ce sera votre punition.

A ces mots elle me quitta et gagna rapidement son escalier.

— Qui est ça ? cria madame Duménil en ouvrant la porte de la loge.

J'arrivais précisément à cet instant.

— C'est madame Deslaurières, lui dis-je.

— Ah! ah!... fit madame Duménil en me toisant des pieds à la tête, vous rentrez ensemble.

— Nous venons d'en face.

— Ou de plus loin; ça ne me regarde pas, fit madame Duménil en me tendant ma bougie et ma clef.

Puis elle ajouta :

— Vous avez du malheur les jours où il pleut. Tenez-vous chaudement, vous savez que ce n'est pas sain d'avoir les pieds mouillés.

Je remontai chez moi.

IV

UNE LACHETÉ

Le lendemain venu, je n'avais gardé qu'un souvenir de ma rencontre de la veille, celui de l'histoire du mouchoir acheté par madame Deslaurières et du mouchoir désiré par madame Sainte-Mars.

Mais, comme madame Deslaurières, mon imagination avait parcouru, sinon beaucoup de pays, du moins beaucoup d'idées, avant de s'arrêter à cet incident.

J'avais étudié madame Deslaurières, et comme je n'avais

absolument rien compris à ce caractère le plus souvent gai et irréfléchi, et qui lui laissait cependant percer des boutades de sentiment, je conclus mes réflexions par cette phrase :

— C'est une pauvre tête folle qui ne sait ni ce qu'elle dit ni ce qu'elle sent.

Toutefois, il y avait en moi quelque chose qui se refusait à admettre cette conclusion, et plus d'une fois je me dis que j'eusse été curieux de connaître cette femme, si elle eût été autre chose que ce qu'elle était.

J'en avais l'esprit beaucoup plus occupé que je ne pouvais le croire, et je me pris à comparer sa beauté à celle de madame Sainte-Mars. Je ne lui permis pas un instant de supporter la comparaison; mais j'avais comparé ensemble ces deux femmes, honneur que je n'eusse pas fait à madame Deslaurières deux jours auparavant.

Mes réflexions sur ma rencontre avec madame Deslaurières m'avaient donc ramené à madame Sainte-Mars, et ma pensée sur la belle Fanny s'était arrêtée au désir qu'elle avait montré d'avoir ce magnifique mouchoir. Je ne rêvais plus qu'à une chose, c'était au moyen de le lui offrir.

Cela me paraissait de la dernière élégance : elle a manifesté un désir, et ce désir, il a été accompli par qui ? Elle ne peut le comprendre d'abord, mais je parais tout à coup et je me laisse deviner ; elle est ravie, charmée, elle commence à faire attention à moi, puis, si une nouvelle occasion se présente, je...

Cependant je m'arrêtai en songeant que cette manière de procéder devait aller vite.

Je ne renonçai pas pour cela à mon projet, oubliant

qu'on n'entre pas en campagne d'une façon si leste, quand on n'a pas de capitaux pour la soutenir.

Ce à quoi je ne pensais pas surtout, c'est qu'en prétendant m'introduire ainsi chez madame Sainte-Mars, je la traitais en actions comme je n'aurais souffert que personne la traitât en paroles.

Supposer qu'un riche présent (et pour moi c'était un très-riche présent), supposer, dis-je, que ce présent m'ouvrît la porte de madame Sainte-Mars, c'était la réduire au rôle que lui avait attribué monsieur Bonsenne, et contre lequel je m'étais récrié.

Ce ne fut point par oubli que je ne considérai pas la question sous ce point de vue.

Bien au contraire, j'y pensai ; mais, de bonne foi, de très-bonne foi, je trouvai que du moment que cela s'adressait à madame Sainte-Mars, et que c'était moi qui le lui adressais, c'était une galanterie de très-bon goût. Qu'un autre eût fait la même chose pour madame Deslaurières, j'eusse trouvé le monsieur un faquin et la dame...

Mais il faut que je raconte comment je mis ce beau projet à exécution et ce qui en arriva.

On doit se rappeler que je savais qu'il existait dans le passage des Panoramas un mouchoir pareil à celui qu'avait désiré madame Sainte-Mars. Je me résolus à l'acheter.

Le prix était de beaucoup au-dessus de ma fortune, et je regrettai vivement de ne pas avoir accepté les billets de banque que m'avait offerts mon tuteur; mais enfin, en faisant ressource de quelques bijoux, et, grâce à ma pension que j'avais touchée la veille, je réunis le capital nécessaire.

Je courus dans le passage des Panoramas, je découvris

le précieux mouchoir dans un magasin tenu par deux sœurs fort célèbres dans ce temps-là par leur beauté. Je les reconnus pour les avoir rencontrées souvent dans notre maison.

Lorsque je demandai le prix du mouchoir, et qu'elles virent que j'étais prêt à l'acheter sans marchander, elles se regardèrent, et l'une d'elles dit à l'autre :

— J'en suis sûre.

L'aînée me regarda d'un air de pitié, et me dit :

— Où faut-il envoyer cela à monsieur ?

— Je l'emporterai.

— Monsieur, il y a quelque chose à faire encore au mouchoir ; on l'enverra à monsieur.

— Eh bien, dis-je, envoyez chez monsieur Meylan, rue de Provence, n° 3.

— C'est cela, fit l'une des deux sœurs à l'autre.

Je tirais la somme de ma poche ; les deux sœurs me regardaient.

— Un jeune homme si jeune ! disait l'une tout bas.

— Ah ! pour un caprice de toilette, elle ferait je ne sais quoi.

— Quelle femme !

J'écoutais tout en rangeant mes piles de pièces de cent sous.

— Vraiment, dit l'une, qui voyait comme à regret se vider mes poches, j'ai envie de ne pas vendre.

J'étais confus ; mais cependant j'allais me fâcher, car il me semblait qu'elles insultaient Fanny, lorsque celle

qui ployait le mouchoir dans son enveloppe le jeta sur le comptoir, en disant d'un ton quasi courroucé :

— Ah! cette madame Deslaurières!

Le sens de ces demi-mots était facile à comprendre. Les deux lingères m'avaient reconnu, comme je les avais reconnues.

La veille, madame Deslaurières avait admiré ce mouchoir dans leur magasin; elle l'avait désiré, et je satisfaisais ce désir. A quel prix? Ni l'une ni l'autre des deux sœurs ne semblaient douter du prix qu'elle y mettrait, si je l'exigeais.

En une seconde, je pensai à tout cela; je le compris; et, satisfait de voir que les réflexions des deux marchandes ne s'adressaient pas à ma divinité, je quittai le magasin sans dire une parole.

C'est là une des lâchetés les plus honteuses qu'ait pu faire un homme, et je m'en accuse pour qu'elle serve de leçon à ceux qui, sans jouer eux-mêmes avec l'honneur d'une femme, le laissent outrager à leur propos, quoiqu'ils ne soient pas coupables de l'outrage.

J'emportai mon mouchoir sans penser à madame Deslaurières, tout préoccupé du moyen de le faire parvenir à celle à qui je le destinais.

V

LE MOUCHOIR

Je passai le reste de ma journée à combiner une façon élégante d'offrir à madame Sainte-Mars le cadeau qui m'a-

vait coûté le meilleur de ce que je possédais. Il est inutile que je dise tous les projets plus ou moins ridicules, toutes les lettres plus ou moins absurdes qu'enfanta mon imagination.

Le soir venu, je n'avais pris aucun parti à ce sujet, et il était dix heures.

Je rentrais chez moi, mon mouchoir en poche, lorsqu'il me passa par la tête une idée que je mis à exécution, précisément parce que je n'eus pas le temps d'y réfléchir et de la discuter.

Je sonnai à la porte de madame Sainte-Mars, et je dis à Victoire qui me l'ouvrit :

— Voici un mouchoir que je viens de trouver dans l'escalier; je suppose qu'il appartient à votre maîtresse, et je désire le lui remettre.

Je crus un moment que j'avais perdu ma cause, car Victoire prit paisiblement le mouchoir de mes mains, et me répondit :

— Je vous remercie, monsieur, je vais le remettre à madame.

Je l'arrêtai cependant et lui dis :

— Informez-vous d'abord s'il lui appartient, j'attends votre réponse.

Probablement Victoire voulut que j'entendisse de mes propres oreilles la manière dont elle accomplirait sa commission, car elle laissa ouverte la porte qui menait de cette petite antichambre au boudoir et du boudoir à la chambre à coucher, et je pus l'entendre qui disait à la belle Fanny :

— Madame, c'est *notre* voisin, monsieur Michel Meylan,

qui a trouvé ce mouchoir, et qui vous fait demander s'il vous appartient.

— Ce mouchoir! dit madame Sainte-Mars d'un ton dolent; ce mouchoir! continua-t-elle d'un ton plus animé; ce mouchoir! répéta-t-elle encore d'un accent tout à fait curieux, mais comment cela se fait-il? c'est précisément celui que cette impertinente madame Deslaurières m'a soufflé sous le nez!

L'expression n'était point élégante; mais je crus entendre un petit *chut!* par lequel Victoire avertit sa maîtresse que j'étais là, et prévint probablement les expressions encore plus libres qui auraient pu échapper aux lèvres angéliques de madame Sainte-Mars.

En effet, sa voix devint tout à coup plus douce, plus nonchalante.

— Mais où donc, reprit madame Sainte-Mars, monsieur Meylan a-t-il trouvé ce mouchoir?

— Il m'a dit, je crois, qu'il l'avait trouvé dans notre escalier.

— Ce n'est pas possible.

Il y eut un moment de silence; puis Fanny ajouta avec un léger ricanement :

— A moins que la belle madame Deslaurières ne l'ait perdu en allant faire quelque visite de ce côté de la maison.

C'était pour la seconde fois que madame Deslaurières prenait la responsabilité de ce mouchoir.

Comme je l'ai dit, la première fois je ne l'en avais pas défendue, mais cette fois-ci il m'était presque impossible de la défendre, car madame Sainte-Mars ajouta :

— Dans tous les cas, ce mouchoir ne m'appartient pas; remettez-le à monsieur Michel Meylan.

Victoire revint et me rendit le mouchoir en me disant :

— Il n'est point à madame; et si vous voulez le rendre, adressez-vous à madame Deslaurières, à qui il appartient.

Le dépit que j'éprouvais de la mauvaise réussite de ma combinaison me donna un courage que je n'aurais point eu sans cela, et je répondis à Victoire :

— Je suis certain, parfaitement certain, que ce mouchoir n'appartient pas à madame Deslaurières.

— D'où le savez-vous ? me dit Victoire.

— J'en suis sûr, parfaitement sûr, lui dis-je.

Victoire se mit à rire d'un air moqueur, et me dit :

— C'est possible ; mais ce qui est également sûr, c'est qu'il n'appartient pas à madame; vous pouvez donc chercher ailleurs à qui rendre votre batiste, vos broderies et vos dentelles.

Il n'y avait rien à répliquer à cela, et j'allais me retirer, lorsque la voix de madame Sainte-Mars se fit entendre, disant du ton le plus languissant :

— Qu'y a-t-il donc, Victoire? à qui parlez-vous donc d'une façon si leste?

— C'est monsieur Meylan, cria Victoire sans quitter sa place, qui veut absolument que ce mouchoir vous appartienne.

— Eh ! mon Dieu! fit madame Sainte-Mars en paraissant à la porte de sa chambre et en s'avançant vers nous, ne pourriez-vous pas expliquer cela à monsieur d'une manière plus douce et plus polie ?

Je saluai mon ange. Elle s'inclina légèrement et ajouta :

— Veuillez donc entrer un moment, monsieur; il y a dans tout ceci un malentendu qui cessera bientôt, je l'espère.

Victoire ouvrit de grands yeux indignés, et pendant que je suivais sa maîtresse, elle lui jeta un geste de malédiction.

J'étais entré dans la chambre ; madame Sainte-Mars me montra un siége de la main, et se retourna vers Victoire qui nous avait suivis jusqu'à la porte.

— Oh ! madame... lui fit cette fille d'un ton suppliant et triste à la fois.

— Laissez-nous, repartit madame Sainte-Mars d'un ton glacé.

Victoire sortit, et je restai seul avec Fanny.

J'étais donc arrivé où je voulais, j'étais en présence de cette femme qui avait occupé mes pensées et mes rêves. Si le charme inconcevable dont elle m'avait séduit s'était un moment dissipé au contact des cruelles accusations qui m'avaient été faites contre elle, ce charme reprit tout son empire lorsque je me trouvai en sa présence.

L'éblouissement que m'avait causé la beauté de Fanny à sa première apparition avait agi sur moi comme un de ces éclairs fulgurants qui enveloppent l'être tout entier et le frappent au cœur, où ils laissent un ressentiment douloureux ; à ce moment sa beauté rayonnait à mes yeux comme une chaleur douce et intense à la fois ; elle me pénétrait, et je sentais pour ainsi dire mon âme se fondre à son aspect. Nulle femme ne triomphe si complétement sans que son cœur soit ému ou sa vanité flattée.

Fanny laissa tomber un sourire de ses lèvres vermeilles, et comme si elle avait compris que je fléchissais sous le poids de ce bonheur inattendu, elle me fit signe de m'asseoir et resta debout devant moi, de l'autre côté de la cheminée, le coude appuyé sur le marbre, la tête inclinée vers sa main dont les doigts blancs et roses jouaient avec les longues boucles de ses cheveux blonds. Elle était vêtue d'un peignoir blanc et flottant, et dans le demi-jour de cette chambre doucement éclairée par une lampe soigneusement voilée, elle semblait une ombre qui vient dire à celui qu'elle a aimé les secrets d'une autre vie, ou bien un de ces anges envoyés du ciel qui viennent avertir l'homme et qui lui montrent la route où il doit marcher.

Était-ce ma jeunesse, était-ce le pouvoir de cette femme, était-ce le vertige de mon imagination trop longtemps et trop inutilement occupée d'elle, qui me jetait dans ce ravissement? Qu'importe! mais, je dois le dire, jamais, à aucune époque de ma vie, je n'ai éprouvé une sensation pareille.

Madame Sainte-Mars me regardait avec un étonnement qui venait sans doute de l'expression extraordinaire de mon visage.

Enfin elle me dit d'un ton plein de douceur :

— D'où vous vient ce mouchoir, monsieur?

— Vous l'avez désiré, madame, et le voici.

— Mais n'est-ce pas, reprit-elle en m'observant d'un air railleur, celui de madame Deslaurières?

— Il y en avait deux à Paris, madame, et si madame Deslaurières a eu le premier, voici le second.

Madame Sainte-Mars prit le mouchoir que je lui présentais, s'assit en face de moi, et parut vouloir l'examiner.

A vrai dire, elle ne le regarda pas, elle était visiblement embarrassée, et cherchait un moyen de me faire comprendre l'inconvenance de ma démarche. Enfin elle releva la tête, s'accouda sur le bras de son fauteuil, dans une de ces postures gracieuses qui ajoutent au charme tout-puissant de la beauté, et se penchant vers moi, les yeux fixés sur les miens, elle me dit d'une voix dont il semblait qu'elle voulait ménager la colère :

— Eh bien! monsieur, où voulez-vous en venir ?

Je crois que la question eût embarrassé un plus habile que moi, et je me sentis rougir jusqu'au blanc des yeux. J'essayai de parler, et je ne le pus pas; j'étais ému à faire pitié.

Madame Sainte-Mars reprit donc avec une douceur angélique :

— Vous n'osez pas me le dire? eh bien, je vais parler pour vous. Vous m'avez vue, monsieur, me dit-elle, vous m'avez trouvée belle; je vous ai plu, je le crois; vous m'aimez, vous me l'avez écrit.

Vous avez voulu à tout prix entrer chez moi.

Un de vos amis, qui est aussi le mien, ne s'est pas trompé aux sentiments qui vous ont fait l'interroger sur mon compte, et au désir de m'être présenté que vous lui avez peut-être manifesté sans vous en douter. Il a feint de ne pas vous comprendre; alors, profitant d'un hasard dont je ne vous demande pas l'explication, et qui vous a appris le désir que j'avais montré d'avoir ce chiffon, vous vous

l'êtes procuré je ne sais à quel prix, et vous êtes venu me le mettre sous les yeux, vous disant en vous-même :

« Il est impossible que cette femme ne fasse pas attention à un homme qui se met si facilement et si rapidement aux ordres d'un de ses caprices. Elle voudra le voir, elle consentira à l'entendre, je lui dirai que je l'aime, et alors... »

Madame Sainte-Mars s'arrêta.

J'étais confus et comme anéanti de ce qu'elle venait de me dire. Je me tenais devant elle, les yeux baissés, comme un enfant surpris en flagrant délit.

Madame Sainte-Mars garda un moment le silence et répéta :

— Et alors...

Fanny se tut encore et reprit une troisième fois :

— Et alors...

Puis, comme je ne répondais pas, elle ajouta :

— Allons, monsieur, à votre tour de parler ; je crois vous avoir fait assez sincèrement l'histoire de ce qui s'est passé jusqu'à ce jour dans votre cœur pour que vous daigniez me confier ce qu'il espère de l'avenir.

Ces dernières paroles avaient été empreintes d'une raillerie mordante.

Si madame Sainte-Mars avait gardé jusqu'au bout l'accent bienveillant et doux dont elle m'avait d'abord parlé, si elle m'avait accablé du poids de sa terrible douceur, je crois que j'aurais essayé de m'excuser, et qu'après quelques paroles à peine balbutiées, je me serais retiré honteux, confus et presque désespéré.

Ma susceptibilité se cabra sous le fouet de sa moquerie, et je lui répondis avec plus d'assurance qu'elle ne pouvait m'en supposer, d'après le trouble que j'avais montré jusqu'à ce moment :

— Madame, l'espérance de l'amour... c'est l'amour.

— Vraiment ! fit-elle d'un ton sardonique.

— Puisque vous avez reçu ma lettre, madame, vous savez, lui dis-je d'un ton plus humble, quelle peut être l'espérance d'un pareil amour.

— Ah ! me dit-elle toujours du même ton moqueur, il s'agit toujours de mariage ?

— Pensez-vous, madame, que j'aie pu avoir d'autres projets ?

— Ah çà ! reprit-elle en se jetant négligemment au fond de son fauteuil, avez-vous bien réfléchi à ce que vous venez de me répondre ? Vous voulez m'épouser, mais vous ne me connaissez pas, vous ne savez pas qui je suis.

— Je le sais parfaitement, madame, lui dis-je.

— Ah ! fit-elle en fronçant le sourcil et en pesant chacun de ses mots, vous savez que je suis la veuve du comte de Sainte-Mars.

— Morinlaid me l'a dit, madame, et...

Je n'osais pas affirmer que je le croyais, mais je n'osais pas dire non plus que j'avais été détrompé à ce sujet.

Madame Sainte-Mars garda le silence comme moi, puis elle reprit :

— Vous savez la vérité, monsieur ; ne jouez pas au fin avec moi, et dites-moi sincèrement la vérité. Dans quel but êtes-vous venu ici ?

A cette dernière question, je sentis que depuis un quart d'heure j'étais stupide, je me noyais, je coulais à fond; encore quelques minutes de la lourde timidité sous laquelle je succombais, et j'étais tout à fait perdu.

Je me révoltai contre moi-même, je me relevai au risque d'être aussi maladroit par mon audace que je l'avais été par ma faiblesse, et je répondis brusquement à madame Sainte-Mars :

— Vous me demandez pourquoi je suis venu ici? Eh bien, madame, à vrai dire, je n'en sais rien; je suis venu parce que je vous aime; je suis venu parce qu'il me fallait vous faire cet aveu, dût-il m'en coûter ma vie, dût-il m'en coûter votre colère et votre mépris, ce qui est bien pis!

Je suis venu, parce que pour venir j'aurais brisé votre porte, acheté vos domestiques, parce que je serais monté par la fenêtre, parce que je serais descendu par la cheminée; je suis venu comme les fleurs vont au ciel, comme les ballons vont aux nuages : c'était un attrait auquel je ne pouvais pas résister, je suis venu pour vous voir; que voulez-vous que je vous dise? j'ai été fou, je le suis encore, et j'ai bien peur de l'être toujours.

— A la bonne heure! me dit madame Sainte-Mars avec un rire bienveillant, voilà ce qui s'appelle parler, et maintenant que vous m'avez fait votre déclaration, causons un peu raison.

Pour m'épouser, il faudrait être votre maître, et vous ne l'êtes pas; d'ailleurs, ceci soit dit sans blesser votre vanité, si je voulais me marier, je trouverais près de moi un mari qui vaut mieux que vous sous tous les rapports.

— Je le crois, madame, répondis-je du ton le plus piqué du monde.

— Sous tous les rapports en fait de mariage, veux-je dire, reprit madame Sainte-Mars avec une ironie cruelle. Sans connaître votre fortune, je sais que la sienne est une de celles que l'on cite parmi les plus opulentes. Sans discuter la valeur de votre nom, je dois vous dire que le sien est un des plus illustres de notre époque ; quant aux qualités de l'esprit et de la personne, dit-elle en baissant les yeux, je ne veux point établir de comparaison, car je n'ai pas l'honneur de vous connaître assez pour cela.

Le congé était formel et catégorique. Je me levai et je dis à madame Sainte-Mars :

— Pardonnez-moi, madame, d'avoir cru à tort qu'un amour sincère pouvait exciter sinon du retour, du moins un peu de pitié.

J'étais gonflé de larmes de dépit et de douleur. Je ne pus les retenir toutes, et malgré moi je sentis mes yeux se mouiller et des pleurs involontaires couler sur mon visage.

— En êtes-vous là ? me dit tout à coup madame Sainte-Mars ; m'aimez-vous à ce point ?

Je ne pus me contenir et je tombai à genoux devant elle.

— Oui, lui dis-je, je vous aime, je vous aime comme un fou ; donnez-moi seulement le droit de vous voir, de vous parler et de vous entendre ; ne détournez pas la tête quand je passerai, et quand j'aurai passé cent fois devant vous, accordez-moi un seul regard, et je vous bénirai, je vous adorerai, je serai heureux.

J'étais à genoux devant madame Sainte-Mars; j'avais pris ses mains que je serrais avec ardeur dans les miennes.

Tout à coup elle se recula vivement, se leva et tira le cordon de la sonnette de la cheminée; Victoire parut.

La conduite de madame Sainte-Mars avait été jusqu'à ce moment celle d'une femme bonne, indulgente et douce, qui avait d'abord essayé de ramener par la raison un écervelé qu'égarait sa passion. Plus tard, elle y avait mêlé quelques railleries, mais elle en avait bien sincèrement le droit.

Enfin, pressée par des prières qui, si elles ne sortaient pas complétement du respect qui lui était dû, devaient cependant l'embarrasser, elle appelait à son aide la présence d'un tiers pour faire cesser des transports inconsidérés; je ne pouvais m'en plaindre.

A l'approche de Victoire, toutes ces considérations me frappèrent à la fois. Je compris tout d'un coup combien j'avais été niais et suffisant, timide et furieux, et restai à genoux la tête basse, m'attendant à la phrase d'usage :

« Reconduisez monsieur. »

Jugez donc quel fut mon étonnement lorsque je sentis une des mains de madame Sainte-Mars s'appuyer tout à coup sur mon front, tandis que l'autre, me prenant librement le menton, me releva vivement la tête. De cette façon, elle me tourna le visage vers Victoire, et lui dit d'une voix pleine d'une charmante gaieté :

— Eh bien, Victoire, comment le trouves-tu ?

Et sans attendre la réponse, elle s'en alla dans une autre chambre en déroulant joyeusement les sons perlés de sa voix et les notes rapides d'un chant capricieux.

VI

LE RÊVE S'ENVOLE

J'étais resté un genou à terre, plus foudroyé de ce que je venais d'entendre que si j'avais vu apparaître devant moi quelque monstre inconnu, qui de sa main froide m'eût serré le cœur.

Victoire s'arrêta à me considérer un moment, puis peu à peu elle finit par rire de mon immobilité, me dit en me secouant vivement :

— Oh çà! beau chérubin, est-ce que vous êtes pétrifié ?

Je me relevai et dis à Victoire, d'une voix sourde et altérée :

— Qu'a-t-elle voulu dire? que signifie ce qu'elle m'a dit?

Victoire me regarda en riant toujours.

— Vrai ! est-ce que vous n'avez pas compris ?

— Non ! m'écriai-je en cherchant à m'arracher au souvenir de ce que je venais d'entendre, comme on cherche à s'arracher à un mauvais rêve ; non, ce n'est pas possible !

Je regardai autour de moi, je reconnus la chambre où je me trouvais et je repris :

— C'est une raillerie ou un piége indigne !

— Non, non, dit Victoire plus sérieusement, c'est la meilleure action qu'elle ait faite de sa vie.

— Comment cela ? lui dis-je.

Victoire baissa la voix et ajouta :

— Vous venez de passer une heure avec elle, et vous avez pu juger par quel chemin elle vous aurait mené si elle l'avait voulu ; non, voyez-vous, il n'y a pas au théâtre une femme capable de jouer comme elle la femme honnête ou la prude, la coquette, l'amoureuse ; en trois jours elle vous aurait mené à l'épouser, si cela lui avait convenu.

J'ai voulu longtemps vous empêcher d'arriver jusqu'ici, précisément parce qu'elle avait l'air de vouloir vous laisser en serre. Heureusement pour vous, elle ne s'est pas donné la peine de vous tromper ; et maintenant que vous savez ce qu'elle vaut, oubliez votre passion, c'est ce que vous aurez de mieux à faire.

Quelle langue ! quel style ! quels sentiments ! quelles mœurs !

J'avais vingt ans, je croyais à l'amour, à la beauté ; à l'amour comme à une religion qui n'a que de nobles embrasements, et qui, jusque dans le sanctuaire où il cache ses fautes, laisse veiller au chevet de son lit la chasteté qui se voile et la pudeur qui se détourne. Je croyais à la beauté comme on croit à l'incarnation de la vertu, comme on croit au parfum de la rose à cause de son éclat, comme on croit à la saveur d'un vin généreux en voyant sa vermeille limpidité, comme on croit à la force d'un colosse en voyant l'ampleur de ses membres, comme on croit à la souveraineté d'une femme sous son manteau de reine.

Je m'étais trompé ; la beauté n'était qu'un masque, et la reine n'était qu'une courtisane qui dépouillait sa robe blanche. On ne reçoit pas un coup pareil sans vouloir y résister.

On n'accepte pas aisément une semblable désillusion ; on court après son rêve, on veut le ressaisir et s'y rattacher : c'est ce que je fis; car jamais on n'a su plus complétement tuer l'espoir d'un bonheur en offrant le bonheur lui-même.

J'avais aimé Fanny, et j'avais rêvé qu'elle m'aimait ; mais à ce moment j'aurais mieux aimé qu'elle m'eût chassé, qu'elle m'eût traité avec le dernier mépris, qu'elle m'eût trouvé niais, stupide, ridicule.

Je puis le dire aujourd'hui comme alors, jamais je n'ai tant souffert de mes plus persévérantes infortunes que je ne souffris de mon rapide succès.

Je ne revenais pas de mon étonnement, lorsque Fanny rentra toute joyeuse, toute légère, belle encore, mais d'une autre beauté que celle que j'avais aimée, en criant d'une voix folle :

— Eh bien, Victoire, es-tu contente ?

Puis, me voyant taciturne et immobile, elle dit à sa chambrière :

— Mais qu'a-t-il donc ?

— Il n'ose pas vous croire, reprit la caméristе en quittant la chambre.

Alors madame Sainte-Mars s'assit en face de moi. Elle me prit les deux mains, et avec un sourire charmant qui me fit peine, elle me dit :

— Vrai, enfant, vous ne me croyez pas ?

Elle se rejeta au fond de son fauteuil, continua comme si elle parlait au plafond :

— Oh ! tenez, voyez-vous, Michel, toujours jouer la co-

médie, toujours calculer, toujours mentir, c'est affreux. Et puis, c'est vrai, reprit-elle en se remettant dans sa première position, jamais personne ne m'avait parlé comme vous m'avez parlé, ou plutôt, tenez, ce ne sont pas vos paroles, car on m'en dit bien plus encore ; mais c'est je ne sais quoi.

Quand vous êtes entré, quand vous êtes resté là à me regarder, si heureux de me voir, j'en étais toute saisie ; et puis l'accent de votre voix, vos larmes qui m'ont comme tombé dans le cœur, tout ça m'a remuée, j'ai éprouvé quelque chose que je n'avais jamais senti.

Je vous ai dit ce que je n'avais jamais dit, j'ai fait ce que je n'avais jamais fait ; je ne vous ai pas trompé... car je me suis sentie aimée.

— Oh ! oui, lui répondis-je, je vous aimais bien !

Elle me regarda, car elle n'avait point compris ce que je voulais lui dire.

A son tour elle parut éloigner d'elle l'idée impossible qui se présentait à son esprit, et dit en riant :

— Et vous ne m'aimez plus ?

J'hésitai à répondre ; le soupçon qu'elle avait conçu et tout aussitôt chassé lui revint, son œil s'anima d'une expression cruelle.

— Quoi ! me dit-elle, parce que j'ai été franche et bonne...

Je ne pus y tenir plus longtemps.

— Ah ! m'écriai-je, il valait mieux me chasser ; je vous croyais si pure, si chaste, si respectable !

Une pâleur effrayante se répandit sur les traits de ma-

dame Sainte-Mars. Ses dents se serrèrent; j'eus peur de l'effet que j'avais produit.

Je voulus parler, elle m'arrêta avec un signe : ce signe était un ordre, un ordre de sortir. Elle me montrait la porte d'un doigt que la colère faisait trembler.

— Vous m'avez mal compris, lui criai-je en m'approchant d'elle.

— Allez-vous-en! me dit-elle d'une voix sèche et gutturale; allez-vous-en!

Je me levai, mais je ne fis pas un mouvement pour sortir.

— Mais allez-vous-en donc! s'écria-t-elle avec la dernière colère.

Elle sonna, Victoire parut.

— Victoire, lui dit-elle, donnez une bougie à monsieur pour monter chez lui.

Toute présence d'esprit me manqua; je ne trouvais pas un mot, et je sortis.

— Que s'est-il donc passé? me dit Victoire en me reconduisant.

— J'ai rejeté, lui dis-je fièrement, l'indigne amour de cette femme.

— Vous avez eu tort, me dit-elle.

La voix âcre et impérieuse de madame Sainte-Mars appela Victoire, qui me poussa tout à fait dehors en disant :

— Fasse Dieu que ce ne soit pas un malheur!

VII

JE CHANGE DE VIE

Je me trouvai donc seul après cet exploit, et je me mis à réfléchir sur ma conduite.

Il m'est bien difficile d'expliquer le sentiment que j'éprouvai, ou plutôt de démêler, même encore aujourd'hui, ce qui parlait le plus haut dans mon cœur, de la douleur que j'éprouvais d'avoir vu tuer mon beau rêve, ou du dépit d'avoir été si honteusement chassé. D'ailleurs, il y avait au milieu de cette douleur vraiment sentie, de ce dépit digne et sérieux, un je ne sais quoi qui me disait que j'avais été bien pis que brutal et malavisé, c'est-à-dire que j'avais été ridicule.

Je le comprenais, et je me serais battu d'avoir été si niais.

Et puis venaient peu à peu les pensées légères et aventurées, les pensées un peu débraillées, celles avec lesquelles la jeunesse est leste, pimpante, coureuse, prenant le plaisir au vol partout où il passe, portant l'amour aux lèvres comme une fleur qu'elle donne à qui la veut.

Après bien des injures, j'arrivai au mot qui qualifiait ma conduite... et ce mot, je vous le donne en mille, en cent mille à deviner. Je me suis bien étudié, et sous quelque forme que j'aie eu à considérer mes sottises, j'ai découvert qu'elles partaient toutes du même principe.

Ce principe, c'est une vanité effrénée, accompagnée d'une

souveraine manie de faire des phrases et de poser des sentiments. Je m'étais fait une passion, il me fallait celle-là et pas une autre : telle était ma volonté.

Assurément, voilà bien la part faite aux idées telles qu'elles sont parmi le plus grand nombre, et dans ce milieu de la société qui se compose d'un peu de vertu et d'un peu de vice, d'un peu de passion et de beaucoup de légèreté, de grands principes et de petites concessions, et qui a pour devise de prendre les hommes et les choses pour ce qu'ils sont.

Au compte de cette sagesse usuelle, je me suis suffisamment rabaissé comme sot, comme niais, et cependant il faut que je le dise pour ma justification, ce fut pour moi un coup terrible, une douleur réelle ; ce fut surtout le premier point de départ de cette haine soupçonneuse qui me ronge et qui cherche partout et toujours l'intérêt honteux que cachent les plus chaudes démonstrations, le serpent sous l'herbe, et le venin sous la splendide corolle de la fleur.

Certes, je n'avais pas le droit de faire de la misanthropie, car si j'avais trouvé le vice, du moins n'avais-je pas trouvé sa trahison ; mais, à tort ou à raison, j'étais blessé, profondément blessé, peut-être l'étais-je d'autant plus que tous les torts étaient de mon côté : c'est très-probable.

Je me cherche et je ne me trouve pas d'excuse ; mais il faut que je le dise encore, je souffrais autant qu'un homme peut souffrir, et ce fut sous l'empire de cette déception, de cette colère, que je me jurai de faire payer à la première femme que je rencontrerais le chagrin que venait de me faire madame Sainte-Mars.

La nuit ne calma point cette fâcheuse disposition où je me trouvais ; mais, à partir de ce jour, fatigué, dégoûté de tout ce qui m'entourait, je me décidai à me retircr de ce voisinage honteux qui m'excédait.

Ce parti, je le mis immédiatement à exécution, et, changeant complétement mon existence, je me décidai à étudier sérieusement. En conséquence, j'organisai ma vie d'une façon toute nouvelle.

Mon père avait exigé ma parole que je ne quitterais point l'appartement qu'il m'avait donné ; mais il n'avait point marqué le nombre d'heures que je devais y passer par jour. Je pris donc l'habitude de quitter ma maison à sept heures du matin, et de n'y rentrer guère que le soir.

Après mon cours du matin, je déjeunais, et j'allais ensuite m'établir dans un de ces nombreux cabinets de lecture qui servent de salles d'étude aux écoliers ; puis venait notre cours de deux heures, où débutait monsieur Blondeau, l'un des premiers professeurs qui aient professé le droit romain en français, chose qui semblait scandaleuse à tous les anciens de l'école, et fort commode aux étudiants, qu'on interrogeait cependant en latin dans leurs examens.

Après ce cours, je retournais dans mon cabinet de lecture, et j'allais dîner chez l'un de ces restaurateurs inouïs, et créés tout exprès pour montrer que l'homme est un véritable polyphage.

Aux peines de mon cœur qui me poussaient à cette régularité de bonne conduite, il faut joindre l'aridité de ma bourse que j'avais épuisée tout d'un coup. Je rentrais chez moi le plus tard possible, et j'en sortais avant que

personne songeât à se lever ; à vrai dire, on ne me voyait plus.

Cependant j'avais trouvé plusieurs fois le nom de monsieur de Favreuse inscrit chez la portière, celui de monsieur le marquis de Pavie, et enfin celui de monsieur Bonsenne. D'abord on avait commencé par une carte, ensuite on avait laissé un mot avec prière de donner une heure où l'on me trouverait.

Enfin, j'avais fini par recevoir trois lettres qui me demandaient des rendez-vous sérieux pour des affaires graves.

La lettre de monsieur Bonsenne était pleine de reproches affectueux, mais tristes; celle de monsieur de Favreuse était pressante et partait d'une personne très-alarmée, et celle de monsieur de Pavie finissait par être menaçante.

Mais avant de dire ce qui arriva de ces trois lettres, il faut que je raconte une rencontre que je fis et qui se lie à la suite d'événements qu'amenèrent ces diverses missives.

VIII

L'ESTAMINET DE LA MÈRE-L'OIE

Malgré les précautions que mon père avait prises pour me faire échapper à ce qu'on appelle proprement la vie d'étudiant, malgré le peu de goût que je me croyais même pour les amusements habituels de mes camarades, la nécessité que je m'imposai de rester toute la journée au

quartier latin, et par conséquent de ne pas rentrer chez moi, m'entraîna peu à peu à faire ce que faisaient tous ceux qui m'entouraient.

Ce ne fut, les premières fois, qu'une bouteille de bière à accepter, un journal à lire, et puis, tout en prenant la bouteille de bière et lisant le journal, il fallait bien regarder faire la partie de billard, et alors les heures se passaient à admirer ou à critiquer les coups des joueurs. De l'admiration à l'action le passage est facile, et au bout d'un mois mes camarades n'avaient plus à me reprocher ni ma caponnerie ni mes grands airs.

J'avais été d'autant plus facilement entraîné à adopter ma nouvelle vie de jeune homme, que j'avais pour compagnon un garçon dont la nature distinguée, la parole élégante semblaient ne pouvoir se prêter à des habitudes de mauvais goût.

On se rappelle cet Olivier Duhamel qui était venu me voir durant ma maladie et qui m'avait si mystérieusement interrogé sur Morinlaid, sur monsieur Bonsenne, sur madame Deslaurières, c'était mon commensal habituel. Or, du moment que Duhamel allait au café et jouait au billard, qui donc pouvait refuser de le suivre ?

Olivier Duhamel était la perle de l'École. C'était un tout jeune homme blond, au frond large et élevé, au nez d'aigle. Jamais je n'ai vu de chevelure si soyeuse et si abondante, jamais regard plus ferme et plus hardi dans un œil bleu et presque languissant, jamais sourire plus fin sur des lèvres roses, et jamais activité plus dévorante dans un corps chétif, frêle et souffreteux.

Comme je l'ai dit, j'avais suivi Olivier au café; chaque soir je le quittais avec lui d'assez bonne heure.

Jamais mon ami ne rentrait plus tard que neuf heures précises. Il montait dans sa chambre de la rue de la Harpe, et moi je regagnais ma rue de Provence.

Malgré notre amitié, jamais Duhamel ne m'avait proposé de monter chez lui, je ne lui avais pas demandé la raison de cette réserve; mais un jour où il s'aperçut qu'elle me blessait, il m'en parla le premier, sans cependant me l'expliquer complétement.

— Écoute, me dit-il, Michel, un jour viendra bientôt, je l'espère, où tu pourras entrer chez moi; aujourd'hui tu ne le peux pas. Je cache là-haut le secret, le bonheur, l'avenir de ma vie, et je ne suis encore maître ni de ce secret, ni de ce bonheur, ni de cet avenir. Ne m'en demande pas davantage, ne répète pas un mot de ce que je viens de te dire : c'est ce que, avant toutes choses, je demande à ton amitié.

Je n'avais pas pressé Duhamel de questions inutiles, car ce n'était pas un de ces hommes dont la fatuité joue avec un secret pour le montrer à la curiosité d'un ami, le cacher ensuite, et se le faire arracher.

Cependant, depuis quelque temps, je remarquais de la tristesse sur le visage d'Olivier; une amertume mal contenue perçait dans ses paroles, et une impatience qu'il réprimait à grand'peine éclatait dans ses gestes par des mouvements fébriles.

Un indice encore plus puissant que tous ceux-là me disait que la vie de Duhamel avait reçu une atteinte pro-

fonde. Il oubliait souvent l'heure régulière à laquelle il rentrait autrefois.

— Qu'as-tu? lui demandai-je un jour.

— Je souffre, me répondit-il.

— Est-ce un malheur que je puisse connaître?

— Ce malheur, me dit-il, je ne le connais pas moi-même, et peut-être n'existe-t-il que dans mon imagination; mais il y a un moyen de le savoir, et je le saurai.

Quelques jours se passèrent sans que rien de nouveau vînt m'avertir que Duhamel eût appris ce qu'il cherchait à découvrir ; seulement un soir, au moment où, après notre frugal repas, nous allions gagner notre café accoutumé, il me dit :

— Veux-tu m'accompagner rue du Petit-Pont, à l'estaminet de la Mère-l'Oie?

Cet estaminet était fort mal famé parmi les étudiants; c'était le refuge de ces écoliers qui font un droit éternel, c'était le coupe-gorge où ils entraînaient les innocents de province dont les pensions servaient de pâture à l'adroite escroquerie de ces licenciés ès billard, ès piquet.

Tout s'y passait légalement, selon les règles de l'estaminet, c'est-à-dire qu'on ne volait point dans la poche, qu'on ne marquait point au billard ou au piquet des points qui n'avaient pas été faits ; mais l'escroquerie n'en était pas moins complète lorsqu'on poussait un pauvre garçon qui ne savait ni tenir une carte ni manier une queue, à jouer tout son avoir contre les plus habiles de l'endroit.

— Que diable vas-tu faire là ? dis-je à Duhamel.

— Tu as raison, me répondit-il, je ferais peut-être mieux

de n'y pas aller ; mais il faut que mon incertitude finisse.

— C'est donc pour y découvrir quelqu'un que tu vas dans ce bouge ignoble ?

— Oui, dit-il ; et comme il est possible que cela tourne en querelle, j'ai compté sur toi.

Après cette déclaration, il n'y avait pas moyen de refuser, alors même que je n'eusse pas été poussé par le désir d'apprendre le secret de mon ami.

Nous arrivâmes rue du Petit-Pont, nous entrâmes dans l'estaminet. Quoiqu'il fût presque plein, et malgré les cris qui retentissaient de tous côtés, je crus remarquer qu'on observait notre entrée.

D'une table où étaient assis deux jeunes gens vêtus avec cette élégance flétrie qui est la livrée la plus honteuse de la débauche, de cette table, dis-je, je vis un regard qui s'adressait au garçon de café, lequel s'empressa d'essuyer le bout de la table qui était libre à côté de ses deux individus, lesquels s'écartèrent légèrement pour nous faire place.

Nous nous assîmes près d'eux, et avec le café que nous demandâmes on nous servit immédiatement un domino.

— Jouons, dit Duhamel, pendant qu'il regardait de tous côtés, cherchant quelqu'un qu'il n'apercevait pas encore. Il avait le dos au mur, de façon qu'il voyait directement la salle, que pour ma part je devinais à peine dans un bout de glace étamé de graisse de mon côté et placé en face de moi.

Peu à peu nos deux voisins firent attention à notre par-

tie, puis ils prirent intérêt, hasardèrent un conseil, une observation, et finirent par la phrase consacrée en pareille circonstance :

— Est-ce que ces messieurs ne jouent pas le domino à quatre?

J'allais avertir le voisin que nous n'étions pas tellement des étudiants de première année que l'on nous prît à de pareilles propositions, lorsque, à mon grand étonnement, Olivier accepta, et nous engageâmes la partie.

IX

UN NOUVEAU PERSONNAGE

Comme cela arrive toujours en pareil cas, nous gagnâmes la première partie.

Cela amenait de droit une revanche, et, comme de droit encore, nous étions en train de la perdre, lorsque tout à coup s'ouvrit avec fracas une porte qui conduisait dans les arcanes de cet étrange café.

Un jeune homme entra, faisant à lui seul plus de bruit que tout le reste des consommateurs.

— Est-ce qu'on dort ici? cria-t-il; allons, la poule! la poule!

Il s'approcha de notre table en disant aux jeunes gens qui jouaient avec nous :

— Tiens! qu'est-ce que vous faites donc là, vous autres?

Les regards de ce nouveau venu se croisèrent avec ceux d'Olivier, qui lui répondit :

— Messieurs vos amis nous font l'honneur de jouer avec nous.

A cette réponse, ce monsieur pousse une exclamation singulière, comme si la rencontre d'Olivier l'eût étonné. Je me retournai pour voir son visage, mais il était déjà loin et interpellait d'autres jeunes gens.

La manière dont Olivier avait soutenu le regard de ce vaurien et la manière très-prompte dont il s'était éloigné donnèrent probablement à nos joueurs une idée assez exacte du fonds qu'ils pouvaient faire sur notre niaiserie; car presque aussitôt ils cessèrent la partie, et allèrent se mêler à la poule que le jeune homme avait organisée.

Je m'étais placé près d'Olivier, dont le visage profondément contracté m'épouvantait.

Je voulais voir quel était le jeune homme qui venait de s'approcher de nous. C'était sans doute celui qu'il venait chercher et qu'il avait découvert; il le suivait d'un regard ardent.

Je le distinguai assez difficilement au milieu de tous ceux qui l'entouraient; mais il me parut remarquable par l'opulence bizarre de sa toilette.

Il avait un vaste pantalon, qu'on appelait *charivari,* tout garni de boutons d'argent; il portait une redingote de velours en polonaise, sur un linge d'une blancheur irréprochable avec jabot et manchettes; il était sans gilet. Une cravate noire en corde lui laissait à peu près le cou nu.

Sa main, que je vis se poser sur le billard, était d'une grâce et d'une forme parfaites. Ses cheveux, d'un beau noir bleu et luisant, s'échappaient à larges boucles d'une casquette en béret.

A plusieurs fois, et comme si c'eût été un fait exprès, quelqu'un me le cacha au moment où j'allais voir sa figure.

Cependant quelques camarades de ce jeune homme remarquèrent la persévérance avec laquelle Olivier le regardait.

Je devinai qu'on le lui disait, mais à plusieurs fois il se contenta de hausser les épaules, sans daigner se tourner vers l'insolent qu'on lui désignait.

Je vis qu'on chuchotait, mais bientôt l'ardeur du jeu l'emporta, et l'on nous oublia complétement Olivier et moi.

La poule touchait à sa fin, et moi-même, absorbé par la lecture d'un journal, je ne faisais plus beaucoup d'attention à ce qui se passait autour de moi, lorsque je vois Olivier se lever en disant le mot consacré parmi les joueurs de billard :

— J'achète la bille.

— Impossible, lui dit-on, vous n'êtes pas de la partie.

Il ne restait plus que deux joueurs, celui qui proposait de vendre sa bille et le jeune homme qu'Olivier était venu sans doute chercher.

— Je donne le prix que demande monsieur, et j'ajoute dix francs de pari à la poule, si monsieur, fit-il en désignant son adversaire, y consent.

Je pus voir enfin ce jeune homme qui se tenait le poing sur la hanche, appuyé sur sa queue dans l'attitude d'un lutteur qui mesure de l'œil celui avec qui il va combattre. Il ne répondit point sur-le-champ à la provocation.

Bien qu'elle pût ne s'adresser qu'au joueur renommé pour son habileté, il y avait dans le visage d'Olivier quelque chose de si déterminé et de si menaçant, que personne ne semblait se tromper sur le but de ses paroles. Un silence général et une attention méchante entouraient les deux antagonistes.

Je regardai attentivement ce jeune homme; il était de beaucoup plus âgé qu'Olivier, il avait déjà près de vingt-huit ans, et la pâleur mate de ses traits fatigués le vieillissait encore.

Il me sembla que je connaissais ce visage; et je l'examinais avec une triste curiosité, lorsqu'un de ceux qui avaient joué avec nous lui dit :

— Eh bien, Loulou ! tu n'acceptes pas ?

— Non... répondit-il après avoir fait un violent effort sur lui-même; non !

Une rumeur s'éleva; le jeune homme promena un regard farouche comme un capitaine de hardis aventuriers sur ses soldats révoltés, et il répéta :

— Eh bien, non, je n'accepte pas ! ce n'est pas la règle, et je la maintiendrai contre tout le monde.

J'avais enfin reconnu le visage de ce jeune homme que je ne quittais pas des yeux.

Il m'aperçut, et, comme la colère qu'il avait dans le cœur ne cherchait qu'une occasion de s'adresser à quelqu'un, il s'avança rapidement vers moi et me dit :

— Est-ce que je vous dois quelque chose, monsieur ?

— Peut-être, lui dis-je, fort choqué de la question, quoique je n'eusse point du tout envie d'avoir une querelle avec lui.

A son tour il me regarda et me dit :

— Tiens, c'est toi, Michel ?

— Tu vois.

— Et tu es l'ami de monsieur ? me dit-il en montrant Olivier.

— Oui.

— En ce cas, mes enfants, reprit-il d'un ton amer, que venez-vous faire ici ?

Olivier voulut parler.

— Allons, reprit le jeune homme à voix basse, taisez-vous, mon garçon, ce n'est pas votre place ici, pas plus que la tienne, Michel. Crois-tu que mon père serait content s'il te savait ici ?

— N'y es-tu pas, toi ?

— Et c'est parce que j'y suis que tu n'y resteras pas, ni ton ami non plus. Non, non, je ne le veux pas...

Il fit craquer le bois de sa queue sous ses doigts crispés, et il reprit :

— Quant à moi, c'est fait, c'est fini... tout est dit pour moi, tout...

Son visage s'altéra, sa voix devint tremblante, et il reprit :

— Mais il ne sera pas dit que je t'aurai laissé vivre dans ces ignobles bouges, si je puis t'en empêcher. Je ne veux pas que mon père ni le tien puissent me faire ce reproche. Va-t'en, Michel, rends-moi ce service-là.

— C'est la première fois que j'y mets les pieds.

— Eh bien , ne les y remets plus... et...

Il prit le tabouret qui était de l'autre côté de notre table, s'assit dessus en demandant de l'eau-de-vie, et nous fit signe de nous asseoir en nous disant :

— Écoutez-moi tous les deux.

Il mit ses deux coudes sur la table et appuya son visage sur ses deux mains, en cachant ses doigts blancs et effilés dans les boucles noires de sa magnifique chevelure.

Un moment je crus qu'il allait s'arracher les cheveux, tant ses mains se crispèrent avec violence.

— Eh bien, qu'as-tu ? lui dis-je.

— Michel, sois sage, mon enfant, je t'en prie ; souviens-toi que c'est moi qui te prie d'être rangé et travailleur, et surtout de ne jamais revenir dans un endroit pareil à celui-ci. Tu es faible, tu serais bientôt perdu.

D'ailleurs, ajouta-t-il avec un sourire amer, que fais-tu ici ? Pourquoi viens-tu ? qui t'y pousse ? Tu n'as pas souffert, toi ; tu n'as pas pour excuse d'avoir été trompé, maudit, déchiré jusqu'aux entrailles...

Qu'as-tu à oublier pour que tu cherches la dégradation du cœur, cet oubli de tout ? Va-t'en, tu n'as rien à faire ici : ce serait du vice pour du vice, et c'est ignoble.

J'écoutais notre jeune homme avec un vif étonnement, et Olivier le considérait avec une attention où la surprise se mêlait à une colère mal contenue.

— Quant à vous, lui dit brusquement notre jeune homme, si vous avez des chagrins, n'espérez pas qu'on les oublie à faire ce que je fais. Comme je le disais à Michel, dans cette vie immonde où je suis plongé, on noie aisément le souve

nir de tout ce qui honore, excepté celui de ce qu'on a souffert et le regret de ce qu'on a aimé.

Il se leva brusquement.

— Monsieur, lui dit Olivier, j'ai à vous parler.

— Et moi, je n'ai rien à vous dire, reprit notre interlocuteur. Michel, ajouta-t-il en s'adressant à moi, si tu dis mon nom à monsieur Duhamel, tu feras une mauvaise action.

Et sans attendre notre réponse, il sortit du café en brisant les vitres de la porte, tant il la ferma avec violence.

Olivier s'élança à sa poursuite, et je courus après Olivier, mais le temps que je mis à payer notre dépense me retint assez pour que je le visse rentrer presque aussitôt, le visage ensanglanté et meurtri.

— Cet homme m'a frappé, s'écria-t-il en entrant avec fureur, il m'a frappé au visage... Qui est-ce qui le connaît?... qui est-ce qui connaît son nom et où il demeure?

— Mais c'est Loulou, lui dit-on de tous côtés.

— Où demeure-t-il?

— Rue de la Harpe, n°...

C'était juste en face de la demeure d'Olivier.

— Viens! me dit-il, il faut que je tue cet homme, il faut que je le tue.

— Pauvre garçon! murmuraient quelques voix. Loulou n'en fera qu'une bouchée.

Nous sortîmes.

— Maintenant, me dit Olivier, tu vas m'accompagner chez cet homme.

— Mais, lui dis-je, que s'est-il donc passé?

— Ne le vois-tu pas?

Il marchait si rapidement que j'avais peine à le suivre; il reprit :

— Oh! tant mieux, tant mieux, il m'a donné le droit de le tuer.

— Mais enfin, comment se fait-il qu'il t'ait frappé?

— Je l'ai atteint à quelques pas du café, et je lui ai dit de s'arrêter... Il a continué à marcher, et je l'ai appelé lâche.

— Lui! m'écriai-je ; et c'est alors...

— Non... il n'en a pas tenu compte, et il a marché plus vite... Je l'ai poursuivi... je l'ai saisi par son habit... alors il s'est retourné, et profitant de sa force de taureau, il m'a violemment frappé en me criant :

— Mais, fou, tu veux donc mourir?

Je suis tombé sous le coup, et il s'est enfui; mais je sais son nom, je sais sa demeure... Mais viens donc! as-tu peur?

L'exaltation d'Olivier était telle, qu'il m'eût injurié sans que j'eusse pensé à lui en vouloir. Cette colère m'interdisait aussi de lui faire remarquer qu'en apparence du moins son adversaire avait presque raison, puisqu'il avait souffert une insulte terrible, et n'avait répondu qu'à un acte de violence.

Nous marchions rapidement et silencieusement. Il était impossible de méconnaître qu'entre les deux adversaires il y avait autre chose que la rencontre du café.

La longanimité et les conseils de celui qu'on appelait

Loulou m'en étaient une preuve aussi convaincante que la manière dont Duhamel l'avait provoqué et poursuivi.

Pour des causes moindres qu'un regard insolent, cet homme avait vingt fois joué sa vie; il avait donc des raisons de ménager Olivier, comme celui-ci en avait de lui chercher querelle.

— Avant que nous arrivions chez cet homme, dis-je à Duhamel, il faut que je sache à quel propos est venue cette rencontre.

— Mais elle est venue comme toutes ces rencontres-là viennent : ce monsieur m'a déplu.

— Ce n'est pas vrai, Olivier; tu es allé le chercher à l'estaminet, tu avais un parti pris d'avance.

Duhamel ne répondit point.

— Je ne te laisserai point battre sans savoir la cause de ce duel.

— Il m'a frappé, il me semble que la cause est suffisante.

— Il y en a d'autres antérieures.

— Il y en a assez pour que je le tue ou qu'il me tue... Le reste... jamais ni toi ni personne au monde ne le saura.

Je ne voulus pas interroger Olivier, car j'étais plus inquiet de la rencontre que je prévoyais que je n'étais curieux d'apprendre son secret.

Nous arrivâmes au numéro de la rue de la Harpe qui nous avait été indiqué. C'était un mauvais hôtel garni fort mal habité.

Nous entrâmes chez le portier, chez qui pendaient toutes les clef des locataires, chacune à son clou, avec le numéro de la chambre au-dessus, et le bougeoir armé de sa chandelle au-dessous.

Cet homme allait se coucher.

— Monsieur Loulou? lui dit Olivier.

— Il ne loge plus ici.

— Ce n'est pas possible.

— Qu'est-ce que vous dites? fit le portier (une tête de loup-cervier sur un corps bossu et tordu), qu'est-ce que vous dites?

Il y avait du sang dans l'œil de cet homme, mais il ne put soutenir le regard d'aigle d'Olivier, qui reprit avec une autorité pleine de dédain :

— Cet homme logeait ici hier.

— Il n'y loge plus aujourd'hui.

— Depuis quand?

— Depuis midi.

— Olivier tressaillit, il jeta un regard rapide sur toutes les clefs pendues à leurs crochets : il en manquait deux ou trois.

— Cet homme est encore ici, et il s'y cache... il est dans sa chambre.

— Je vous dis que non.

— Eh bien, dit Olivier, c'est ce que je vais savoir; je veux visiter les chambres dont les clefs manquent.

— Ah çà... ah çà... fit le portier en s'opposant au passe d'Olivier, est-ce que vous vous moquez du monde,

vous?... Croyez-vous que je vais vous laisser aller à votre bon plaisir chez tous les locataires de la maison? Mais qui êtes-vous donc, s'il vous plaît? Mais si vous faites un pas pour monter, ajouta t-il en prenant un énorme bâton, je vous tombe dessus... qu'est-ce que c'est que des voleurs comme ça!

Le droit du portier était incontestable, mais la colère de Duhamel ne lui permettait plus de raisonner. Il voulut passer.

Le portier le renversa du bout de son bâton qu'il lui pointa dans la poitrine.

Je me jetai sur le portier que je désarmai, pendant que Duhamel se relevait pour retomber assis sur une chaise, tant le coup qu'il avait reçu avait été violent.

Alors commença une série de cris : *Au voleur! à la garde! à l'assassin!* qui attirèrent les locataires de la maison: tous étaient armés d'un gourdin, l'un d'entre eux d'une épée.

Celui-là eut bientôt reconnu à notre tournure que nous n'étions pas des voleurs, et demanda l'explication de la scène.

C'était un jeune homme du genre de ceux qui avaient joué avec nous.

— Nous venons chercher ici, lui dis-je, un nommé Loulou; il a insulté mon ami et s'est enfui.

— Lui! s'écria le jeune homme.

— Et maintenant, s'écria Olivier, on nous dit qu'il ne demeure plus ici, où il se cache, j'en suis sûr.

— Pour ne plus demeurer ici, répondit le locataire à

l'épée, c'est vrai; pour se cacher, je dis que vous êtes fou, pour ne pas être impoli.

— Sur votre honneur, monsieur, lui dit Olivier, cet homme n'est plus ici?

— Je vous en donne ma parole, lui dit le monsieur.

Puis, après avoir un moment regardé Duhamel, il reprit en voyant son visage meurtri :

— Il paraît qu'il n'y a pas été de main morte, et je conçois que vous teniez à vous venger.

— Mais où est-il, ce misérable ? reprit Olivier.

— Un moment, fit le monsieur, n'insultons pas les absents; vous le retrouverez; et d'ailleurs, si vous ne le retrouvez pas, et comme je conçois que vous ne veuillez pas vivre avec cet accroc sur la face, et qu'il faut un petit coup d'épée pour laver ça, je vous offre de remplacer Loulou...

Olivier se contenta de lever les épaules, et je dis à ce monsieur de se tenir à sa place.

Olivier jeta de l'argent au portier, qui parlait toujours d'aller chercher la garde, et nous allions quitter cette maison lorsqu'un des hommes de cette scène dit à Olivier :

— Allez, monsieur, je crains bien que vous ne le retrouviez pas, car il change aussi souvent de nom que de quartier. Avant-hier, en venant prendre une chambre, je l'ai rencontré, et je l'ai reconnu tout de suite pour l'avoir vu dans le quartier du Temple où on l'appelait le Tigre. Il avait enlevé à cette époque une actrice des Funambules appelée Justine... C'est un mauvais garnement.

Quoique le nom de Justine soit un nom fort commun, il me frappa cependant.

Je n'avais pas eu le temps de réfléchir sur ce singulier rapprochement, lorsque le portier, dont l'argent d'Olivier avait complétement changé les dispositions, ajouta :

— Vous avez raison, ce devait être un mauvais garnement; car d'abord, Loulou, ce n'est pas son nom, et puis, il ne couchait jamais ici et il n'y venait que le jour.

Olivier n'en entendit pas davantage, car il m'entraîna vivement.

— Mais j'y pense, me dit-il dès que nous fûmes dans la rue, tu le connais cet homme ?

— Oui, lui dis-je.

— Tu sais son véritable nom ?

— Je le sais.

— Eh bien, comment se nomme-t-il ?

— Cela ne t'aidera pas à le découvrir, et je ne veux pas...

— Comment, reprit Olivier, tu hésites lorsque tu sais que cet homme m'a déshonoré ?

— Écoute, lui dis-je, c'est le fils d'un homme que j'aime et que je respecte; te dire son nom, c'est te dire le déshonneur de cette famille, c'est le publier, car tu le chercherais sous ce nom.

— Michel, me dit Olivier, es-tu mon ami ?

— Oui, et plus que tu ne crois.

— Dis-moi le nom de cet homme.

— Eh bien, dis-moi ce qui te l'a fait chercher, ce qui t'a poussé à l'insulter le premier.

— Ah ! fit Duhamel, tu veux me vendre ton secret au prix du mien.

— Non, mais je voudrais...

— C'est trop cher, reprit Duhamel ; adieu.

Il me quitta aussitôt pour rentrer chez lui ; je voulus l'arrêter.

— N'en parlons plus, me dit-il, je le retrouverai bien tout seul.

Je m'éloignai, persuadé que le lendemain je verrais Olivier plus calme, et que je pourrais lui faire entendre raison sur la vengeance qu'il voulait tirer de son antagoniste, car je frémissais des dangers d'une pareille rencontre. En effet, Victor Bonsenne, car c'était le fils de mon quasi tuteur, Victor Bonsenne, dis-je, passait pour le plus terrible duelliste de Paris.

Je retournai le lendemain à l'École de droit ; Olivier ne parut point au cours ; je le cherchai au café, au jeu de paume, dans les cabinets de lecture où il avait l'habitude d'aller, on ne l'avait vu nulle part.

Du reste, il avait quitté son logement le lendemain matin du jour où s'était passée la scène de l'estaminet de la Mère-l'Oie.

Je continuai ces recherches pendant plusieurs jours, puis, voyant qu'elles étaient absolument inutiles, j'y renonçai tout à fait.

Mon assiduité à mes études de droit avait eu pour principe de fuir la maison que j'habitais et les ennuis, les désappointements de toute espèce qui m'y assujettissaient. Ma liaison avec Olivier avait soutenu cette assiduité.

Une fois seul, je me déplus dans le quartier latin, et j'étais bien près de le quitter tout à fait de mon propre

mouvement, lorsqu'un soir, en rentrant chez moi, je trouvai les lettres dont j'ai parlé plus haut.

Monsieur Bonsenne m'écrivait pour s'étonner de mon silence d'abord, et pour me demander eusuite un entretien fort important à une heure qu'il m'indiquait.

Quant à monsieur de Favreuse, il m'apprenait son absence et son retour prochain, en me disant que le moment allait venir où il me révélerait le motif de la confidence qu'il m'avait faite, et quel était l'immense service que je pouvais lui rendre.

Monsieur de Pavie, de son côté, m'apprenait qu'il était monté deux fois chez moi pour avoir une explication au sujet de certaines choses que je devais savoir, et me priait assez impérativement de lui assigner un rendez-vous.

J'attendis le retour de monsieur de Favreuse ; j'écrivis à monsieur de Pavie que je serais le lendemain chez moi toute la matinée, et je me rendis sur-le-champ chez monsieur Bonsenne.

X

UN MARI CACHÉ

Dès que monsieur Bonsenne me vit, il expédia rapidement un client qui était dans son cabinet, et me dit :

— Mon cher Michel, il faut que tu me donnes ta parole d'honneur que tu me diras l'exacte vérité sur ce que je vais te demander.

— Si cette vérité ne compromet que moi, je vous la donne.

— Pas de restriction, Michel; je suis meilleur juge que tu ne penses de ce qui peut compromettre d'autres personnes que toi. Dis-moi tout, et sois bien sûr que je ne me servirai de tout ce que tu pourras m'apprendre que pour préserver du danger qui le menace celui ou celle dont tu as risqué peut-être la vie par une démarche imprudente.

— Je ne vous comprends pas, dis-je à monsieur Bonsenne; veuillez vous expliquer plus clairement.

— Écoute donc, voici une lettre qui a été adressée à monsieur Deslaurières :

« Monsieur, il est temps que le scandale qui vous entoure cesse, ainsi que le ridicule dont vous couvre une femme indigne de vous.

» Il y a deux mois, madame Deslaurières quittait votre maison pour se rendre aux Champs-Élysées, où monsieur Michel Meylan l'attendait depuis deux heures. Peu de jours après, on les a vus tous deux monter en fiacre rue de la Pépinière.

» Le jour où vous avez dîné chez monsieur Bonsenne, madame Deslaurières est sortie à dix heures un quart avec monsieur Meylan; ils n'avaient que la rue à traverser, et vous savez parfaitement qu'elle n'est rentrée qu'à onze heures passées.

» Enfin, voulez-vous quelque chose de plus convaincant ? cherchez dans l'un des meubles de madame Deslaurières un mouchoir de batiste brodé (ici le mouchoir était longuement et minutieusement décrit). Prenez ce mouchoir,

allez au magasin n°... du passage des Panoramas, et demandez à qui ce mouchoir a été vendu ; on vous dira qu'il a été vendu à monsieur Michel Meylan.

» Comment se trouve-t-il en ce moment appartenir à votre femme?

» Êtes-vous assez niais pour ne pas deviner? »

La lettre me tomba des mains; je devinai d'où le coup partait. Madame Sainte-Mars voulait à la fois punir madame Deslaurières d'avoir osé lui enlever ce mouchoir, et me châtier de l'énorme malhonnêteté que je lui avais faite. Cela me parut si misérable, après réflexion, que je me mis à rire.

— Voyons! voyons! me dit monsieur Bonsenne, qu'y a-t-il de vrai dans tout cela?

— Pas le premier mot.

— Michel, vous m'avez donné votre parole d'honneur d'être vrai.

— Eh bien ?

— Eh bien! monsieur Deslaurières est allé passage des Panoramas ; il a montré le mouchoir à une demoiselle de magasin, et il a, je ne sais comment, obtenu un aveu que ce mouchoir vous a été vendu.

— C'est vrai, lui dis-je, un mouchoir absolument pareil m'a été vendu.

J'expliquai à monsieur Bonsenne ce que madame Deslaurières avait dit devant moi de sa rencontre avec madame Sainte-Mars, de ce mouchoir disputé entre elles; je lui dis comment elle m'avait appris qu'un second mouchoir

absolument pareil existait passage des Panoramas, et comment il m'avait pris fantaisie de l'acheter.

— Je comprends pour qui, me dit monsieur Bonsenne... mais ce que je ne comprends pas, c'est que madame Sainte-Mars ait été informée... à moins... Mais si tu le lui as donné et qu'elle l'ait accepté, tu peux la faire taire... ou si elle ne l'a pas accepté, tu dois l'avoir... et en le montrant...

Monsieur Bonsenne parlait ainsi par phrases entrecoupées, parce qu'à chaque supposition qu'il faisait je devenais rouge, embarrassé, et qu'il changeait de supposition à chaque mouvement de mon visage, pour tâcher de rencontrer la vérité.

Cependant, comme je me taisais, il finit par m'interroger plus directement, et me demanda si en définitive j'avais le mouchoir.

— Je ne l'ai plus, c'est tout ce que je puis vous dire.

— Tu l'as donc donné ?

— Oui.

— A qui ?

Durant le temps qui s'était passé depuis ma fameuse visite chez madame Sainte-Mars, j'étais descendu de beaucoup de mes sentiments poétiques à l'égard de cette céleste Fanny, et je m'étais trouvé si souverainement niais, que je n'avais rien dit de cette aventure, pas même à Olivier.

— Tu ne me réponds pas, me dit monsieur Bonsenne; mais tu ne penses donc pas qu'il y va du bonheur et de l'honneur d'une femme?

— Ce n'est pas moi qui l'ai compromise, et vous pouvez

être assuré que ce n'est pas moi qui la compromettrai. D'ailleurs, ajoutai-je, pour ce qu'elle a perdu de ce côté...

— Tais-toi ! tais-toi ! me dit brusquement monsieur Bonsenne en couvrant ma voix et en ajoutant rapidement : Elle est ce que bien des malheurs l'ont faite ; et encore, qui sait !... murmura-t-il assez bas pour que je pusse à peine l'entendre, je n'ai jamais voulu l'interroger à ce sujet ; je n'en ai pas le droit.

Puis il ajouta :

— Mais enfin, quelle que soit sa conduite, elle a jusqu'à présent échappé aux soupçons de son mari. Voyons, qu'as-tu fait de ce mouchoir ? Je te demande une réponse franche.

— Ce que je vous apprendrais ne vous mènerait à rien ; et, à supposer que je l'eusse donné à une autre femme, me faudrait-il risquer de la perdre pour sauver une femme que je ne connais pas ?

— Mais que je connais, moi, et pour laquelle je te demande la vérité comme s'il s'agissait de l'honneur de ma fille.

Cette insistance de monsieur Bonsenne, et le nom qu'il avait invoqué, nom grave et sacré, celui de sa fille, m'étonnèrent beaucoup. Je ne comprenais point qu'il pût allier dans sa pensée l'image d'Alison et celle de madame Deslaurières, et je lui dis :

— Mais enfin si je ne parlais pas, qu'arriverait-il ?

— Que monsieur Deslaurières serait homme à chasser sa femme, et à te chercher querelle, et puis...

— Pensez-vous que la crainte de la colère de monsieur Deslaurières me fasse parler ?...

— Mais, mon Dieu! il ne s'agit pas de cela... Voyons, peux-tu prouver que tu as donné ce mouchoir à une autre ?

Le visage de monsieur Bonsenne était empreint d'une telle inquiétude, que, malgré la mauvaise honte que j'éprouvais, je me décidai à faire à monsieur Bonsenne un récit fidèle de mon aventure avec madame Sainte-Mars.

Monsieur Bonsenne ne put s'empêcher de sourire lorsque j'arrivai à la conclusion de mon entreprise amoureuse.

— J'ai été bien bête, lui dis-je.

— Non, non, me dit monsieur Bonsenne en reprenant sa gravité, c'est un sentiment que j'estime trop pour le railler ou le blâmer, que celui qui ne sépare pas le respect de l'amour, et certes c'est la preuve d'une précieuse délicatesse de sentiments que celle qui t'a fait repousser cette femme quand tu l'as vue telle qu'elle est.

Les commentaires moraux de monsieur Bonsenne ne pouvaient réparer le mal que m'avait fait son sourire. C'était de la vertu après coup; le premier mouvement avait été de la moquerie pour cette délicatesse idéale qu'il vantait maintenant, et il résulta pour moi des éloges que monsieur Bonsenne fit de ma conduite en cette occasion, d'en tenir une absolument opposée en pareille circonstance.

— Tu as bien fait, reprit monsieur Bonsenne; mais je comprends que madame Sainte-Mars veuille se venger, et tu as raison, c'est elle qui a dû écrire cette lettre. Il est fâcheux que tu n'aies pas repris le mouchoir. N'importe, j'en sais assez pour rassurer Deslaurières, il est homme à comprendre cette histoire.

— Allez-vous donc la lui conter? lui dis-je.

— Mais comment, sans cela, veux-tu que je le dissuade?

— Mais c'est compromettre madame Sainte-Mars.

— Le dénoûment l'excuse.

— Mais ce dénoûment?...

— Oh! n'aie pas peur, je te ferai la partie belle, tu as été complétement repoussé.

— Mais ce n'est pas vrai; et d'ailleurs comment monsieur Deslaurières croirait-il une chose si invraisemblable?

— Il la croira, te dis-je.

— Je la crois, monsieur, me dit monsieur Deslaurières en entrant.

Il était caché, et il nous écoutait, de l'aveu de monsieur Bonsenne.

Je restai confondu en même temps que j'étais profondément irrité de cette surprise.

— J'étais bien sûr, dit monsieur Bonsenne, de l'innocence de Charistie.

— Quant à la manière légère dont vous avez parlé de ma femme... dit monsieur Deslaurières.

— Il n'en a rien dit, fit monsieur Bonsenne, et vous avez dû remarquer que c'est moi qui ai fait semblant de croire qu'on avait fait courir des bruits sur son compte.

— Il suffit, et je veillerai à tout cela, dit monsieur Deslaurières. Quant à présent, il faut que j'agisse. Ah! madame Sainte-Mars me payera cher cette infamie!

Monsieur Deslaurières disparut, et je demeurai seul avec mon tuteur; la colère m'emporta :

— Mais vous êtes fou! lui dis-je.

— En quoi, s'il te plaît?

— Mais si j'avais dit la vérité sur ma rencontre aux Champs-Élysées?...

— Il la sait; sa femme lui a dit t'avoir vu.

— Mais si j'avais dit qu'elle y a trouvé monsieur Molinos?...

— Il le sait; Morinlaid le lui a appris, et lui a affirmé qu'il était avec Molinos lorsqu'ils ont rencontré ensemble madame Deslaurières.

— Mais si j'avais dit que j'avais été véritablement en fiacre avec elle?...

— Il le sait, et sait aussi que tu as protégé sa femme; il sait aussi comment vous avez été retenus ensemble sur les degrés de sa porte.

— Ah! lui dis-je, il me semblait que monsieur Deslaurières était un mari plus commode et moins curieux de s'instruire!

— Qu'il soit jaloux ou non, me dit monsieur Bonsenne, toutes ces circonstances réunies prenaient un aspect tout différent, selon que l'histoire du mouchoir était vraie ou fausse. Vraie, c'était autant d'antécédents de l'intrigue; fausse, un raffinement de calomnie. Je comptais même sur la mauvaise opinion que tu avais de madame Deslaurières pour que tu disses quelque phrase comme celle que j'ai interrompue.

— Et croyez-vous que monsieur Deslaurières ne m'en veut pas du mépris que j'ai montré pour sa femme?

— Oh! je ne dis pas cela... Mais entre la colère qu'il

peut éprouver de ton opinion sur le compte de Charistie et la découverte de sa trahison; entre ce que tu penses et ce qu'il eût été, je crois qu'il préfère ton dédain. Après tout, c'est une affaire arrangée, n'en parlons plus.

Je n'étais nullement content de la manière dont on avait usé de moi pour me faire servir, d'une part à l'accusation, d'une autre à la justification de madame Deslaurières, et la vanité de l'homme est un vice si égoïste et si lâche, que j'en voulais moins à madame Sainte-Mars d'avoir menti sur mon compte que je n'en voulais à monsieur Bonsenne de m'avoir fait dire la vérité.

Je me levai d'assez mauvaise humeur, en disant que mes études me réclamaient.

— Un mot, me dit monsieur Bonsenne; car ce n'est pas seulement pour cette explication que je t'ai appelé.

— En vérité, lui répondis-je, je suis fort peu tenté de vous répondre, car il se peut qu'on soit encore aux écoutes, et je ne serai peut-être pas cette fois aussi heureux que je viens de l'être.

— Tu le prends au sérieux, me dit monsieur Bonsenne. Eh bien, soit : ceci a été une scène fort ridicule; mais le plus ridicule de tous a été le mari qui est venu faire ici de la forfanterie.

— Comment?

— Tiens, dit monsieur Bonsenne, il fallait que cela fût ainsi pour beaucoup de raisons qu'il est inutile que tu saches maintenant. D'ailleurs ce que j'ai à te demander est d'une importance telle, que tu me pardonneras de te dire plus tard ce qui en est; et, sois-en sûr, personne ne nous écoute.

Il se leva soudainement et ajouta :

— Mon Dieu, si ma pauvre femme se doutait de cela !

Il visita le cabinet où monsieur Deslaurières s'était caché, ferma les doubles portes qui conduisaient au salon, ouvrit son secrétaire, en tira une lettre et me la montra.

— C'est, me dit-il, de l'un de mes vieux camarades, actuellement chef de bureau à la préfecture de police. Lis.

Je lus :

« Mon ami,

» J'ai encore une fâcheuse nouvelle à t'apprendre : ton fils, qui se cachait dans le quartier latin sous le nom de Loulou, a eu dans un café une querelle avec un jeune homme appelé Duhamel.

» Je ne sais et je ne puis te dire ce qui s'est passé dans cette rencontre ; mais quelques agents de police étant venus le lendemain dans ce café, ont demandé le signalement de ce Loulou, et l'ont reconnu pour... tu me comprends.

» Ils ont été à son logement de la rue de la Harpe, où son adversaire était allé de même. Heureusement qu'il était déménagé.

» Mon collègue R... m'a fait part du rapport qui lui a été envoyé. Il faut absolument que tu fasses partir ton fils, il le faut...

» Donne-lui pour cela tout l'argent qu'il te demandera ; il finirait par être découvert, et alors tu sais ce qui en arriverait. »

— Quoi ! lui dis-je, Victor en est-il à ce degré que vous deviez craindre de le voir découvert ?

— Michel, si cela arrivait, je me ferais sauter le crâne. Mais écoute : tu connais ce Duhamel ?

— Sans doute.

— As-tu entendu parler de cette querelle ?

— J'y étais.

Je racontai alors à monsieur Bonsenne les choses comme elles s'étaient passées. Je n'oubliai pas de parler de la longanimité de Victor et de ses conseils.

— Ah ! il comprend maintenant où il est descendu ; et moi, ajouta monsieur Bonsenne, je vois où je l'ai précipité...

— Que voulez-vous dire ?

— Continue.

J'allai jusqu'au bout.

— Et tu ne sais pas quelle est la cause de la querelle ?

— Nullement.

— Il faut que tu m'amènes ce Duhamel.

— Il a également disparu.

— C'est extraordinaire. Et tu n'as aucun soupçon ?

— Aucun.

— Eh bien ! il faut que tu me rendes un service énorme, celui de découvrir mon fils.

— Et si j'y parviens, que devrai-je lui dire ?

— Si tu y parviens, demande-lui une seconde entrevue.

— Et que lui dirai-je alors ?

— Rien. Je t'accompagnerai.

Certes la mission dont un père me chargeait pour un intérêt qui, d'après la lettre que je venais de lire, devait toucher à son honneur, était une chose grave et sacrée ; mais j'étais las du rôle de marionnette qu'on me faisait jouer de tous côtés, et j'en fis l'observation à monsieur Bonsenne.

— Tu veux tout savoir? me dit-il; eh bien ! apprends donc que Victor est sous le coup d'une accusation de faux, et s'il était pris...

— Assez ! assez ! lui dis-je, je le retrouverai, je l'espère du moins. Et sa mère?

— Elle ignore tout.

Note de 1840. — Nous n'avions pas à cette époque une *Gazette des Tribunaux* qui publie chaque matin le déshonneur des familles, et rend souvent toute résipiscence impossible. De tels malheurs pouvaient rester ignorés, et on pouvait les cacher à une mère.

XI

UNE SCÈNE

Je retournai dans le quartier latin avec un nouveau désir de retrouver Victor et Duhamel.

Je passai toute la journée à parcourir tous les lieux où je pouvais les rencontrer l'un ou l'autre, mais peine perdue : ils se cachaient tous les deux, Victor, on sait pourquoi; Olivier, je ne pouvais le deviner.

Le soir venu, j'allai chez monsieur Bonsenne pour lui dire l'inutilité de mes démarches que je comptais poursuivre le jour suivant. Quand j'entrai dans le salon où il était avec sa femme et sa fille, un mot suffit pour l'avertir de mon peu de succès.

Je comptais rester à passer la soirée chez monsieur Bonsenne, mais à l'aspect de madame Deslaurières qui rentrait d'une pièce voisine, je prétextai une affaire pressée et je déclarai que je n'étais monté que pour quelques minutes.

Madame Deslaurières, que j'avais saluée le plus froidement possible, me regarda d'un air triste et alla s'asseoir à côté d'Alison, avec qui elle commença une conversation à voix basse.

Pendant ce temps, je m'entretenais avec madame Bonsenne, tout en essayant d'entendre ce que disait madame Deslaurières ; je ne pus saisir que quelques mots au passage, parmi lesquels j'entendis prononcer mon nom.

Ce qu'il y a de misérable et d'odieux dans le cœur et dans l'esprit humain, c'est que, pour la plupart, les choses de ce monde n'ont de sens que celui que leur donne la disposition où l'on se trouve.

D'une femme qui m'eût plu, la préoccupation qui la faisait s'entretenir de moi m'eût paru charmante, et j'en eusse tiré vanité. De madame Deslaurières, je la trouvai inconvenante, et je l'appelai en moi-même persécution. Pour lui signifier autant que possible que sa présence était la cause de ma retraite, je me levai à l'instant même où mon nom fut prononcé par elle, et je saluai madame Bonsenne.

Madame Deslaurières me regarda encore, et cette fois sa tristesse me parut plus sombre et me fit l'effet d'être vraie.

Tout à coup son regard s'anima, son visage devint pourpre et je vis de grosses larmes tomber de ses yeux.

Je ne comprenais rien à cette comédie, et j'allais me retirer tout à fait, lorsque Alison, après s'être tournée vers madame Deslaurières, m'adressa la parole pour me dire :

— Pourquoi donc nous quittez-vous si vite, Michel?

— Je croyais avoir dit que j'avais une affaire pressée.

— Je crois, Michel, reprit Alison, que vous êtes plus pressé de sortir d'ici que d'aller quelque part.

La netteté de cette déclaration m'embarrassa, et comme il arrive toujours, j'évitai la réponse à faire par une question que je lui fis :

— Qui peut vous faire supposer cela?

— Je ne suppose pas, je suis sûre de ce que je vous dis.

— Je suis de son avis, reprit madame Bonsenne.

J'avais lieu d'être surpris de l'interrogatoire qu'on me faisait subir au sujet de mon départ, et je répondis :

— Je crois que monsieur Bonsenne pense, comme moi, qu'il est inutile que je demeure plus longtemps.

— C'est peut-être vrai, fit monsieur Bonsenne, et je ne vois pas pourquoi vous tourmentez ainsi ce pauvre garçon.

Depuis qu'Alison m'avait adressé la parole, je remarquai l'agitation extrême de madame Deslaurières. Elle se leva tout à coup, ramassa rapidement l'ouvrage de broderie auquel elle travaillait, et dit à madame Bonsenne qui la regardait d'un air tout étonné :

— Adieu, madame, je souffre horriblement ; il faut que je rentre.

Tout le monde se récria.

Mais il y avait chez madame Deslaurières une sorte d'exaspération froide et obstinée qui l'empêchait d'écouter toutes les questions qu'on lui adressait, ce qui lui faisait répondre d'une voix nerveuse et tremblante :

— Je vous dis que je souffre... Eh ! mon Dieu, laissez-moi, laissez-moi donc partir... il faut que je m'en aille, il le faut, je le veux.

Elle répéta le dernier mot deux ou trois fois ; mais à mesure qu'elle le disait, sa voix s'éteignait sensiblement.

Tout à coup ses yeux se troublèrent, elle poussa quelques cris inarticulés, et si monsieur Bonsenne et Alison qui étaient près d'elle ne l'eussent retenue, elle fût tombée de toute sa hauteur sur le parquet.

A vingt-deux ans, on ne s'estimerait pas un homme fort si on croyait aux attaques de nerfs, si l'on en avait pitié. Il est rare qu'à cet âge on ne se fasse pas le partisan de quelques théories railleuses, inoculées par de vieux garçons égoïstes qui nient toutes les souffrances pour se dispenser de les plaindre et de leur venir en aide.

D'un autre côté (quoique cette observation ait été faite cent millions de fois, il faut le répéter encore), d'un autre côté, dis-je, il est indubitable qu'on en veut toujours aux gens des torts qu'on a eus avec eux.

En conséquence, en voyant tomber madame Deslaurières je pris l'air le plus dédaigneux du monde, et je m'écriai :

— Oh ! ceci est une attaque de nerfs.

Je n'eus pas plutôt dit cette parole, que j'en fus puni par

un regard d'Alison. Il y avait dans ce regard tant de mépris et tant de douleur de ma brutalité, que j'en fus à la fois triste et humilié.

On s'empressa autour de madame Deslaurières; elle suffoquait, elle voulait crier, elle ne le pouvait pas; son cou se gonflait; ses yeux, dont les prunelles étaient cachées sous la paupière, s'ouvraient et se fermaient convulsivement; ses membres tremblaient, et ses doigts crispés, tout à l'heure si frêles et si délicats, serraient comme une tenaille les objets dont elle pouvait s'emparer.

Monsieur Bonsenne, sa femme et sa fille ne suffisaient pas à la contenir, et il fallut que je les aidasse à l'empêcher de se déchirer le visage et le sein. Elle resta longtemps dans cet état, dont il était impossible de nier la souffrance, et dans lequel je la contemplais avec une curiosité étrange.

— Mais qui a donc pu lui donner cette crise nerveuse? demandai-je à monsieur Bonsenne.

— Beaucoup de chagrin qu'elle a eu aujourd'hui et une vive contrariété qu'elle a éprouvée ce soir.

— J'aime à croire, dis-je à Alison qui me regardait toujours d'un œil irrité, que je ne suis pour rien dans la contrariété dont parle votre père?

— Si vous pensiez que vous n'y êtes pour rien, dit Alison sévèrement, vous ne chercheriez pas à vous en excuser.

— Il me semble que je n'ai en rien manqué au respect que je dois à madame Deslaurières.

— En rien, en effet, dit Alison. Seulement, dès qu'elle est entrée dans le salon, vous avez annoncé qu'il vous fallait vous retirer.

En vérité, ajouta-t-elle avec une fierté qui m'imposa, je ne croyais pas qu'il fût permis à quelqu'un qui entre dans la maison de mon père d'oser dire qu'il se retire parce qu'il y entre quelqu'un que mon père veut bien recevoir.

— Eh! mon Dieu, dis-je à Alison, vous faites de tout cela, vous faites de mon entrée et de ma sortie une affaire véritable, tandis que je suis parfaitement convaincu que madame Deslaurières n'y a point fait attention.

— Demandez-le-lui, me dit Alison, et il est probable qu'elle vous répondra franchement, car elle a une qualité assez rare, c'est de dire ce qu'elle a dans l'âme; et, s'il lui était arrivé d'avoir voulu vous fuir, elle ne serait pas femme à vous le cacher.

Je ne voulus pas prendre garde aux reproches qui m'étaient adressés dans ces paroles d'Alison, et je lui répondis :

— S'il est vrai que ma maladresse plus encore que ma volonté a amené cet accident, je comprends combien ma présence serait déplaisante pour madame Deslaurières, et je vous demanderai la permission de me retirer pour ne pas irriter encore plus le mal que j'ai pu lui faire.

A ce moment, au milieu des dernières convulsions qui l'agitaient, madame Deslaurières saisit ma main, et avec une force qui tenait à son état nerveux, elle m'attira près d'elle, elle ouvrit les yeux, me regarda et fit de vains efforts pour parler.

La voix lui manqua, et cette impuissance parut donner une nouvelle intensité à ses douleurs.

J'essayai de dégager ma main de l'étreinte convulsive qui la retenait; mais à chaque effort que je faisais, un effort contraire de madame Deslaurières pressait ma main

plus vivement, et m'appelait vers elle, si bien que je finis par comprendre qu'elle ne voulait point que je m'éloignasse. Je me résignai donc à demeurer.

Les convulsions de cette pauvre femme se calmèrent encore une fois. Ses yeux se rouvrirent et se tournèrent vers moi, et cette fois elle put parler.

— Restez, me dit-elle; restez dans la maison de vos amis, c'est à moi de la quitter.

— Que dis-tu, folle? s'écria Alison en prenant la tête de madame Deslaurières dans ses mains.

— Il le faut, je le veux, murmura celle-ci.

Et dans son désespoir elle fit encore un effort pour se lever. Il fut inutile comme le premier, et elle retomba sur le siége où nous l'avions maintenue.

Mais toute sa force était épuisée, et ses pleurs longtemps contenus, ses pleurs qui bouillonnaient en elle depuis le matin, trouvèrent enfin une issue, et ce fut dans les larmes abondantes que s'éteignit ce délire nerveux que j'avais cru une comédie, et qui avait cependant fini par m'épouvanter.

Monsieur Bonsenne m'avait entraîné dans un coin, et, sans me donner les raisons de son insistance, il me demandait d'assurer à madame Deslaurières que sa présence n'avait été pour rien dans ma résolution de quitter le salon.

Certes, c'était une démarche que la plus simple politesse devait me dicter, que la pitié m'eût ordonnée au besoin, et que, dans tous les cas, le respect que je devais à monsieur Bonsenne me défendait de refuser; mais je ne puis dire par quel bizarre entêtement de ma nature, plus on me la demandait, plus je m'obstinais à la refuser, sous

prétexte que, n'ayant voulu blesser personne, je n'avais dû blesser personne et que je n'avais pas à m'excuser d'un mal que je n'avais pas fait.

Si l'on s'étonne du souvenir que j'ai gardé de cette soirée, c'est que j'ai eu à me rappeler ce jour plus particulièrement que beaucoup d'autres, c'est que j'ai étudié plus tard, une à une, chacune des paroles prononcées entre cette femme et moi ; c'est que j'ai pesé chaque regard, analysé chaque silence, examiné chaque mouvement, et que force m'a été de reconnaître qu'il y avait en moi un instinct qui m'avertissait que Charistie portait en elle l'avenir de toute ma vie, et que, sans m'en douter, je la détestais pour cet empire inconnu qu'elle devait prendre un jour sur moi.

A cette époque elle était à mes yeux toute jeune et toute belle, et joyeuse, et pleine de caprices et d'entrain. Elle ne touchait à ma vie par aucun endroit, pourquoi donc la haine que j'éprouvais ?

Si à ce moment je haïssais madame Sainte-Mars parce que je l'avais aimée et qu'elle n'était pas ce que j'avais rêvé, haïssais-je donc madame Deslaurières parce que je devais l'aimer un jour, quoiqu'elle ne fût pas ce que je rêvais dans l'amour?

Cependant elle s'était tout à fait remise pendant mon entretien avec monsieur Bonsenne, qui avait fini par obtenir de moi ce qu'il me demandait.

Je m'approchai de madame Deslaurières et je lui dis :

— Soyez bien persuadée, madame, que je n'ai nullement l'intention de vous blesser en quoi que ce soit. Je

ne voudrais pas que mes excuses vous parussent une prétention.

On m'a dit que ma sortie du salon, lorsque vous y êtes entrée, vous avait paru offensante, et je vous donne ma parole que je me serais donné garde de m'en excuser si, de la part d'un homme qui doit vous être si indifférent, l'on ne m'en avait averti. Une action si indifférente ne valait certes pas la peine d'être remarquée par vous.

Cependant, comme il est possible que cela soit, et cela doit être puisque mes amis l'affirment, je vous prie d'être très-convaincue, madame, que ma retraite n'avait rien et ne pouvait rien avoir qui vous fût personnel.

Madame Deslaurières sourit tristement, et au lieu de me répondre, elle s'adressa à monsieur et à madame Bonsenne, et leur dit :

— Je voudrais me retirer, j'en ai besoin.

— C'est ne pas accepter mes excuses, madame, lui dis-je.

— Vos excuses, me dit-elle enfin, vous n'en avez point à me faire, et c'est moi qui suis désolée de vous avoir rendu témoin d'une scène fort ridicule.

Madame Deslaurières se leva, et résistant avec une fermeté inébranlable aux sollicitations de monsieur Bonsenne et d'Alison, elle se retira.

En la voyant partir, Alison dit tristement :

— Elle ne reviendra plus, je la connais.

— Pauvre femme ! dit madame Bonsenne.

Monsieur Bonsenne se tut et me dit adieu, en me recommandant de ne point négliger ce dont il m'avait parlé.

XII

SUITE D'UN DUEL

Quand je fus seul avec les dames, j'essayai un mot de justification auquel on ne répondit point. Je fis aussi quelques questions indirectes, mais on ne me répondit pas davantage, et je jugeai que j'avais dû être beaucoup plus maladroit et beaucoup plus grossier que je ne pensais.

Je quittai donc à mon tour la maison de monsieur Bonsenne, et je rentrai chez moi; il était à peu près huit heures.

Le lendemain matin je devais voir monsieur de Pavie, et je me demandais si cette entrevue ne m'amènerait pas quelque nouvel ennui; et dans cette prévision je me décidai à en finir de toutes ces intrigues par un éclat sérieux.

Il se faisait tard et je discutais cette question avec moi-même, lorsqu'un commissionnaire arriva chez moi; il sonna avec fureur à ma porte, et me remit une lettre fort pressée.

Quand cet homme, tout hagard, tout bouleversé, me remit cette lettre, j'aurais parié beaucoup qu'il n'y avait pas d'intérêt si pressé qui pût me déterminer à me déranger.

Mais dès que j'eus lu ce billet, je me donnai à peine le temps d'écrire un mot pour pouvoir le suivre sur-le-champ.

Voici ce que me disait ce billet :

« Michel, j'ai une balle dans le ventre, cela me donne encore dix ou douze heures à vivre, et sur ces douze heures, cinq ou six où j'aurai encore la force de parler ; viens me voir. Je te chargerai de mes dernières volontés.

» Je compte sur toi. Pas un mot à mon père.

» LOULOU. »

J'écrivis à monsieur Bonsenne en lui disant que je croyais être sur la trace de Victor, que j'y courais.

Je lui disais en même temps mon rendez-vous avec monsieur de Pavie, et je le priais de s'y trouver à ma place, dans le cas où je ne rentrerais pas, et de donner une excuse à mon absence.

Je fis remettre ce billet à monsieur Bonsenne au moment où je sortais, de façon qu'il ne pût me rencontrer s'il venait immédiatement chez moi.

Il m'eût questionné et assurément il eût deviné la vérité sur mon visage et à l'embarras de mes réponses.

Ces précautions étant prises, je suivis le commissionnaire que m'avait envoyé Victor. Je pensais avoir un long trajet à faire ; il me conduisit à une petite maison qui portait alors le nº 21 de la rue Richer.

Cette maison, alors presque neuve, n'a pas eu le temps de devenir vieille, et elle a été démolie il y a quelques mois, lorsqu'on a entrepris le quartier de la Boule rouge.

Cette maison faisait le coin de la rue de ce nom et de la rue Richer ; elle était adossée à une de ces fontaines où les Auvergnats viennent acheter à la ville de Paris l'eau qu'ils vendent aux Parisiens.

En entrant, je devinai, à la manière dont le portier, ainsi que les ouvriers du carrossier qui occupait le rez-de-chaussée me regardèrent passer, qu'on savait le malheur qui était arrivé et quelle était la cause de ma visite.

Je montai au second, et là, après avoir traversé une antichambre qui servait de salle à manger, j'arrivai dans un assez beau salon richement meublé, une seule bougie l'éclairait. Victor était couché sur un divan, la tête soutenue par les épais coussins de crin de ce canapé.

Un médecin était près de lui.

— Il faut vous mettre dans votre lit, lui disait ce médecin.

— Mourir sur un matelas, sur un divan, sur une botte de paille, c'est tout un.

— Mais il se peut qu'avec des soins... lui dit le docteur.

— N'essayez pas de m'endormir avec ces paroles inutiles, je sais où j'en suis; et tenez, ajouta-t-il en me voyant entrer, en voilà un à qui j'ai fait mon compte.

N'est-ce pas, Michel, dit-il en me tendant la main, dix ou douze heures à vivre, voilà mon avenir?

Il s'arrêta.

— Tout mon avenir, à vingt-huit ans, c'est court!

Il sourit et reprit:

— C'est précisément parce que c'est court que je n'ai pas de temps à perdre à voyager d'un canapé sur un lit.

Et maintenant, docteur, je vous remercie de vos soins; j'ai à dire à mon ami Meylan des choses qu'il doit entendre seul.

Le médecin se leva en disant:

— Je reviendrai dans quelques heures.

— Ne revenez pas, monsieur, lui dit Victor... Je vous dis que c'est fini.

— Mon devoir... dit le médecin.

— Votre devoir, fit Victor, serait tout au plus de laisser mourir à leur guise ceux que vous êtes incapable de sauver. Je vous préviens d'ailleurs que ma porte vous sera fermée. Si vous craignez de perdre votre visite, voilà Michel qui vous la payera.

Le médecin fit une grimace d'indignation, Victor ajouta :

— Si vous ne voulez pas me faire crédit, tenez, regardez sur cette console, il y a encore un couvert de vermeil... mettez-le dans votre poche, je n'ai pas d'autre monnaie.

Je l'ai *vu*, de mes propres yeux *vu*, et je le signe de mon nom.

Le médecin prit le couvert.

Je le lui arrachai des mains en lui demandant ce que valait sa visite ; il me demanda quarante francs, je les lui donnai, et il sortit.

Je cite ce fait parce qu'il est vrai, parce que je l'ai vu, parce qu'il appartient à l'histoire d'un homme dont la fortune est devenue immense. Qu'on ne voie pas en cela une dénonciation contre un corps où j'ai trouvé toujours une bienveillance et une générosité que la rapacité de certains praticiens célèbres et l'escroquerie scientifique de certains charlatans ne doivent pas empêcher de reconnaître et de proclamer.

J'étais donc demeuré seul avec Victor, qui me fit signe de m'asseoir.

— Tu t'es donc battu ? lui dis-je.

— Tu devines avec qui ?

— Avec Duhamel ?

— Avec lui. C'est un garçon de fer, il m'a tué sans pitié.

— Comment cela ?

— J'ai tiré le premier, et j'ai tiré en l'air.

« Vous êtes un fou ou un lâche, m'a-t-il dit ; vous savez bien qu'il ne peut y avoir d'arrangement entre nous. »

Là-dessus il m'a ajusté très-attentivement et m'a planté sa balle dans le ventre. Il a bien fait, je l'aurais tué au second coup.

Et puis, après tout, il vaut mieux que j'en finisse maintenant, et puis c'eût été une balle perdue que celle que j'aurais envoyée à ton ami Olivier.

— Que veux-tu dire ? m'écriai-je.

— Que je l'ai tué d'une autre façon aussi sûrement qu'il m'a tué avec un coup de pistolet. Il m'a frappé au ventre, je l'avais frappé au cœur, et il en mourra, c'est sûr.

— C'est donc là la cause de ce duel, tu lui as fait quelque insulte ?

— Il est probable qu'il te la contera ; quant à moi, je n'ai pas le temps de m'occuper de cette histoire. J'ai quelque chose de beaucoup plus grave à te dire.

— Un mot avant que tu me dises ce que tu attends de moi. Sais-tu où demeure Olivier ?

— Non, il m'a trouvé hier soir où il ne devait pas supposer que j'allais après notre rencontre de la Mère-l'Oie. Il m'a trouvé au Théâtre-Français. Talma jouait *Othello* :

il a été admirable. Cela m'a fait peur de voir que lorsqu'on peut tuer la femme qu'on croit infidèle, il y a des hommes qui préfèrent la déshonorer.

Victor tressaillit à cette réflexion et reprit avec colère :

— Oui, oui, ton Olivier a bien fait de me tuer, et il tuera peut-être sa Thérèse. C'est assez dans sa nature. Mais parlons d'autre chose.

Dis-moi, as-tu vu chez mon père une dame qui loge dans ta maison et qu'on appelle madame Deslaurières ?

— Oui, je l'ai vue hier encore.

Victor m'examina d'un œil inquiet et triste.

— Elle est belle, n'est-ce pas ?

— Oui, lui répondis-je, très-décidé à ne pas discuter avec un mourant.

— Tu l'aimes ? ajouta-t-il avec un sourire forcé.

— Oh ! pour cela, non, répliquai-je vivement.

— Et, quand tu l'aimerais, me dit Victor avec une fierté chagrine, tu n'aurais qu'à t'en vanter. Oh ! elle était si belle, si noble, si sainte...

La surprise que Victor lut sur mon visage le fit s'arrêter, et il reprit tout à coup :

— C'est donc vrai qu'ils sont parvenus à la déshonorer ? Oh ! les lâches ! mais ai-je le droit d'accuser quelqu'un, moi ?

Victor s'arrêta un moment, dominé par une colère douloureuse.

L'effort qu'il fit pour la contenir lui fit souffrir sans doute des douleurs aiguës, car il devint pâle et s'écria :

— Allons! allons! est-ce que ce serait plus vite fait que je ne l'aurais cru? Dépêchons!...

Il m'appela d'un signe près de lui, me prit la main et me la mit sur sa poitrine.

— Jure-moi sur ce cœur qui ne battra plus demain de faire ce que je vais te dire, et de ne répéter qu'à madame Deslaurières ce que je vais t'apprendre.

— Je te le jure.

— Songe qu'un serment est une chose sacrée... pour tout le monde. Les voleurs n'y manquent pas, et moi, moi qui ne vaux pas mieux, je tiens celui que je lui ai fait à elle... quoique à présent... mais n'importe, c'est un serment.

— Parle, tu peux être sûr de moi.

— Écoute donc:

Tu iras tout à l'heure chez madame Deslaurières; son mari n'est pas chez lui à cet instant de la journée; il joue dans quelque cercle, ou il chante des chansons dans quelque caveau... le misérable!

Tu diras à madame Deslaurières que je suis mort... dis-lui ça le mieux que tu pourras... Qui sait si, même au milieu de la vie qu'elle mène, ça ne lui ira pas encore au cœur!

— Je ne puis lui dire que tu es mort, lorsqu'il est possible...

— As-tu peur de mentir de quelques heures? Je désire que cela soit ainsi; qui sait si cela ne préviendra pas un malheur de plus dans cette nuit... Qui sait si demain quelque chose ne l'arrêtera pas!

— Que veux-tu dire ?

— Oh ! rien, rien, ces secrets ne sont plus à moi ; d'ailleurs ce n'est pas elle qui me l'a dit.

Un nouveau cri de douleur força Victor de s'interrompre.

XIII

AGONIE

Lorsque la crise fut passée, Victor reprit :

— Ouvre mon secrétaire.

J'obéis.

— Là, dans le tiroir de gauche, ne vois-tu pas un portefeuille ?

— Oui, en satin blanc brodé.

— Prends-le.

Je le pris et l'apportai à Victor.

Il le regarda d'un air triste.

— Oui, dit-il en le retournant, ç'a été du satin blanc, comme elle a été fille pure et charmante ; tout cela est flétri... jusqu'à ces myosotis qu'elle a brodés... ils disent toujours : Ne m'oubliez pas... Non ! je n'oublie pas... mais souvenirs et fleurs, tout cela est à peine reconnaissable sous la crasse et la fange qui les couvre. O misère ! si je relisais ces lettres, je ne les comprendrais peut-être plus.

Il fit un mouvement pour ouvrir le portefeuille, mais aussitôt il me le tendit en me disant :

— Tu le lui remettras en lui disant que je tiens le serment que je lui ai fait de le garder jusqu'à ma mort, et de le lui rendre le jour où il pourrait passer dans d'autres mains que dans les miennes. Le feras-tu ?

— Je le ferai.

— Et maintenant, écoute-moi bien. Voici ce que tu lui répéteras mot pour mot, tâche bien de t'en souvenir.

— Je l'écrirai s'il le faut.

— Si ces mots pouvaient être écrits, je le ferais moi-même, j'aurais encore assez de force pour cela. Non, j'ai juré à mon père que jamais je ne dirais ce secret à Charistie, et que jamais je ne le lui écrirais. Mais je puis te le dire à toi, et tu peux le lui répéter.

— Comme tu voudras.

— Cela te semble probablement une distinction jésuitique ; tu te trompes, du moins en ce qui me concerne vis-à-vis de mon père. C'est lui qui m'a appris la façon dont on peut éluder un serment sans y manquer, et je ne serais pas fâché qu'il sût que j'ai profité de ses leçons, au moins de ce côté.

— Je ne comprends pas.

— Ce serait trop long à te faire comprendre. Fie-toi à ma parole, je ne te charge pas d'une mauvaise action, tu diras donc à Charistie ces paroles :

« Le mort vous fait dire de mettre dans vos prières le nom de madame la comtesse de Belnunce. »

— La comtesse de Belnunce ! m'écriai-je, surpris d'entendre ce nom prononcé par Victor à propos de madame Deslaurières.

— La connais-tu donc ?

— Aucunement, mais est-ce donc madame de Belnunce, la fille du prince de Morden ?

— Oui.

— Une amie de monsieur de Favreuse ?

— Oui...

— Mais en quoi son nom importe-t-il à madame Deslaurières ?

— Il est inutile que tu le saches.

— Quelle idée ! m'écriai-je en me rappelant tout à coup l'intérêt de monsieur de Favreuse pour madame Deslaurières. Se pourrait-il ?...

— En voilà assez, me dit Victor, je ne puis en dire davantage, et c'est ce qui arriverait si je te questionnais sur tes étonnements. Promets-moi de faire exactement ce que je t'ai dit.

— Je te le promets ; mais si je ne pouvais voir madame Deslaurières à l'instant même.

— Va chez madame Lambert.

— Sa mère ?

— Oui, oui... une mère de comédie, chargée de cacher la véritable. Va chez elle, et dis-lui de faire venir sa fille tout de suite.

Mais non, va chez madame Deslaurières ; elle est chez elle, elle ne doit en sortir qu'à onze heures, et il en est dix.

Va, et dépêche-toi... Dieu fasse que cela l'arrête !

Je regardais Victor, et j'admirais le sang-froid cruel avec

lequel cet homme me dictait ses volontés lorsqu'il était si près de la mort.

Il se mit à rire et reprit :

— J'ai parlé de Dieu, je crois ; j'ai dit : Fasse Dieu...

Il voulut rire encore contre cette pensée, mais elle courba sous son poids souverain cette tête, cet esprit révolté.

— Comment se fait-il, ajouta tristement Victor, que ce nom vous vienne toujours aux lèvres quand on souffre ?

— Penses-y, Victor.

— Pourquoi pas? Je vais voir ! En attendant, pour toi, allume-moi quatre bougies, mets-les aux quatre coins de mon canapé ; je ne serais pas fâché de me voir comme je serai bientôt dans ma bière.

— Non, Victor, non, je vais revenir.

— Je te le défends. Tu vas prendre ma clef, tu fermeras ma porte à double tour et tu emporteras la clef dans ta poche. Tu la renverras demain au portier pour qu'il entre ici.

— Mais je ne puis faire cela.

— Mais ne pourrai-je donc pas mourir tranquille ! dit Victor avec colère, mourir seul, sans que je voie penchés autour de moi des gens qui compteront mes souffrances et mes cris ?... Je n'ai jamais ni crié ni pleuré devant personne ; va-t'en, Michel, car j'ai besoin de crier, de pleurer.

— Mais un ami...

— Je n'en ai pas... je n'en veux pas. Allons, Michel, un

bon mouvement; ne mets pas ta sensibilité à la place de celle de celui qui souffre, ne me rends pas la fin de ma fin épouvantable sous le prétexte de la consoler et de la soigner... Allons, allume mes quatre bougies.

Je le fis.

— Voilà qui est bien.

Il me serra la main, se coucha sur son divan et reprit :

— Ferme mes rideaux... c'est ça, et maintenant prends cette pipe et garde-la, elle m'a fait oublier bien des maux, elle a endormi bien des remords, puisse-t-elle ne jamais te servir ! Quant à moi, c'est d'une autre manière que je vais prendre le tabac que j'avais l'habitude d'y fumer.

Je pris la pipe, elle avait une odeur que je ne pus reconnaître.

— Et avec cette pipe, me dit Victor, reçois ce conseil : Ne touche jamais à l'honneur d'une femme en paroles; c'est le dernier des crimes et la plus basse des lâchetés.

— Mais, lui dis-je, ton père... que lui dirai-je?

— Mon père ! s'écria-t-il avec fureur, mon père !... rien... rien... Et s'il te parle de moi, dis-lui que je lui renvoie la malédiction qu'il m'a donnée ! Va; maintenant, je veux mourir à ma guise.

Il ferma les yeux, et comme je voulus murmurer une parole :

— Va-t'en ! je t'en prie, me dit-il.

Je m'éloignai enfin, bien résolu de revenir, mais pour cela je voulais avoir vu madame Deslaurières. Je courus chez elle; de la rue je vis de la lumière dans sa chambre; j'oubliai mon antipathie pour cette femme, j'oubliai les suppositions qu'on avait imaginées à propos de nos diver-

ses rencontres, et je montai immédiatement chez elle. Je sonnai, la bonne me déclara que sa maîtresse n'était pas visible. J'insistai, mais tout fut inutile.

— Mais, lui dis-je avec la dernière impatience, il s'agit de quelqu'un qui se meurt.

Cette déclaration fit l'effet que j'en attendais, la domestique courut prévenir madame Deslaurières, qui vint au-devant de moi en toute hâte.

— Juste ciel ! me dit-elle, Victor !

— Quoi ! lui dis-je, vous savez...

— J'étais rentré chez monsieur Bonsenne au moment où votre billet lui a été remis. Il n'a pas pu cacher son émotion. Je sais que vous avez trouvé la trace de Victor.

— Oui, madame.

— Mais ce que vous avez dit à la bonne !

— Est vrai.

— Il se meurt?

— Il est mort.

— Mort ! s'écria-t-elle en tombant à genoux... Mon Dieu, ayez pitié de lui ! ayez pitié de lui... Ne le condamnez pas, mon Dieu !...

Et elle se mit à pleurer en répétant :

— Mort !... mort !... mort !...

— En vous disant cela, madame, j'ai accompli sa dernière volonté.

— C'est donc lui qui vous envoie?

— Lui, qui n'a plus que quelques heures à vivre, et qui a voulu cependant que je vous disse qu'il n'est plus.

— Il vit! s'écria madame Deslaurières en se levant, il vit, et on peut le sauver peut-être ?

Je fis un signe négatif.

— N'importe, il vit, où est-il? je veux le voir; je le veux! me dit-elle, sans écouter les représentations que j'essayais de lui faire pendant qu'elle prenait un chapeau, un châle.

— Eh! monsieur, me dit-elle à la fin, vous n'avez donc jamais rien aimé, que la mort d'un ami vous trouve si froid et si raisonnable ?

Elle sonna sa femme de chambre et lui dit en sortant :

— Vous direz que je suis chez ma mère qui est fort mal.

Malgré la gravité de la situation, je ne pus m'empêcher de réfléchir à ce prétexte si lestement trouvé au milieu du désordre d'un si profond désespoir.

La rapidité avec laquelle madame Deslaurières avait quitté sa maison ne m'avait pas permis de lui dire ce dont Victor m'avait chargé pour elle.

Je voulus lui parler durant la route; mais comme je lui avais dit l'endroit où nous allions, elle me devançait, et c'est à peine si j'étais à ses côtés lorsque nous arrivâmes à la porte de Victor.

Nous montâmes, j'ouvris la porte, et nous pénétrâmes dans la chambre où gisait l'infortuné jeune homme.

Il était couché sur son divan, comme je l'avais laissé. Les quatre bougies brûlaient aux quatre angles.

Il ne parut pas nous voir, quoique ses yeux fussent ouverts et qu'il vécût encore, car il remuait les lèvres comme s'il eût prié.

Madame Deslaurières se jeta à genoux près de lui en l'appelant; mais il ne l'entendit pas. Alors elle recula avec terreur, les yeux fixés sur son visage, et en murmurant :

— Ah! malheureux! malheureux!

— Le délire le tient déjà.

Elle tourna la tête sans me répondre, et la cacha dans ses mains, et se prit à pleurer.

Je pus alors examiner le visage de Victor; son œil ouvert et fixe avait un éclat vitreux impossible à décrire. Un sourire hébété et fixe aussi tenait ses lèvres entr'ouvertes et laissait voir ses dents blanches, moins blanches que ses lèvres déjà mortes ; le nez, pincé à la base, avait des luisants d'ivoire, et cependant les narines se dilataient et se serraient alternativement sous le dernier effort d'une respiration qui s'embarrassait.

En même temps, et par intervalles, des tressaillements douloureux agitaient ses lèvres et venaient interrompre ce sourire hideusement posé sur cette bouche insensible, puis tout à coup ses paupières se baissaient et se relevaient avec une rapidité effrayante. Les doigts, tendus à l'excès, semblaient prêts à se renverser sur le dos de la main ; tout le corps était raide et immobile. C'était un spectacle affreux.

— Le malheureux, dis-je, comme il souffre!

Comme si Victor m'eût entendu et comme s'il eût voulu donner un démenti à mes paroles, il se prit à sourire avec une expression plus exaltée; ses lèvres se détendirent, et il les remua avec une nouvelle activité, peu à peu quelques sons s'échappèrent de sa bouche, bientôt ils devin-

rent plus articulés, la tête s'agita de droite à gauche d'un mouvement uniforme, et j'entendis le refrain cadencé d'une ronde fort à la mode.

Madame Deslaurières fut arrachée par ce chant à l'anéantissement où elle était plongée.

— Victor ! Victor !... lui dit-elle en lui prenant les mains.

— Oui, oui, répondit Victor en balbutiant, ces paroles lui venant aux lèvres avec une espèce d'écume sanglante... Valsons.

Et il continua à chanter, tandis que la main qu'avait saisie madame Deslaurières, toujours rigide et inflexible, cherchait vainement à presser celle qu'elle sentait dans la sienne.

La tête continuait à se balancer uniformément sur l'oreiller...

Peu à peu ce chant monotone s'anima, il s'y mêla des cris rauques et joyeux, tandis que les yeux roulaient lentement dans leur orbite. La tête ne s'agitait plus que par soubresauts, et nous entendîmes alors des paroles incohérentes : c'étaient des refrains de chansons à boire, puis des vers effrontés, des blasphèmes odieux, des appels à la danse, des défis, des mots d'estaminet, et enfin des noms de femmes : Maria, Léonide, Justine, et tout à coup celui de Charistie, et à ce nom tout son corps se mit à trembler d'un horrible frisson, le délire parut à son comble :

— Viens... criait-il, cachons-nous... je t'aime, Charistie !

Et puis, au moment où il semblait le plus exalté, une larme roula dans cet œil atone, la voix s'attendrit et il murmura :

— Chante !

Et il chanta d'une voix faible :

> Douce enfant de quinze ans, aux lèvres parfumées,
> Aux cheveux fins et blonds jouant sur un front pur,
> Enfant aux dents d'ivoire, au beau regard d'azur...

Ensuite il quitta ce chant pour en reprendre un affreusement gai ; puis, après quelques convulsions, sa voix, devenue sombre et grave, entonna un chant religieux ; enfin, ce fut un effrayant chaos de noms tendrement appelés ou prononcés avec rage, d'invocations et de blasphèmes, de paroles hideuses et de saintes prières, tout cela pendant que le corps, convulsivement agité, se tordait pour ainsi dire en lui-même, se racornissant, se rapetissant, se corrodant, et se couvrant aux bras de grosseurs anguleuses, comme si les membres se nouaient intérieurement.

Nous étions, madame Deslaurières et moi, immobiles, anéantis, incapables d'une parole, d'un mouvement; tordus et brisés nous-mêmes par ces horribles convulsions, lorsque enfin un dernier cri éclatant et sauvage annonça une dernière torture, le corps se tendit comme pour s'allonger démesurément, et soutenu en l'air par la tête et les talons, il se courba comme un arc. Il semblait que tous les muscles se rompaient à la fois dans ce dernier effort, et il retomba sur le lit inerte et flasque. Le visage était avachi comme si Victor avait vécu vingt ans dans cette heure de douleur.

Il était mort.

XIV

UN MYSTÈRE EXPLIQUÉ

Ce ne fut qu'après quelques instants que je pus m'occuper de madame Deslaurières ; je la vis qui tenait un petit papier qu'elle lisait. Je voulus le lui prendre.

— Non, me dit-elle, non.

Elle chercha sous le coussin de Victor, en tira une petite boîte en argent doré d'une forme antique et bizarre.

— Qu'est cela ? lui dis-je.

— C'est le seul présent qu'il ait gardé de moi. Je le reprends.

— Que renferme cette boîte ?

— Le poison avec lequel il s'est tué.

— Donnez-moi cela, madame, lui dis-je, je ne veux pas laisser entre vos mains une arme aussi dangereuse.

— Oh ! me dit-elle avec hauteur, ne craignez rien ; d'ailleurs je sais comment il se prépare.

Madame Deslaurières semblait oublier que je fusse là ; elle ouvrit le secrétaire de Victor et fouilla partout ; elle y trouva beaucoup de papiers qu'elle parcourut et qu'elle rejeta tantôt avec douleur, tantôt avec colère.

Pendant ce temps, j'avais caché sous un manteau le corps de Victor et examiné s'il n'avait point laissé d'autre écrit que celui dont madame Deslaurières s'était emparée.

Tout à coup elle revint vers ce lit de mort en criant :

— Rien !... rien !...

Je crus deviner le motif de cette inquiétude cruelle, et quoique tant de précaution me parût d'une étrange présence d'esprit en face de ce cadavre, je dis à madame Deslaurières :

— Je crois savoir, madame, ce que vous cherchez, et ce que le malheureux Victor m'a chargé de vous remettre.

— Donnez, monsieur, donnez, me dit-elle avec une joie sauvage.

Je lui tendis le portefeuille de satin blanc. Elle le prit, le baisa avec ardeur :

— Oh ! merci, merci, Victor ! s'écria-t-elle ; vous avez tenu votre parole, et Dieu aura pitié de vous !

— Oui, madame, lui dis-je, il a tenu tous les serments qu'il vous a faits, et il me reste à tenir celui qu'il a exigé de moi.

— Quel serment ?

— Celui de vous répéter les paroles suivantes...

Un singulier effroi se répandit sur le visage de madame Deslaurières.

— Il vous a dit de me répéter certaines paroles... à vous ?

— Il me l'a dit.

— O mon Dieu ! fit-elle avec une terreur croissante, il vaudrait peut-être mieux ne pas les dire, il vaudrait peut-être mieux que je ne les entendisse pas... car je ne sais rien... et je puis nier...

Je ne puis dire si ce fut l'obligation où je me crus d'accomplir la dernière volonté de Victor, ou la curiosité qu'excita en moi cette terreur, qui me fit insister ; mais je dis à madame Deslaurières :

— Victor a voulu que je répétasse ces paroles à vous, à vous seule.

— L'a-t-il voulu? dit-elle en baissant la tête.

— Oui, madame.

— Parlez donc.

— Eh bien, voici ces paroles : « Tu lui diras de mêler dans ses prières le nom de madame de Belnunce. »

— De madame de Belnunce! s'écria madame Deslaurières, dont l'étonnement me prouva qu'elle ne s'attendait pas à entendre prononcer ce nom.

— Oui, de madame de Belnunce.

— Oh! ce n'est pas possible, fit-elle avec une sorte de joie tremblante, elle si noble, si bonne, elle...

Puis tout à coup elle sembla repousser la joie qu'elle éprouvait, et s'écria :

— Oh ! non, non, ce n'est pas, elle aurait trop à rougir !

Alors madame Deslaurières s'assit près du canapé où était le cadavre de Victor, et se mit à réfléchir profondément.

— Madame, lui dis-je, il serait temps de vous retirer.

— Moi ? me dit-elle, pourquoi ? Je suis au bal, mon mari le sait... Je suis...

— C'était sans doute votre projet d'aller au bal, mais vous avez dit chez vous en sortant que vous alliez près de votre mère malade.

— Eh bien, c'est mieux, me répondit madame Deslaurières en ouvrant le portefeuille, qui renfermait un grand nombre de lettres. Elle les compta et dit :

— Elles y sont bien toutes.

Puis elle chercha encore, comme si néanmoins il en manquait.

— Rien, murmura-t-elle.

Elle me regarda.

— Et Victor n'a rien ajouté à ce qu'il vous a dit relativement à madame de Belnunce ?

— Rien, madame ; seulement je lui ai demandé si c'était bien la fille du prince de Morden, et il m'a dit que c'était elle.

— La connaissez-vous donc ? me dit madame Deslaurières.

— Pas personnellement, mais peut-être suis-je mieux informé que beaucoup de gens des moindres événements de sa vie.

— Vous... vous, monsieur ? me dit madame Deslaurières ; mais alors vous devez savoir si...

Elle s'arrêta et n'osa sans doute aller plus loin, de peur de me livrer une partie des secrets qu'elle soupçonnait en m'interrogeant à ce sujet.

— Je sais que madame de Belnunce a été fort malheureuse.

— Je le crois.

— Je sais qu'il lui est arrivé des aventures fort étranges.

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu, fit madame Deslaurières en se laissant gagner par les larmes, lorsqu'elle venait à la pension, et qu'elle pleurait en m'embrassant... Oh ! si c'était vrai...

— Mais quoi donc, madame ? lui dis-je.

— Non, non, fit madame Deslaurières, je ne puis pas, je ne veux pas vous demander cela ; d'ailleurs je ne vous connais pas, ou, si je vous connais, c'est par le mal que vous m'avez fait.

— Moi?...

— Oh! oui, mais c'est sans le vouloir... N'importe, oubliez ce nom prononcé par Victor.

— Je crois vous avoir dit que je le connaissais bien avant que Victor m'en parlât.

— Mais par qui donc?

— Je crois vous avoir dit aussi que je savais les malheurs qui avaient frappé la comtesse; et s'il ne vous est pas permis de m'interroger, peut-être m'est-il permis, à moi, de vous dire que de tous ses malheurs, le plus affreux fut sans doute de se voir ravir une enfant...

— O mon Dieu!... s'écria madame Deslaurières en joignant les mains.

— Une fille nommée Marie.

— Ma mère! ma mère! cria madame Deslaurières en tombant à genoux; ma mère! ma mère! répéta-t-elle en fondant en larmes. Oh! si j'avais su...

Il y eut un moment de douleur profonde et désespérée pendant lequel les larmes de madame Deslaurières coulèrent abondamment.

Elle se calma et me dit:

— Oh! monsieur, monsieur, n'abusez pas de ce secret, n'abusez pas de ce cri de mon cœur, de ce cri d'une pauvre femme qui a vécu si longtemps abandonnée et perdue au milieu du vice et de la corruption, qu'elle n'a pu contenir sa joie en voyant qu'elle pouvait se rattacher au bien par une main sainte et vénérée.

Sans en être touché, j'écoutais madame Deslaurières avec un étonnement plein d'intérêt.

Je faisais pour ainsi dire l'étude de cette âme que je croyais pervertie, et qui avait encore des retours involontaires vers le bien.

— Mais êtes-vous sûr de ce que vous me dites ?

— Pardon, madame, lui dis-je, mais ne portez-vous pas au côté un stigmate ineffaçable?

— C'est vrai.

— N'avez-vous aucun souvenir d'avoir habité l'Allemagne ?

— J'y ai passé mon enfance.

— Vous n'avez point entendu parler d'une femme qui se nommait Téhéta ?

— Horreur ! s'écria-t-elle ; l'infâme ! l'infâme !... Mais d'où savez-vous donc tous ces secrets, monsieur ?

— D'un homme qui aurait le droit de se dire votre père, s'il le pouvait.

— Mon père... mon père vit, et vous le connaissez ?

— Je crois, madame, que vous le connaissez aussi.

— Moi ! mais quel est-il ? où est-il ?

— N'avez-vous jamais remarqué l'affection avec laquelle vous parlait monsieur de Favreuse ?

— Monsieur de Favreuse ! le comte de Favreuse... fit madame Deslaurières en portant les mains à son front... Oui, oui... oh ! tout s'explique maintenant... Je vois... je vois bien où ils voudraient en venir tous, et madame Smith, et madame de Frobental.

— Mais qu'est-ce donc ?

— Mais vous, monsieur, n'êtes-vous pas leur complice ?

— Moi, madame! j'ai été mêlé bien malgré moi à je ne sais quelles intrigues...

— Eh bien, monsieur, vous saurez tout, je vous dirai tout. Oh ! toutes ces femmes perdues et qui voulaient me perdre, vous m'aiderez à les démasquer ?

Je ne répondis pas et je baissai les yeux.

— Ah ! me dit-elle, je vous comprends... De quel droit, n'est-ce pas, osé-je jeter la malédiction et le mépris sur d'autres, moi... moi que vous méprisez ?

— Ah ! madame!

— Tenez, me dit-elle, avant de vous demander votre appui pour me sauver, ou plutôt pour sauver une noble et sainte femme d'une effroyable vengeance, lisez ces lettres; vous y trouverez l'histoire de la meilleure partie de ma vie : je vous dirai le reste.

Elle me tendit le portefeuille, que je pris.

— Vous me le garderez, monsieur, car maintenant il ne serait pas en sûreté entre mes mains.

Depuis qu'un horrible projet que lui a suggéré la misère est né dans le cœur de mon mari, il n'y a plus un endroit de ma maison où je puisse cacher le souvenir de ce que j'ai été, de ce que j'ai souffert et de ce qui l'accuse.

— Je ferai ce qu'il vous plaira, madame... Et maintenant...

— Oui, je vous comprends. Rentrons.

Elle découvrit le visage de Victor... il était déjà noir... Elle le contempla résolûment et dit tout haut :

— A mon tour bientôt!

Elle quitta l'appartement ; je la suivis.

En descendant, je remis la clef au portier, à qui j'avais dit de veiller, et je reconduisis madame Deslaurières.

— Le laisserez-vous seul ?

— Je vais retourner près de son lit de mort.

— Merci, me dit-elle en me serrant la main. Oh ! je vous en prie, soyez bon.

Nous fûmes bientôt à la porte de notre maison.

Au moment où nous y arrivâmes, un homme enveloppé d'un manteau, et qui se tenait de l'autre côté de la rue, la traversa vivement et passa près de nous en disant :

— Ah ! c'est pour ça qu'on me manque de parole !

Madame Deslaurières jeta un cri, entra dans la maison et ferma vivement la porte ; l'individu était déjà loin, mais je crus avoir reconnu la voix et la tournure du beau Molinos.

En me rappelant ce que m'avait dit Victor, je ne doutai pas que ce fût lui, et je compris que cette circonstance deviendrait probablement entre les mains des ennemis de madame Deslaurières un nouveau texte d'accusation contre elle.

Quoique aucune sympathie ne me parlât pour elle, je commençai cependant à comprendre qu'il serait indigne de moi d'être d'aucune façon le complice actif ou passif de la persécution juste ou injuste qu'on voulait exercer à son égard, et je désirai savoir ce que renfermait la correspondance qu'elle m'avait remise.

Je retournai chez Victor.

Le portier y faisait déjà la ronde dans les tiroirs que nous avions laissés ouverts.

Je le renvoyai à sa loge, et ce fut à la clarté de la lumière

qui veillait au chevet du lit de ce cadavre que je lus la correspondance suivante.

XV

Amours de Victor Bonsenne.

Note de 1840. — Cette correspondance, soigneusement numérotée, était accompagnée dans ce manuscrit de longues réflexions. J'ai cru devoir les supprimer complétement pour laisser à ces lettres toute leur naïveté.

D'ailleurs j'explique assez dans la suite de ce récit les sentiments que m'inspirèrent ces lettres, et à défaut de mes réflexions et de mes commentaires, mes actions les expliqueraient suffisamment à ceux à qui je m'adresse.

Qu'on veuille donc bien lire ces lettres, plutôt pour juger ceux qui les écrivent à l'époque où ils les écrivent, que comme ayant un intérêt direct et présent dans ce récit, quoique, à vrai dire, si quelque chose mérite d'être remarqué dans cette histoire, c'est ce qu'avaient été Victor et Charistie et ce qu'ils étaient devenus; c'est jusqu'à quel point un mauvais principe, une faute peuvent pervertir les cœurs les plus innocents et égarer les esprits les plus naïfs.

C'est du moins sous ce rapport que cette correspondance me frappa, c'est par ce contraste qu'elle agit si puissamment sur moi, et en ce sens elle est un énorme événement dans le récit de ma vie, car elle fut la première cause de

ce que j'ai fait, et, ce qui est encore plus, de ce que j'ai pensé.

Voici cette correspondance :

N° 1.

VICTOR BONSENNE A SA SOEUR ALISON.

26 août 18...

Ma chère Alison,

Juge de mon chagrin, lorsque hier, en sortant de la distribution des prix, j'ai su que tu étais retournée à ton pensionnat avec madame Viane.

J'ai demandé à maman pourquoi elle ne t'avait pas gardée à la maison pour dîner avec nous. Elle m'a dit que c'était par grâce spéciale qu'on t'avait permis de sortir, et que vos compositions pour vos prix n'étaient point encore achevées.

Que vous êtes paresseuses, mesdemoiselles! Ah ! si l'on vous soumettait au régime sévère du lycée Napoléon, vous seriez déjà en vacances !

Dépêche-toi donc. Je suis seul à la maison. Tu sais que papa est toujours enfermé dans son cabinet, et qu'on ne le voit qu'à l'heure des repas. Maman me promet bien de sortir avec moi ; mais elle a tant à faire, et puis on ne peut pas toujours causer avec elle de ce que l'on veut.

J'ai bien des choses à te dire ; et d'abord apprends-moi

donc quelle était cette jolie petite demoiselle blonde qui était entre toi et madame Viane, et qui a applaudi si fort quand on m'a nommé; elle est bien drôle, elle regardait tout le monde comme si elle n'avait jamais rien vu. C'est, j'en suis sûr, une petite provinciale qui s'étonne de tout.

Allons, dépêche-toi, travaille bien, et alors nous serons ensemble.

Mais je suis sûr que, comme toutes les femmes, tu perds ton temps à bavarder. D'abord, tu es très-bavarde (tu es femme), et pendant tout le discours latin de monsieur Naudet, tu n'as fait que chuchoter avec ta voisine, qui ouvrait de grands yeux bêtes en me montrant du doigt. C'était si fort, que tout le monde l'a remarqué.

Veux-tu que je sois bien aimable? Tu le veux; eh bien, je te dirai que Léopold Deslaurières, un grand philosophe qui était à côté de moi, m'a dit :

— Tiens, c'est là ta sœur! elle est bien jolie.

Pour le contrarier, j'ai prétendu que ta voisine était plus jolie que toi. Il m'a dit que je ne m'y connaissais pas.

Je m'y connais très-bien, car au fond je te trouve bien mieux qu'elle; tu as un profil grec, au lieu que la petite blonde, si elle n'avait pas des yeux d'un si beau bleu, une bouche si petite et si rose, un si petit menton, et puis je ne sais quoi, elle ne serait pas jolie du tout. Ce ne sont pas là de beaux traits comme les tiens.

Que te disait-elle donc de moi, quand tu l'as fait taire? car bien certainement c'était de moi qu'elle parlait, puisqu'à ton exemple elle me montrait du doigt.

Voilà des choses que madame Viane ne devrait pas permettre.

Je parie qu'elle faisait quelque mauvaise plaisanterie sur mon habit. Aussi papa n'a pas voulu m'en faire faire un neuf; celui que j'ai est horriblement court.

Papa ne pense pas que j'ai seize ans, et que dans un an je quitte le lycée; qu'il est temps que je sois bien habillé. Si tu savais qu'il me tarde de quitter mes bas bleus, et d'avoir des bottes et un pantalon collant... Entre nous, ça m'ira très-bien. Monsieur de Vailly, tu sais, le frère de notre proviseur, le maître de dessin? disait un jour à Léopold que j'étais très-bien fait.

Quand j'en serai là, ta blonde que tu protéges, car près d'elle tu avais l'air d'une petite maman ou d'une sous-maîtresse, ta blonde ne se moquera plus de moi. Il paraît qu'elle est riche, car elle est très-bien mise, mais elle avait l'air si gauche... Décidément ton amie intime me déplaît... choisis-en une autre.

J'espère que tu ne lui montreras pas ce que je t'écris, et que si maman l'invite à venir à la maison, tu ne parleras pas de ça... Je ne l'aime pas, mais je ne voudrais pas lui faire de la peine.

Pauvre demoiselle! à un moment où elle m'applaudissait si fort, si fort que vraiment c'en était ridicule, madame Viane lui a fait signe de se taire; alors elle est devenue si rouge, que ça m'a fait mal pour elle; on eût dit qu'elle avait envie de pleurer.

Tu ne lui diras rien, n'est-ce pas? A-t-elle de l'esprit? est-elle forte comme toi?

Tu me diras tout cela la semaine prochaine, quand tu sortiras de ton pensionnat.

Je finis ma lettre, parce qu'il faut que j'aille avec papa voir la revue de l'empereur.

Ah! ça sera bientôt mon tour de partir. J'aurai encore un uniforme, mais celui-là sera assez long, et si ton amie se moquait de moi, si elle a un frère ou un parent, je lui en demanderais raison.

Adieu, Alison, à bientôt, ma bonne petite sœur; n'aime pas trop ta blonde pour pouvoir m'aimer un peu.

Ton frère qui t'aime bien.

VICTOR BONSENNE.

P. S. Je remets ma lettre à Marguerite, qui m'a promis de te la donner en cachette de madame Viane. Je n'ai dit ni à papa ni à maman que je t'écrivais.

N° 2.

ALISON BONSENNE A SON FRÈRE VICTOR.

août 181...

Mon cher Victor,

J'ai été fière et bien heureuse de tes succès, et j'y ai applaudi du cœur plus encore que des mains. Tu me diras à cela que sous ce rapport je n'avais qu'à laisser faire ma voisine Charistie.

A propos d'elle, oh! tu as bien raison, mon frère, tu es déjà presque un homme, car tu es déjà méchant et injuste. Cette pauvre Charistie, elle était si heureuse de te voir

couronné qu'elle en perdait toute retenue; et pour cela tu la blâmes, tu te moques d'elle. Ce n'est pas bien.

Mais tu me surprends beaucoup en me demandant qui elle est. Comment! papa ni maman ne t'en ont donc point parlé? Tu ne les a donc point interrogés à ce sujet?

Il faut te dire...

Non, je ne dois rien te dire; car s'ils ne t'ont rien appris, c'est qu'ils ne veulent pas que tu le saches.

Et puis, toi qui m'accuses d'être bavarde, tu es si bavard, monsieur l'homme, que tu ne manquerais pas de dire tout ce que je t'apprendrais; et alors on finirait par savoir que tu m'as écrit, que je t'ai écrit, et nous serions bien sévèrement grondés; car je fais une faute en te répondant, et, par-dessus le marché, je néglige mes devoirs, car il faut que je travaille à ma composition d'histoire, et je perds mon temps à te répondre.

Tu me dis que tu as beaucoup de choses à me dire, et toute ta lettre consiste à me faire des observations malignes sur ma bonne et chère Charistie. Eh bien, veux-tu que je te dise quelque chose à son sujet? Tu le veux.

Apprends donc qu'il faut que tu l'aimes comme une sœur, comme moi, et que, si tu la vois, tu ne dois jamais l'interroger. Papa me l'a bien défendu, et j'ai été bien obéissante; d'ailleurs elle ne répond pas.

Les autres ne sont pas aussi discrètes que moi; elles sont à lui demander toute la journée où elle était avant d'être au pensionnat; on lui demande qui est son père, et que fait sa maman. Comme je suis toujours avec elle, je l'entendrais répondre et je le saurais; mais à toutes ces questions elle se contente de dire :

« Je dois me taire là-dessus, ne m'interrogez pas. »

Il y a aussi quelque chose de bien extraordinaire, c'est qu'elle parle très-bien l'italien, et encore mieux, à ce qu'il paraît, l'allemand; et, d'un autre côté, si tu savais!...

Mais en voilà déjà trop, je t'en dis plus que je ne devrais t'en dire, et si j'étais sage, je ne t'enverrais pas ma lettre.

Mais tu m'accuserais de ne plus t'aimer, de ne plus penser à toi, de n'aimer que ma blonde, comme tu l'appelles; et je t'aime malgré ta mauvaise opinion des femmes et ta haine pour ma pauvre Charistie. Je ne serai pas aimable pour toi comme tu prétends l'avoir été pour moi, je ne te dirai pas que Charistie m'a dit que...

Elle m'a dit cela bien drôlement, avec sa façon sans façon :

— Tiens, c'est là ton frère ? m'a-t-elle dit, il est tout plein gentil.

Ça ne te fait rien, je pense; un homme bien fait comme toi, qui dans deux ans portera des bottes et un pantalon collant. Je suis plus juste que toi : ton camarade monsieur Deslaurières a l'air bien gai et bien bon, mais ce ne doit pas être un bon élève, on ne l'a pas nommé une seule fois.

Adieu, monsieur le triomphateur; prie un peu le bon Dieu que j'aie des succès comme toi, papa et maman seront bien contents, et voilà surtout à quoi il faut penser.

Ta toute dévouée sœur.

LISE BONSENNE.

P. S. Charistie qui entre, et qui va remettre ma lettre à Marguerite qui l'attend, vient de me dire, en apprenant que je t'écrivais :

« Dites-lui que je l'embrasse de bon cœur. »

Une demoiselle! mais si tu savais comme elle est drôle, elle ne voit de mal à rien.

Adieu.

N° 3.

VICTOR BONSENNE A SA SOEUR ALISON.

août 18...

Ma chère Alison,

Mon Dieu! que les petites filles sont pédantes!

Hier, après la revue, nous sommes allés déjeuner avec papa chez le colonel Deslaurières, le père de Léopold.

En voilà un brave et fameux militaire! Il jure et sacre à tout propos, et rudoie Léopold parce qu'il a l'air d'une fille.

Il venait de faire une visite à une de ses nièces qui est chez madame Campan et qui a eu l'impertinence de lui dire qu'il ne fallait pas trop jurer devant les dames de la maison. Il est revenu furieux. C'est pour ça qu'il disait à tout propos :

« Sacrebleu! que les petites filles sont pédantes! »

Eh bien, lorsque je suis rentré à la maison et que j'ai trouvé ta lettre, j'ai été de l'avis du colonel et je me suis écrié : « Bon Dieu! que les petites filles sont pédantes! »

Je t'écris une bonne petite lettre très-aimable, très-char-

mante pour toi; et voilà que parce que je me suis permis de me moquer un peu de mademoiselle Charistie (quel nom!), voilà que tu me fais de la morale et que tu prends des petits airs, que tu te mêles de me sermonner.

Oh bien, je ne te parlerai plus de ton adorée Charistie. (Je ne puis pas souffrir ce nom-là!) Aime-la à ton aise tant que tu voudras, et à toi toute seule.

Maintenant que je t'ai dit ce que j'avais sur le cœur, il faut que je te raconte ma journée... La revue était superbe. J'ai vu l'empereur; nous étions à une fenêtre du château où le colonel Deslaurières nous avait fait placer. D'abord les troupes...

Mais il y a une revue la semaine prochaine; papa a promis de nous y conduire ensemble, et je ne veux pas te gâter ton plaisir en te faisant une description trop exacte de ce que tu verras. Je te dirai que pendant que nous étions dans le salon des Tuileries, une dame, une très-belle dame, est venue à passer; mon père a été au-devant d'elle en me disant :

— Victor, salue madame la comtesse de Belnunce.

Je l'ai saluée.

— C'est votre fils? lui a-t-elle dit... il est fort bien... très-bien...

C'est une dame, et une dame de la cour, et une comtesse, et une jolie comtesse qui l'a dit; avec ça on peut se passer de l'approbation de mademoiselle Charistie (quel vilain nom!); et puis ton tour est venu, car il paraît qu'elle nous connaît beaucoup.

— Et mademoiselle votre fille? a-t-elle dit à papa.

— Elle se porte très-bien ; on est fort content d'elle et de sa jeune amie.

— Merci, monsieur Bonsemme, lui a-t-elle répondu avec un sourire charmant.

Et elle nous a quittés.

Ta jeune amie! est-ce qu'il y a une demoiselle de Belnunce au pensionnat, et serait-ce là la jeune amie dont mon père a voulu parler? Je dois le croire, madame de Belnunce ne doit avoir aucun rapport avec une petite fille qui propose si lestement d'embrasser les jeunes gens.

Cependant il y a une chose qui m'a paru bien étonnante, c'est que madame de Belnunce est une blonde comme ta Charistie : des yeux bleus comme elle, une jolie bouche, moins rose... enfin une espèce de ressemblance ; mais ça ne prouve rien, toutes les blondes se ressemblent...

Au moment où je t'écrivais ma lettre, papa est entré dans ma chambre, et je l'ai cachée bien vite.

Ça m'a fait penser à lui demander quelle était la petite demoiselle que madame Viane avait amenée avec toi à la distribution des prix.

Eh bien, ma chère, il n'y a pas le moindre secret dans tout cela, et j'avais raison de le penser ; il n'y a absolument rien entre madame de Belnunce et mademoiselle Charistie. A la vérité, papa a eu l'air surpris de ma question, cependant il m'a répondu aussitôt :

— C'est la fille de madame Lambert, une dame de province qui va bientôt venir à Paris.

Et il ne m'a pas recommandé du tout le mystère, pas plus qu'il ne te l'a recommandé, j'en suis sûr ; mais tu as

voulu faire de l'effet avec ta Charistie. Je parie que si papa ne m'avait pas dit la vérité, tu en aurais fait une héroïne de roman, une enfant trouvée dans les ruines d'un vieux château.

Quant à moi, qui ne sais que dire les choses comme elles sont, je suppose qu'elle nous laissera le temps d'être ensemble.

Je ne t'en écris pas plus long, pour ne pas te faire perdre ton temps, et je ne te demande pas de réponse, pour la même cause.

Vous n'avez plus que trois jours, c'est le moment de piocher ferme.

Dis-moi donc quelle est l'amie dont la comtesse de Belnunce a voulu parler à papa ?

Ton frère.

VICTOR BONSENNE.

N° 4.

ALISON BONSENNE A SON FRÈRE VICTOR.

Août 181..

Mon cher Victor,

Si les petites filles sont bien pédantes, les petits garçons sont bien présomptueux. Parce que tu as rencontré une belle dame qui t'a trouvé gentil, parce que tu as déjeuné avec un colonel qui jure, voilà que tu prends des airs de

matamore et que tu me donnes des leçons. Selon toi, je veux faire des romans : je n'en ai aucune envie.

Je ne sais pas ce que mon père a pu te dire à propos de Charistie, mais moi je t'ai dit ce que maman m'a dit et ce que j'ai vu par moi-même.

D'ailleurs, pourquoi me parler toujours de cette pauvre Charistie que tu ne connais pas et qui a un bien grand tort de t'aimer comme elle le fait, parce que tu es mon frère ?

Ta lettre m'a rendue toute chagrine, je n'ai plus de courage à rien, et si ce n'était pas pour contenter maman, je ne sais si je n'abandonnerais pas tous mes travaux.

Je suis bien triste et bien malheureuse sans savoir pourquoi, et si je n'avais là mon amie Charistie, ma bonne amie qui, lorsqu'elle me voit près de pleurer, me force à rire avec toutes les folies qu'elle me dit...

Du reste, je ne connais pas la prétendue amie dont a pu parler ta madame de Belnunce, je n'ai d'autre bonne amie que Charistie, et je l'aime non-seulement parce que le jour où mon père l'a amenée à la pension, il m'a recommandé de la prendre sous ma protection, mais parce qu'elle est bonne et qu'elle ne dit du mal de personne.

Je ne voulais pas te répondre ; mais je le fais pour que tu ne m'écrives plus.

Je crois que madame Viane s'est aperçue que Marguerite venait plus souvent qu'à l'ordinaire. Ainsi, finissons-en, et tâche de ne pas me faire gronder.

Ta sœur, qui t'aime malgré tous tes défauts.

ALISON BONSENNE.

N° 5.

ALISON BONSENNE A CHARISTIE.

Ma chère Charistie,

En quittant le pensionnat, je t'ai promis de t'écrire pour t'apprendre ce que je ferais une fois que je serais chez maman.

Nous sommes parties le lendemain pour la campagne, où nous sommes depuis huit jours. Mon père a acheté une petite maison à Villemonble; elle est située dans une petite rue qui conduit au parc du Raincy.

Le colonel Deslaurières, un ami de mon père, qui connaît le propriétaire de ce beau parc, nous en a fait donner une clef, et nous avons la permission d'aller nous y promener.

Nous allons le matin là nous établir sous quelque bel ombrage avec maman et Victor. Maman et moi nous travaillons, et Victor dessine à côté de nous, ou le plus souvent il court à travers le parc; car, malgré sa prétention d'être déjà un homme, il s'ennuie de notre société, et préférerait de beaucoup avoir avec lui un de ses camarades de lycée pour jouer et grimper sur les arbres.

Du reste, il a eu ce plaisir-là avant-hier. C'était le premier dimanche que nous passions à la campagne, et nous avons eu la visite de monsieur Deslaurières et de son fils.

C'est un jeune homme aussi doux et aussi tranquille que

mon frère est volontaire et tapageur. Il a été obligé de faire tout ce qu'a voulu Victor.

En tout cas, ce jeune homme est très-complaisant, et après le dîner, il nous a chanté une jolie chanson. J'aurais bien voulu la lui demander; mais quand j'ai su que c'était lui qui l'avait faite, je n'ai plus osé.

Le soir, nous avons eu les visites de quelques voisins, et nous avons dansé.

Monsieur Léopold joue très-bien du violon et ne s'est pas fait prié pour nous servir d'orchestre. Il n'a pu danser qu'une fois avec moi, et encore a-t-il fallu supplier mon frère à genoux de vouloir bien le remplacer un moment.

Puis après la danse, il y a eu un souper très-gentil, c'était une véritable fête, à laquelle il n'aurait rien manqué si tu avais été là, ma bonne Charistie.

Mais que fais-tu donc toute seule au pensionnat?

J'ai demandé à papa et à maman pourquoi on ne t'avait pas fait sortir. Ils m'ont répondu tout simplement que tu n'avais pas de temps à donner aux vacances, et qu'il fallait réparer le temps perdu. Cependant j'espère bien qu'un de ces dimanches papa ira te chercher et t'amènera.

En attendant, écris-moi, écris-moi comme tu pourras; n'aie pas peur, je ne montrerai ta lettre à personne.

Tu vois que je t'écris avec ma plus grosse écriture pour que tu puisses me lire facilement. Réponds-moi donc, et d'ailleurs ça t'apprendra.

Entre nous, je ne m'amuse pas beaucoup ici. Voilà deux jours que nous sommes toutes seules. Victor est retourné à Paris avec mon père, et ils ne reviennent qu'à la fin de la semaine.

Donne-moi de tes nouvelles, je t'en prie; sans cela, je croirai que tu ne m'aimes plus.

Je t'embrasse. Ton amie.

ALISON.

N° 6.

VICTOR BONSENNE A SA SOEUR ALISON.

Ma chère Alison,

Papa me charge d'écrire à maman que nous ne pouvons pas aller à la campagne demain dimanche. Marguerite lui remettra ma lettre, et je profite de l'occasion pour t'écrire.

Enfin j'ai vu ta belle Charistie, je l'ai vue de près. J'ai causé avec elle; j'ai mieux fait, j'ai vu l'adresse de la lettre qu'elle t'envoie. Ah! pauvre sœur, quels jambages! Mais je ne veux rien te dire à ce sujet : les passions sont libres.

Il faut pourtant que je te conte comment cela s'est passé.

Je te dirai que madame Lambert est arrivée. C'est bien la mère de sa fille; elle tricote des bas et dit toujours :

« C'est une affaire conséquente, et c'est une femme pour lequel je m'ai mis en quatre. »

Si elle écrit, ce doit être dans le genre des jambages de sa fille. Je n'ai vu que l'écriture, je voudrais bien voir le style. Tu me montreras sa lettre, n'est-ce pas? tu me la montreras? Nous en rirons un peu ensemble.

Le lendemain de l'arrivée de madame Lambert, mon père est sorti avec elle une bonne partie de la journée; il m'a laissé seul à la maison, occupé à lui copier des actes de procédure.

Le jour d'après, il est ressorti avec madame Lambert, et je sais où il est allé ce jour-là, attendu que m'étant mis à la fenêtre au moment où il sortait en fiacre avec cette dame, j'ai entendu qu'il disait au cocher :

— Rue du Faubourg-Saint-Honoré, n°...

Ils allaient voir Charistie.

Quand mon père est rentré, il était fort mécontent, et je l'ai entendu qui querellait madame Lambert sur je ne sais quoi; mais je sais bien que lorsqu'il est rentré dans son cabinet, mon père, qui a l'habitude de se parler tout haut à lui-même, s'est écrié trois ou quatre fois :

— On n'est pas bête comme ça !

Voulait-il parler de la mère ou de la fille ? je ne sais pas; mais tout à coup il s'est mis à son bureau et a écrit une longue lettre, puis il m'a chargé de l'aller porter à madame Viane.

Lorsqu'on me fit entrer chez elle, Charistie s'y trouvait, et elle avait été probablement bien grondée, car elle avait les yeux tout rouges.

Madame Viane a lu la lettre de mon père, ensuite elle m'a prié de l'attendre un moment, et elle est passée dans un petit cabinet attenant à sa chambre pour faire la réponse.

Je suis resté seul avec mademoiselle Lambert. Je voulais engager une conversation avec elle; mais ta chère amie avait l'air si sotte que j'ai été moi-même embarrassé.

Cependant je me suis approché d'elle, et je lui ai dit :

— Mademoiselle, je suis le frère de mademoiselle Lise Bonsenne, votre amie.

— Oh ! je vous ai bien reconnu, monsieur, m'a-t-elle répondu.

Un moment après, elle a repris :

— La verrez-vous bientôt ?

— Dans trois jours, lui ai-je dit (je croyais que nous allions demain à Villemonble).

— Dites-lui que je l'aime bien, que je l'aime beaucoup ; j'ai voulu lui écrire, mais c'est si difficile !

En parlant ainsi, la pauvre fille s'est mise à pleurer en disant tout bas :

— Mon Dieu, mon Dieu, il faut donc être toujours malheureuse !

— Comment, lui ai-je dit, le jour de l'arrivée de votre mère, vous vous plaignez !

Elle m'a regardé en dessous ; puis elle a baissé la tête, et notre conversation en est restée là.

Alors je me suis mis à la regarder pour voir si elle est jolie comme tu me l'as dit. Elle tenait un livre qu'elle faisait semblant de lire, ce qui ne l'empêchait pas de voir que je la regardais. Il paraît que mon attention lui a déplu, car elle m'a brusquement tourné le dos.

Un moment après, madame Viane est rentrée avec sa lettre ; et comme mademoiselle Charistie Lambert s'était posée comme un perroquet les pieds sur les bâtons de sa chaise, madame Viane lui dit :

— Pourquoi vous tenez-vous comme cela ?

— Pourquoi que le frère de Lise me regardait dans le

blanc des yeux? Est-ce que je lui ai pris quelque chose? (Je cite textuellement.)

Madame Viane lui a imposé silence, et m'a prié de l'excuser, en me disant que c'était une petite mal apprise. Voilà, ma chère Alison, le résultat de mon entrevue avec ta charmante amie.

Maintenant, dis-moi par quel engouement tu l'as choisie parmi tant de jeunes personnes qui seraient plus dignes de toi?

Ne vois-tu pas que c'est quelque pauvre fille de pauvres gens que papa et maman auront prise sous leur protection, et avec laquelle ils veulent que tu te montres indulgente, mais dont je suis sûr qu'ils seraient fâchés de te voir faire une amie intime? Je parle sérieusement.

J'ai revu ta madame Lambert, et quoiqu'elle ne dise pas une parole en quatre heures, j'ai bien compris que c'étaient des gens tout à fait communs. C'est fâcheux, attendu que Charistie est véritablement plus jolie que je ne pensais; et je t'avouerai même que lorsqu'elle m'a dit qu'elle t'aimait bien et qu'elle était malheureuse, je me suis senti touché, tant il y avait de douleur dans l'accent de sa voix.

Mais, en vérité, il n'y a pas de bonne volonté qui puisse résister à un : « Pourquoi qu'il me regarde dans le blanc des yeux? »

Marguerite, qui vient d'arriver de la pension, m'a dit qu'elle l'avait trouvée encore tout en larmes. C'est elle qui m'a montré la lettre que lui avait remise Charistie.

Au reste, l'écriture est digne du langage, et le style doit être digne de l'écriture.

N'oublie pas que je t'ai priée de me la montrer. Il faut bien nous amuser un peu.

Ton frère.

VICTOR BONSENNE.

N° 7.

CHARISTIE A LISE BONSENNE [1].

Septembre 181..

Mademozel Lizon,

Depuit que tu niet plus isi ge sui bien malheureuxe que ge pleur toujour. Va set bien triste d'être seulle, iliena bien d'otes isi mes cest pas toi. Ele rit quan ge parle et me taquine et quan ge pleure, queue ge la batret de bon cueur, met tu ma dit quine falait battre pairsonne, alors ge me tes et ge me mès à étudié. Gé beau fère et me tapé sula taite ge san bien que jen suis qun âne et que jnaprandrai rien. Ci jétai à ta plasse ge me trouverai bien heureuxe de pouvoir aller et vnir dans un gran parque omoin ge ne santirès pas toujour quelqun qui me regarde. Ge pourait me caché dans un quoin et ge pourait pleuré les larme de mon cueur. Ci ge pouvait te dir ce qui an ait de moi tu en orait pittié. A dam ge né pas u toujour dupin à mangé, cet bien dur met cet bien plu dure dète seul. Toi tu ais bone, toi tu veu bien que jtaime, olieu que les otre el rit...

1. Cette lettre est reproduite avec toutes les fautes qu'elle contenait.

(Deux jours après.)

Genvoulais plus t'écrir ces si mal di ce que je t'écris que jen é onte mes ojourd'ui jsuis encor plu triste quier et qules otes jour. Pourquoi donc quil ma regardé come ca dan le blan de ieus, ca ma fait pleurer. Jlai demendé à madame qui m'a fait tere en disant a ton frer que jaitais une sote. E bien oui, jsuis une sote; mes esque ces ma fote, jné pas étudié come vous otes, jsuis une ignorente baite, ge le set bien; mes quent il m'a fallu gagné mon pin et celui de ma métresse, je lé gagné; ge ne devrait pas te dire tou ca, mes jsuis si maleheureuxe que ge voudrait que quequun me fit du male pour que ge puce crier. É iffaut que je reste issi si semenne sans te revoire. Eceque tu ne viendra pas. Vien ge ten pri. A propos de ca je dois te dir que ton père m'a amené ma mère. Ge ne la connaissais pas et ge croi que ge ne lémeré pas. Ge t'attant, adieu.

Ton amie.

CHARISTIE.

Note de 1829. — Plus de quatre ans s'étaient écoulés entre la date de la dernière de ces lettres rangée sous le n° 7, et celle qui portait le n° 8.

N° 8.

VICTOR BONSENNE A SA SOEUR ALISON.

Bruxelles, 1815.

Ma chère Alison,

Tu dois savoir les funestes événements de notre campagne, la défaite de Mont-Saint-Jean, qu'on appelle ici la bataille de Waterloo. Le désastre a été si terrible, que la plupart des familles atteintes ignorent encore les pertes qu'elles ont faites, et que toutes doivent craindre d'avoir été frappées dans cette fatale journée.

Qu'avez-vous dû croire, qu'avez-vous dû penser en ne recevant pas de mes nouvelles le lendemain de cette funeste bataille ? Vous avez dû me croire mort, d'autant plus que notre régiment a été écharpé.

J'avais été assez grièvement blessé à la jambe pour ne pouvoir fuir ; car, c'est vrai, ma pauvre sœur, il y a eu une heure où la fuite s'est mise dans l'armée française ; mais cependant on ne s'est jamais battu avec un pareil courage, jamais avec plus puissante résolution de mourir.

Mais quand le bruit de trahison a couru dans tous les rangs de l'armée, tout cet héroïsme s'est éteint devant ce nouvel ennemi que nous n'attendions pas, et auquel le Français n'est pas accoutumé. Mieux eût valu crier que cent mille ennemis de plus venaient d'arriver sur le champ de bataille ; nous aurions trouvé du courage contre eux.

Mais à quoi bon rappeler ce malheur? tu dois en savoir plus que nous qui sommes ici au milieu de nos ennemis, car je t'écris pour te dire que je vis, et que je suis en voie de guérison, bien que très-souffrant encore de ma blessure.

Quoique la colère de mon père, qui ne voulait pas que je me fisse militaire, ne se soit pas laissé fléchir un seul instant, je suppose qu'il n'apprendra pas sans quelque plaisir que j'ai échappé au désastre de Mont-Saint-Jean; je suis sûr du moins que ma mère accueillera cette nouvelle avec joie, et peut-être aussi une autre personne se souviendra qu'elle m'a dit :

« Revenez avec un grade, et vous me retrouverez capable de plaider votre cause. »

A-t-elle persévéré dans sa bonne résolution? Est-elle autre chose que la plus belle jeune fille de Paris?

Et toi, ma pauvre sœur, toi que j'oublie pour te parler des secrets de mon cœur, où es-tu? Léopold se conduit-il bien dans la place que son père lui a fait obtenir au ministère de la guerre? Mon père approuve-t-il toujours les projets d'union formés par le colonel Deslaurières? Je l'espère pour toi qui aimes Léopold, et surtout pour Léopold qui t'aime.

Heureux celui qui t'aura pour femme, Alison, car tu es bonne, et douce et belle, et tu aimes si bien!

Je le sais, moi qui hésiterais entre ma mère et toi, s'il me fallait demander seulement à l'une de vous deux sa bénédiction pour me porter bonheur dans la vie.

Et cependant, ma pauvre enfant, j'ai une fâcheuse nouvelle à t'annoncer : le colonel Deslaurières, blessé comme

moi, prisonnier comme moi, vient de mourir à l'hôpital provisoire où on nous avait transportés ensemble.

C'est un grand malheur pour toi, ma pauvre Alison. Le colonel était rude et brutal; parti soldat, il avait fait son chemin de champ de bataille en champ de bataille. Il n'avait pas, à la vérité, dépouillé toutes les habitudes grossières que lui avait laissées son manque d'éducation, mais il avait une rigidité de principes, des sentiments d'un honneur si élevé, qu'il eût maintenu son fils dans une voie de probité et de bonne conduite.

C'est à toi surtout qu'il faut que je répète les dernières paroles qu'il m'a dites en mourant.

« Léopold, m'a-t-il dit, n'a ni vices ni vertus, c'est un être faible qui sera ce qu'on le fera. Je t'estime mieux pour avoir résisté à ton père et t'être fait soldat, que je ne lui sais gré de m'avoir obéi le jour où je lui ai proposé de se faire gratte-papier dans les bureaux de la guerre.

» Puisque avec un père qui allait se faire tuer au service de l'empereur, il n'a pas bondi d'indignation à ma proposition, c'est qu'il n'était pas capable d'autre chose.

» Mais enfin, si tout le monde ne peut pas être militaire, tout le monde doit être honnête homme, et si Léopold ne doit rien ajouter à l'honneur du nom que je lui laisse, j'espère au moins qu'il ne lui ôtera rien.

» Pour ça, je me fie à ta sœur, Victor; la seule vertu de Léopold, c'est de l'aimer. Dis-lui que je le lui recommande comme ta mère t'a recommandé à moi.

» C'est une honnête fille, ta sœur, ça sera une brave femme, ça sera une bonne mère. C'est de ces femmes dont on devrait faire des saintes. »

Cet éloge de toi dans la bouche de mon vieux colonel mourant m'a fait pleurer comme un enfant; alors il a ajouté :

» Je ne te recommande pas Léopold à toi, tu auras assez à veiller sur toi-même; tu as des qualités, beaucoup, mais prends garde qu'elles ne tournent d'un mauvais côté. Ce ne sera pas les autres qui te feront faire mal, ce sera toi-même, tant que tu te laisseras aller aux violences de ton caractère. »

Là-dessus il m'a donné quelques instructions relativement à sa fortune, qui, je crois, est bien loin d'être aussi considérable que mon père se l'imagine; puis il a fermé les yeux en me disant :

« Maintenant, laisse-moi penser à mourir. »

Deux heures après, c'était fini.

Tu apprendras cette nouvelle à mon père et à ma mère. Dis-la à Léopold; elle lui sera moins cruelle dans ta bouche que dans une lettre que je lui aurais écrite.

Il est possible que je reçoive une réponse de toi avant qu'on dirige la colonne de prisonniers dont je fais partie vers le centre de l'Allemagne, car je ne puis croire à ce qu'on dit ici, que l'empereur a abdiqué une seconde fois et qu'une seconde fois il va retourner en exil.

S'il en était ainsi, la cause de mes dissentiments avec mon père aurait bientôt disparu; car je t'assure que je n'hésiterais pas, sous le nouveau régime qui nous attend, à quitter la carrière que j'ai suivie malgré la volonté paternelle.

Je ne sais quand cette lettre t'arrivera; je la confie à un officier autrichien qui se rend à Paris, et qui se trouve,

par un bien singulier hasard, de notre connaissance. C'est le prince de Morden, frère de la comtesse de Belnunce, dont mon père fait les affaires. Il m'a promis de t'apporter ma lettre aussitôt son arrivée à Paris.

Adieu, ma chère Alison ; ma blessure est à peu près guérie, mais je ne m'en vante pas trop , de peur qu'on ne me trouve assez bien portant pour me faire partir.

Embrasse ma mère pour moi, tu sais qu'il ne m'est pas permis de rien dire à mon père. Si tu peux voir Charistie, dis-lui que si j'étais mort, elle, toi et ma mère, vous eussiez été les trois anges que j'eusse invoqués pour obtenir de Dieu que mon père eût pardonné à ma mémoire.

Adieu. Ton frère.

VICTOR BONSENNE.

N° 9.

ALISON BONSENNE A SON FRÈRE VICTOR, A BRUXELLES.

Paris, 1815.

Merci, merci, mille fois merci, Victor. Que ta lettre a été bienvenue... combien elle nous a consolés ! Que d'espérance et de joie ella a remis dans mon cœur !

Mais il faut que je te dise comment tout cela s'est passé.

Tu aurais dû être là ; tu aurais vu comme on t'aime, comme tout le monde t'aime. Tu aurais été fier et heureux, tu aurais oublié les paroles trop sévères peut-être dont tu ne parles pas, mais qui, je le sens bien, sont restées au fond de ton cœur.

C'était ce soir (car je t'écris à minuit), je t'écris sous l'impression de tout ce que je viens de voir, de tout ce que je viens d'entendre.

Nous nous étions tous réunis, ma mère, Charistie, madame Lambert, mon père et moi, dans le petit salon.

Il faut te dire qu'à l'approche de l'armée ennemie on a renvoyé toutes les jeunes filles de tous les pensionnats chez leurs parents. Charistie était donc revenue chez sa mère, quoiqu'elle ne doive quitter la pension que pour se marier.

Nous étions tous là, bien tristes, n'osant croire au malheur que nous redoutions tous, n'osant espérer que tu avais échappé à cette dernière et épouvantable affaire; d'autant plus tristes, qu'aucun de nous n'osait parler de ce qu'il avait dans le cœur; car, il y a quelques heures encore, il nous était défendu de prononcer ton nom devant mon père.

Léopold venait d'arriver, et, de même que la veille, un signe nous avait avertis qu'il ne savait rien de nouveau sur ton compte ni sur celui de son père; comme la veille aussi, papa, en le voyant entrer, avait pris un journal qu'il faisait semblant de lire très-attentivement, afin de permettre à Léopold de nous raconter à voix basse toutes les recherches inutiles qu'il avait faites pour découvrir ce que son père et toi étiez devenus.

Alors, pour la dixième fois depuis dix jours, après un moment de vaine espérance, nous étions retombés dans l'horrible incertitude qui nous tourmentait si cruellement.

Tout à coup nous entendons sonner bruyamment, et bientôt un domestique vient nous annoncer qu'un officier étranger, appelé le prince de Morden, désirait me parler. Comme si mon père eût pressenti que cet officier nous ap-

portait des nouvelles, il tressaillit et se leva à son nom, et ordonna d'une voix mal assurée qu'on le fît entrer dans son cabinet.

Il allait s'y rendre, lorsque ce prince parut lui-même sur le seuil de la porte, en disant, avec un léger accent allemand :

— Je vous demande pardon d'entrer si vite, mais mon excuse est que je viens vous apporter des nouvelles de votre fils.

Comme si nous eussions été tous frappés d'un même coup électrique, nous nous levâmes tous ensemble en prononçant ton nom, nous avions tous la même question aux lèvres, comme la même joie au cœur.

Mais ce fut ma mère qui la première dit à l'étranger :

— Il vit, monsieur, n'est-ce pas, et vous l'avez vu ? Et que fait-il, et où est-il, et que devient-il ?

Tu sais, toutes ces questions auxquelles on ne donne pas le temps de répondre, et auxquelles cet officier répondait autant qu'il le pouvait.

Mon père avait beau faire semblant de ne pas vouloir écouter, c'était lui qui avait l'air le plus inquiet et le plus attentif. Il venait de recevoir malgré lui une joie qui faisait taire sa colère et sa fatale résolution de ne plus entendre parler de toi.

Cependant monsieur de Morden a interrompu toutes les questions qui lui étaient adressées en disant :

— Du reste, voici une lettre de monsieur Victor Bonsenne qui probablement vous instruira mieux que je ne pourrais le faire de ce que vous désirez savoir.

Par un geste empressé et plus fort que sa pensée, mon

père tendit la main pour prendre cette lettre, et ma mère en fit autant. Monsieur de Morden la retint en disant :

— Elle est, je crois, adressée à mademoiselle Lise Bonsenne, et je suppose que c'est l'une de ces deux demoiselles ici présentes.

En parlant ainsi, je remarquai que cet étranger regardait Charistie avec un vif étonnement. Aussi s'approcha-t-il d'elle avec empressement en lui présentant la lettre et lui dit :

— Est-ce à mademoiselle Lise Bonsenne que j'ai l'honneur de parler?

— Non, monsieur, c'est ma fille, répondit madame Lambert.

Charistie se contenta de me désigner de la main, tandis que mon père se replaçait soucieux et désappointé dans un coin du salon. Il venait de s'apercevoir que tu t'étais mieux rappelé sa malédiction que lui-même.

Cependant la tristesse qu'il en a éprouvée ne fut aperçue que de moi seule. J'allai à lui pour lui remettre ta lettre afin qu'il la lût.

— Lis, mon enfant, me dit-il, ne fais pas attendre ta mère.

Nous avions complétement oublié l'étranger qui restait immobile.

J'ouvris ta lettre, mais à mesure que je la lisais, tu dois comprendre que je devenais fort embarrassée au moment où tu as parlé de l'accueil probable que mon père ferait à l'arrivée de ta lettre.

J'ai entendu un profond sanglot s'échapper de sa poitrine; puis, quand il s'est agi de ma mère, elle s'est mise à fondre

en larmes, et lorsque ç'a été le tour d'une autre personne que tu ne nommes pas, elle est demeurée si tremblante et si émue, que l'étranger qui nous regardait a dû savoir de qui tu voulais parler; puis enfin est venu l'endroit où tu me parles de moi et de Léopold.

Je n'ai plus osé lire, je me suis mise à pleurer aussi en voyant que tu n'avais oublié aucun de ceux qui t'aiment. Nous étions tous incapables d'aller plus loin.

Jamais famille n'a éprouvé un bonheur si triste, jamais on n'a senti mieux tous ensemble ce qu'emporte avec soi un cœur exilé de la tendresse des siens. Je ne sais même comment nous serions sortis les uns les autres de ce douloureux embarras, si l'officier qui nous avait apporté cette lettre n'eût élevé la voix pour nous dire :

— Permettez-moi de me retirer; je sens trop bien que ma présence doit s'opposer à l'effusion de vos sentiments.

La nécessité de le remercier et de le reconduire, en lui faisant les politesses d'usage, interrompit nos larmes.

Mon père et Léopold quittèrent un instant le salon pour accomplir ce devoir; cela me donna le temps de jeter un coup d'œil rapide sur la suite de ta lettre, et je ne pus contenir une exclamation de douleur et de surprise en arrivant au moment où tu m'annonces la mort de monsieur Deslaurières.

Mon père et Léopold rentraient en ce moment, et me voyant pâle et tremblante, ils s'élancèrent en même temps vers moi.

— Qu'est-ce donc ? s'écria mon père.

Je n'eus pas la force de répondre, papa s'empara de la

lettre et voulut la lire seulement des yeux, mais Léopold ne cessait de lui crier :

— Mais répondez-moi donc? c'est de mon père! il s'agit de mon père!

Ma mère, également alarmée, suppliait mon père de parler.

Enfin il se décida à répondre :

— Eh bien, Léopold, prenez courage, c'est vrai, vous êtes orphelin.

L'infortuné Léopold poussa un terrible cri et tomba sur un siége, et je crus que la douleur allait le suffoquer. Jamais on n'a passé plus soudainement d'une joie vraie à une peine plus profonde. Il faut te le dire cependant, la douleur de Léopold ne pouvait tuer notre joie, pas plus que notre bonheur ne pouvait consoler son désespoir.

Il y a une chose bien vraie, mon cher Victor, c'est qu'entre toutes les affections du cœur, les affections de famille sont toujours les premières et bien au-dessus de l'amour le plus vif et de l'amitié la plus dévouée. Moi-même qui aime Léopold, tu le sais, je pensais à toi en lui parlant de lui.

Heureusement pour ton malheureux ami, mon père avait eu le temps de lire les paroles que tu me rapportes, et que son père a prononcées à son lit de mort : c'est un jugement bien sévère, et j'accepte sans crainte la mission que me donne le colonel en mourant, de maintenir son fils dans la bonne voie. On n'éprouve pas une pareille douleur, un désespoir si sincère et si vif quand on n'a pas le cœur noblement placé.

Enfin l'heure de se retirer est arrivée ; mon père a re-

conduit Léopold chez lui. Nous avons pu causer avec Charistie et ma mère, et lire et relire dix fois ta lettre.

Mon père est rentré fort tard, mais sais-tu ce qu'il a fait à ce moment? De ma chambre où je lisais encore une fois ta lettre avant de te répondre, je l'ai entendu entrer dans la tienne, qui était condamnée depuis ton départ. Il s'y est promené un instant, puis il a appelé Marguerite, et je l'ai entendu qui lui disait :

— Il faudra demain faire blanchir les rideaux de cette chambre.

Marguerite a voulu parler; mon père est rentré brusquement chez lui. Tu vois bien que tu es pardonné.

Reviens donc, reviens ; tu trouveras ici des cœurs qui t'aiment, et parmi ceux-là, si je demande la préférence, c'est par ce qu'il me semble que je serai plus courageuse que ma mère pour t'avertir de tes défauts, parce que je me sens moins enthousiaste que Charistie par rapport aux qualités qui font de toi ce qu'on appelle un homme charmant.

Moi, je t'aime, Victor, pour que tu sois bon et calme, comme tu es brave et généreux. La sévérité cache souvent plus d'affection qu'une tendresse toujours indulgente.

Tiens, quand mon père a donné à Marguerite l'ordre que je viens de te rapporter, j'aurais voulu me jeter à ses genoux pour le remercier.

Reviens donc, reviens ; car, tu dois le savoir déjà sans doute, la paix est faite et les prisonniers vont revenir en France.

Mais, je t'en supplie, oublie les opinions qui t'ont déjà fait désobéir à mon père. La haine qu'il avait pour l'empereur n'a fait que s'accroître de la dernière tentative qu'il

a faite pour remonter sur le trône. Ménage ton bonheur et le mien.

Sous ce rapport, Léopold, qui, en sa qualité de fils d'un militaire qui doit toute sa fortune à l'empereur, devrait se montrer plus inflexible que toi ; sous ce rapport, dis-je, Léopold a su faire plier sa conviction devant la façon de voir de mon père ; et s'il n'applaudit pas à tout ce qu'il dit sur la tyrannie de Napoléon, du moins ne le contrarie-t-il pas à ce sujet.

Mais voilà la nuit qui s'avance ; il est temps que je te dise adieu, non pas pour tout à fait. Je vais te dire bonsoir, et demain je te dirai bonjour, et peut-être.....

(La lettre continuait ainsi, mais d'une autre main, et l'écriture était toute différente :)

Oui, mon frère, j'ai persévéré et j'ai continué ; je ne suis plus tout à fait la pauvre fille ignorante dont vous vous êtes tant moqué.

Je ne suis pas encore bien savante sans doute, mais je suis bien aise de pouvoir vous écrire que j'ai rien oublié de ce que je vous ai promis.....

(La lettre était encore interrompue à cet endroit et reprenait de la main d'Alison :)

Mon cher Victor, Charistie avait commencé à t'écrire à la suite de ma lettre. C'est moi qui le lui avais demandé, c'est moi qui avais voulu que tu pusses juger par

toi-même ce qu'il a fallu de courage, de persévérance et d'ardeur à notre amie, à cette chère sœur (car elle est... elle sera ma sœur, j'en suis sûre), oui, ce qu'il lui a fallu de courage pour arriver, de l'ignorance la plus triste et la plus honteuse, à être déjà la jeune fille la mieux instruite et la plus distinguée.

Mais au moment où elle allait continuer à t'écrire, mon père est entré dans ma chambre, et après quelques paroles amicales, il lui a annoncé que, comme l'ordre était parfaitement rétabli dans Paris, elle allait immédiatement retourner au pensionnat de madame Viane.

Cependant Charistie est plus âgée que moi; la fortune que sa mère semble posséder la met à même de lui donner chez elle tous les professeurs qu'elle lui donne chez madame Viane. Tu dois comprendre que Charistie, qui pourrait déjà être présentée dans le monde, souffre beaucoup d'être dans un pensionnat où elle est soumise à la règles des plus petites élèves.

Il faut dire que déjà depuis deux jours elle savait, ainsi que moi, qu'elle devait nous quitter; mais cette nouvelle, qui lui faisait sans doute de la peine, l'avait trouvée fort résignée.

Est-ce donc parce que tu dois revenir bientôt qu'elle l'a si cruellement frappée? C'est au point qu'elle n'a pu cacher ses larmes et qu'elle m'a dit en partant, sans que cependant je lui eusse rien dit à ce sujet :

— Non, vois-tu, non, c'est une folie; cela n'arrivera jamais.

Je l'ai comprise; la comprends-tu de même? Oui, n'est-

ce pas? Eh bien, c'est à toi de donner un démenti à ses tristes prévisions.

Viens donc, viens, nous t'attendons tous.

Ta sœur qui t'aime.

LISE BONSENNE.

(Un intervalle de quelques mois séparait, comme on va le voir, la lettre qu'on vient de lire de celle qui suit.)

N° 10.

VICTOR BONSENNE A CHARISTIE.

Paris, 1816.

Mademoiselle,

Il est impossible que je laisse s'écouler une heure de plus sans que je cherche à me justifier à vos yeux de l'événement qui s'est passé hier.

Depuis un mois que je suis revenu à Paris, j'étais dans la plus vive affliction en apprenant que vous aviez tout à coup quitté la maison de Madame Viane, et que vous étiez retournée en province avec madame votre mère, sans dire à personne en quel endroit vous vous étiez retirée.

C'est là du moins ce que mon père avait répondu à mes questions, et je n'avais aucune raison de soupçonner qu'il me cachât la vérité. Alison elle-même me paraissait convaincue de votre départ. Elle éprouvait trop de chagrin de l'oubli qui paraissait l'avoir suivi pour qu'elle n'y crût pas sincèrement.

Cependant elle m'assurait encore hier qu'il y avait dans votre existence un mystère dont mon père seul devait être instruit, et quelquefois dans nos longs entretiens, dont vous étiez seule le sujet, elle paraissait croire que vous n'étiez pas si loin de nous qu'on nous le disait; elle prétendait aussi qu'une volonté supérieure à la vôtre vous forçait à garder le silence vis-à-vis de vos anciens amis. Quoi que je puisse penser à ce sujet, il m'était impossible d'en savoir davantage.

Mon père ne repoussait point mes questions, ce qui m'eût fait supposer qu'il ne voulait point me répondre.

Comme moi, comme ma sœur, il déplorait votre départ, et vous accusait d'ingratitude, prétendant qu'il ne savait rien, absolument rien.

Voilà où j'en étais, ainsi que ma sœur, lorsqu'il y a deux jours, vers le soir, j'allai aux Champs-Élysées pour chercher la solitude. Je parcourais sans but et sans espoir cette promenade où nous nous étions une fois rencontrés il y a deux ans, lorsque vous passiez avec ma sœur, toutes deux à la tête de vos jeunes compagnes, et que moi je partais, malgré la volonté de mon père, pour aller me battre et devenir vite le maître de disposer de moi-même.

Mon père m'avait chassé, et c'était l'ingénieuse bonté de madame Viane qui avait trouvé ce moyen de me permettre de dire à ma sœur un adieu qui pouvait être éternel.

Madame Viane ne savait pas qu'elle accomplissait aussi le double vœu de mon cœur, les deux chères espérances de mon âme. Elle ignorait que si je voulais tendre la main

à Alison encore une fois, je voulais aussi vous voir une fois encore.

Je venais chercher dans l'adieu de ma sœur le pardon de mes actions, car du moment qu'Alison ne me condamnait pas, je me sentais innocent; je venais chercher dans votre dernier mot l'espérance de mon avenir. Cette espérance vous me l'avez permise; mais en vérité je ne sais si alors vous avez compris ce que je vous demandais, si alors je me suis trompé sur ce que vous m'avez promis.

« Revenez avec un grade, m'avez-vous dit, et vous me trouverez capable de plaider votre cause. »

Pardon, pardon, Charistie! mais cette promesse de réparer par un travail assidu l'abandon inouï où il semble qu'on a laissé votre enfance, était-ce la promesse que vous eussiez faite à ma sœur, ou bien pensiez-vous que vos succès devraient m'être plus chers qu'à elle-même, qui vous aime autant que moi, mais qui ne vous aime pas de la même tendresse?

Que vous dirai-je, Charistie? je n'ose et je crains de m'expliquer, et cependant l'incertitude où je suis est affreuse.

Il vaut mieux encore vous raconter la scène qui s'est passée hier, peut-être me comprendrez-vous mieux.

Pensez, en la lisant, que je n'eusse pas ressenti la même colère s'il se fût agi de ma sœur.

J'étais donc seul dans l'endroit le plus écarté de l'allée des Veuves, lorsque dans le crépuscule j'aperçois, marchant rapidement et profondément absorbé dans sa pensée, un homme que je reconnus pour mon père.

Je fus sur le point de l'aborder : un sentiment inouï

m'en empêcha ; il me sembla que de cette rencontre devait sortir pour moi une révélation inattendue.

Je le suivis doucement, et je le vis enfin s'arrêter devant la porte d'une petite maison ; mais avant d'entrer, et comme s'il eût à ce moment été rappelé aux précautions qu'il avait négligé de prendre, il regarda autour de lui pour voir s'il n'avait pas été suivi. Il m'aperçu sans me reconnaître, tant je me retirai avec rapidité derrière une masure qui était près de moi.

Mon père, au lieu d'entrer dans la maison devant laquelle il s'était arrêté, continua sa route. Je craignis qu'il ne me reconnût, et moi-même j'allais partir d'un autre côté, lorsque de la misérable baraque qui me cachait j'entendis sortir une voix disant :

— Tu vois bien que ce n'est pas là qu'elle demeure, puisqu'il s'en va.

Une voix de femme répondit :

— Monseigneur, c'est là qu'elle demeure, vous dis-je, j'en suis sûre.

— Vous devez comprendre ma stupéfaction. Il s'agissait d'une femme ; à quelle autre qu'à vous ces paroles pouvaient-elles se rapporter ? quelle autre femme que vous mon père pouvait-il venir voir à pareille heure, en pareil lieu, et si mystérieusement ?

Mais ceux qui espionnaient mon père ne devaient le faire que dans des sentiments ennemis, et vous devez comprendre que je dus me décider à rester.

Cependant j'entendis sortir presque aussitôt de cette masure un homme et une femme. La nuit venait rapidement et je ne pouvais les voir.

Je m'approchai d'eux le plus près qu'il me fût possible, mais ils parlaient très-vite et très-bas. Je vis s'avancer de loin l'ombre d'un homme ; je jugeai que c'était mon père qui revenait.

En voyant qu'ils n'évitaient point sa rencontre, je craignis un piége pour mon père, et à tout hasard je me risquai à les suivre d'assez près, quoique avec le moins de bruit possible.

Ils passèrent près de lui comme des gens très-affairés.

Je m'étais arrêté à quelque distance, de façon que mon père, m'apercevant devant lui pendant que les autres le dépassaient, put croire qu'il avait affaire à des gens malintentionnés. Les deux inconnus s'étaient arrêtés à quelque distance ; je ne bougeai pas, de façon qu'il était dans la position où les voleurs ont l'habitude de mettre ceux qu'ils veulent attaquer avec avantage.

Mon père jugea peu prudent d'attendre ceux qu'il pouvait regarder comme des adversaires, et après avoir hésité un moment, il résolut de marcher vers les inconnus.

— Holà ! leur cria-t-il, avez-vous quelque chose à me demander, que vous vous arrêtez à me regarder ?

— Qui sait ? repartit l'homme en faisant un pas vers mon père.

— En ce cas, lui dit mon père en faisant luire le canon d'un pistolet, demandez-le à distance, car sans cela je vous répondrai de manière à couper court à vos questions.

— Oh ! mon Dieu, fit l'homme, sans paraître fort surpris de cette menace, je n'ai pas besoin d'être plus près de vous que je ne le suis pour savoir ce que je désire savoir de vous.

— Et qu'est-ce donc ?

— Mais c'est tout simplement l'adresse d'une jeune fille dont la mère vivait dans votre maison, et qui a disparu depuis deux mois à peu près.

— Au diable le fou ! dit mon père en cherchant à dissimuler le trouble que lui causait cette question.

Il fit un pas pour s'éloigner, et l'inconnu reprit :

— Pas si fou que vous voulez bien le dire, monsieur Bonsenne.

A son nom, mon père s'arrêta.

— Qui êtes-vous donc, vous qui me connaissez?

— Un homme dont vous devriez avoir mieux conservé le souvenir, car je vous ai rapporté il y a quatre mois une lettre de Belgique qui vous a donné assez de joie pour que le messager méritât votre reconnaissance.

— Ah ! fit mon père, vous êtes le prince de Morden?

Le prince de Morden, Charistie, est celui que j'avais chargé de ma lettre pour Alison, celui que vous avez vu chez mon père.

Que dis-je... celui qui vous y a vue, et qui dès ce moment a voulu vous revoir... celui... Mais je m'égare... non, ce n'est pas possible... non...

Mais laissez-moi vous raconter la fin de cette rencontre, et vous comprendrez mon trouble.

Après les paroles de mon père, le prince s'approcha et lui dit :

— Oui, monsieur Bonsenne, c'est moi, et franchement c'est moi qui vous espionne.

— Et dans quel but?

— Ah ! très-franchement aussi le voici, dit le prince.

Pardonnez-moi, Charistie, de vous raconter cela, mais il le faut. Si c'est vrai, rien ne vous empêche de l'entendre ; si ce n'est pas vrai, vous serez au moins avertie du danger qui vous menace, et alors puissiez-vous le comprendre !

« Je vous espionne, reprit monsieur de Morden, parce que je veux savoir l'adresse de cette belle jeune fille que je vis chez vous le jour même de mon arrivée. Le lendemain, elle n'y était plus.

Je fus un mois et demi à la découvrir ; je finis enfin par savoir, grâce à Téhéta que je vous présente, c'est une femme adroite et persévérante, je vous en préviens ; grâce à Téhéta, dis-je, je finis par savoir le pensionnat où vous enfermiez mademoiselle Lambert.

Vous devez bien supposer qu'il ne me fut pas difficile de m'y introduire. J'allai voir la maîtresse du pensionnat pour lui confier l'éducation de mes filles.

Mes filles, comme vous le pensez, sont à venir, quand je me marierai ; mais cela me donnait le droit de prolonger ma visite, de demander à voir la maison. On fut d'autant plus complaisant que je ne marchandai sur rien, et que je parlais de quatre filles d'un seul coup. Ce que j'avais prévu arriva : je rencontrai mademoiselle Lambert.

Pour des raisons que vous soupçonnez peut-être, je la reconnus aisément, quoique je ne l'eusse vue qu'une fois. Elle me reconnut pour le messager qui avait apporté cette fameuse lettre qui vous a tant fait verser de larmes de bonheur.

Je lui parlai, et l'on ne put lui interdire de me répondre.

Le lendemain je revins.

J'avais annoncé quatre filles ; j'y ajoutai deux nièces, dont l'une déjà presque aussi âgée que mademoiselle Lambert, que je demandai à revoir pour savoir quel accueil elle lui ferait. On la fit venir.

Un instant après, un de mes amis, escorté de trois petites filles, faisait demander madame Viane, et me laissait, moi, père de famille, avec votre délicieuse protégée.

Je voulus sur-le-champ en avoir le cœur net, et je lui dis :

— Eh bien, Marie, mon enfant, vaut-il mieux être en pension que de danser dans les carrefours ? »

Oh ! mon Dieu ! mademoiselle, je suis fou ! Qu'est-ce donc que je vous écris?... Mais il le faut ; il faut que cette horrible incertitude que j'éprouve cesse.

Charistie, vous me direz la vérité ; vous me la direz, n'est-ce pas?... Oh ! je vous le demande à genoux.

A cette parole de monsieur de Morden, mon père, au lieu de répondre en traitant cet homme de lâche et d'infâme, mon père parut comme anéanti.

Cependant il interrompit ce misérable et lui dit :

« Et de quel droit êtes-vous venu insulter cette malheureuse enfant ? »

Le prince répondit :

« Ou mademoiselle Lambert est la fille que je cherche, et vous savez alors quel est ce droit, ou elle ne l'est pas, et je lui eusse demandé mille millions de pardons de ma grossièreté, si à cette parole elle ne s'était évanouie.

— Cela vous prouve jusqu'à quel point elle a senti l'indignité de votre injure.

— Permettez, reprit le prince ; si mon injure n'avait eu pour mademoiselle Lambert que la signification qu'elle eût eue pour votre fille par exemple, elle ne l'eût pas comprise, elle ne se fût pas évanouie... et surtout le lendemain elle n'eût pas disparu de la maison où on la cachait.

On m'aurait tout simplement interdit la porte de cette maison, on n'aurait pas redouté à ce point les visites d'un homme étranger, qu'on fût venu la cacher ici ; car maintenant, j'en suis sûr, elle est là.

— Qui donc cela ? dit mon père.

— Mais cette demoiselle Lambert, qui n'est autre... »

Le prince s'arrêta, et mon père reprit :

« Eh bien, qui est-elle ? »

A cette question, ce monsieur et la femme qui l'accompagnait se mirent à parler allemand.

Mais mon père les interrompit en leur disant :

« Je vous préviens maintenant qu'il faut que j'entre dans cette maison, et que, quelles que soient les personnes qui l'habitent, je vous défends de tenter d'y pénétrer.

— C'est fâcheux, lui dit le prince, je comptais vous prier de m'y laisser entrer avec vous.

— Prenez garde, lui dit mon père, prenez garde que je ne vous connais pas, monsieur, et qu'après tout je suis en droit de me débarrasser comme je le puis de l'approche et de la poursuite de gens qui m'abordent et me menacent à pareille heure et dans un lieu écarté.

— Je vous prie de remarquer, reprit le prince, que j'en puis dire autant que vous et avec plus juste raison ; ne vous ai-je pas laissé passer tranquillement ? n'est-ce pas vous qui m'avez interpellé, et, après tout, n'ai-je pas près

de moi un témoin qui dirait au besoin que c'est vous qui m'avez attaqué ?

— Sans compter, lui dit mon père, celui qui est à deux pas d'ici caché derrière un de ces arbres.

— Si je savais que quelqu'un eût pu nous entendre... s'écria le prince avec fureur et en s'élançant de mon côté... malheur à lui ! »

Ce fut alors que je me montrai.

« Qui êtes-vous et que faites-vous là ? me dit le prince.

— A cela je n'ai aucune réponse à faire, » lui dis-je.

Le prince et mon père me reconnurent en même temps, et, par une étrange singularité, je me trouvai en butte aux reproches de l'un et de l'autre.

— Vous m'avez espionné ! me cria mon père.

— Sur mon honneur, lui dis-je, je me trouve ici par hasard.

C'est à peine si je vous ai reconnu lorsque vous êtes passé près de moi, et ce n'a été que lorsque j'ai vu ces deux personnes vous observer que j'ai voulu savoir si elles avaient quelque mauvais dessein contre vous.

— Et vous nous avez suivis ? dit le prince.

— Sans doute.

— Et vous avez écouté tout ce que nous venons de dire ?

— Parfaitement.

— Misérable !

— Monsieur de Morden, lui dis-je, vous avez déjà parlé à mon père d'un ton qui me déplaît souverainement.

Faites bien attention que vous êtes ici dans un pays où les titres ne dispensent personne de rendre raison d'une

injure. Si vous ajoutez une parole grossière, je vous soufflette, et si vous trouvez que la nuit soit trop sombre pour vous en apercevoir, je vous soufflette demain en plein jour.

— Taisez-vous! s'écria mon père, taisez-vous!

— Mon jeune ami, me dit le prince, vous avez oublié de venir me rendre une visite pour me remercier d'avoir bien voulu me charger de votre lettre; c'est probablement parce que vous ne savez pas mon adresse, la voici. »

Mon père interrompit le prince et lui dit :

« Je ne permettrai pas cette rencontre, monsieur, il est inutile d'aller plus loin. Retirez-vous, Victor.

— Mais... lui dis-je.

— Retirez-vous, reprit-il.

— Vous avez tort, lui dit le prince en ricanant; car je vous préviens que, de gré ou de force, je veux entrer avec vous dans cette maison.

— Je n'ai besoin de personne pour vous en empêcher, dit mon père. Retirez-vous, Victor. »

Je fis quelques pas pour me retirer, et mon père gagna du côté de votre maison. Le prince le suivit, mon père lui dit :

« C'est inutile, vous n'entrerez pas. Écoutez bien : je vais à cette porte, on me l'ouvrira, j'entrerai; une fois dans l'intérieur, n'oubliez pas que je suis chez moi; si vous tentez la moindre violence pour en passer le seuil, vous me mettrez dans le cas de légitime défense, et alors prenez garde!

Je ne sais pas si vous savez nos lois, mais je vous préviens que le citoyen qu'on attaque violemment dans son

domicile peut tuer celui qui l'attaque, fût-il prince, et cela sans que la loi le punisse.

Maintenant, je vous ai averti, voyez si vous voulez braver ma défense. »

Malgré la défense de mon père, je m'approchai en voyant que le prince le suivait.

Vous savez le reste.

Au moment où mon père sonna à votre porte et qu'elle s'entr'ouvrit, le prince, profitant de sa force, repoussa violemment mon père, s'élança contre la porte, la franchit et voulut la refermer sur lui; mais je m'étais élancé à mon tour près de votre persécuteur, et c'est alors que commença entre nous cette lutte désespérée où je succombai : un coup violent me fit perdre connaissance.

Lorsque je revins à moi, j'étais dans cette maison inconnue avec un médecin étranger.

Ce fut lui qui m'apprit que lorsqu'on l'avait fait appeler, la maison était déjà déserte; ce fut lui qui me remit une lettre de mon père, qui me défendait de rentrer chez lui. J'ai su par les informations que j'ai prises que vous étiez revenue avec votre mère dans l'appartement qu'elle occupe dans notre maison.

J'ai écrit à Alison, elle ne m'a point répondu; je lui ai fait monter ma lettre; un moment après, le concierge me l'a redescendue en me disant qu'on ne voulait pas la recevoir.

Mais cette autorité de mon père qui interdit à ses enfants de s'écrire l'un à l'autre ne s'étend pas jusque sur vous. Répondez-moi donc, Charistie : que s'est-il passé après mon évanouissement, et pourquoi mon père m'in-

terdit-il l'entrée de la maison? Il devrait cependant le savoir, puisque je lui en ai donné ma parole, c'est par une circonstance bien fortuite que je me suis trouvé sur son passage.

Pourquoi donc cet exil qu'il m'impose?

Sans doute j'eusse dû respecter le secret dont il semblait vouloir s'entourer; mais lorsque l'occasion d'apprendre ce que vous étiez devenue s'offrait à moi sans que j'eusse été la chercher, comment l'aurais-je laissée échapper? Il eût fallu pour cela ne pas vous aimer, et je vous aime, Charistie; je vous aime, vous le sentez, vous devez le comprendre.

Oh! permettez-moi de vous le dire; si vous saviez depuis combien de temps cet amour me brûle en secret! Je vous l'aurais avoué, si je n'avais suivi les conseils d'Alison, qui m'a toujours défendu de vous en parler; mais aujourd'hui qu'elle m'abandonne, il faut que je m'adresse à vous. Mais ne vous a-t-elle rien dit de mon cœur, elle à qui je l'ai tant de fois confié?

Et lorsque je vous poursuis de mes vœux les plus ardents, ignorez-vous donc tout à fait que ce n'a été que pour pouvoir arriver plus tôt à vous que j'ai bravé les ordres de mon père et suivi une carrière où la fortune paraissait devoir couronner plus rapidement mes efforts?

Ignorez-vous donc que si je me suis soumis à ses désirs en me livrant à une étude qui me déplaît, c'est dans l'espoir que mon obéissance le rendrait favorable à mes projets?

Dites-moi que vous les approuvez, et, fort de votre assentiment, je demanderai à mon père une explication qu'il

ne pourra me refuser. J'implore cette réponse, je l'attends, elle décidera du destin de ma vie.

Pardonnez-moi, Charistie, de vous avoir écrit tout cela; mais je ne sais pourquoi il me semble qu'il doit y avoir entre vous et moi un ennemi jaloux qui vous montre ma conduite sous un aspect défavorable. Qui sait ce que vous avez pu penser de ma présence dans la maison où vous étiez enfermée ?

Peut-être avez-vous pensé que, poussé par un soupçon jaloux, je vous espionnais. Dites-moi surtout quel est cet homme qui a osé vous insulter et qui ose vous poursuivre.

Déjà j'aurais été lui demander compte de sa conduite envers vous, si je ne craignais de m'attaquer à un homme qui a sur vous des droits... Quels droits peut-il donc avoir ?... appartient-il à votre famille ? car il y a dans votre existence un mystère qu'il faut que vous me disiez.

Songez, Charistie, que c'est sincèrement que je vous parle. Rassurez mon amour, et dès que vous le voudrez, nous serons unis, si mon père ne s'y oppose pas. Si sa volonté nous était contraire, dites-le-moi, aurez-vous le courage d'attendre que l'âge nous ait affranchis l'un et l'autre des liens de l'obéissance ? Ce temps sera long, je le sais, mais je me sens le courage d'ajourner jusque-là le bonheur que me donnerait notre union. Ce temps, je l'emploierai à me faire une fortune qui puisse satisfaire à tous les désirs que vous pourrez former; le voulez-vous, Charistie, le voulez-vous ?

J'attends un mot, un seul mot de vous.

Consentez, et pour vous je me soumettrai à tout ce qu'il

vous plaira d'ordonner, je ferai tout... Je consentirai à ne plus vous écrire... Un mot... j'attends un mot.

Si c'est un refus, eh bien, Charistie, je chercherai dans un autre pays, non pas le bonheur il n'y en aura plus pour moi à attendre de l'avenir, mais je demanderai à d'autres contrées une vie de dangers et de périls.

J'attends, j'attends... Je vous envoie mon cœur, ne me le rendez pas.

VICTOR BONSENNE.

N° 11.

VICTOR BONSENNE A SON PÈRE.

Mon père,

J'ai écrit à Alison, ma lettre m'a été renvoyée; j'ai écrit à mademoiselle Lambert, ma lettre est restée sans réponse. Je viens d'écrire à ma mère, j'ai trouvé ces mots au bas de ma lettre :

« Écris à ton père, lui seul peut te répondre. »

Je vous écris donc, mon père, pour vous demander la raison pour laquelle vous m'avez interdit l'entrée de votre maison.

Léopold, qui m'a apporté ces mots si courts de la part de ma mère, m'a dit que vous comptiez ne point me traiter en fils banni, qu'une pension me serait allouée, mais qu'il fallait que je vécusse hors de votre maison. Il a même ajouté qu'elle pourrait se rouvrir pour moi lorsque vous auriez pris certaines dispositions qui ne se feraient point attendre. Voilà tout ce que Léopold m'a dit.

Pardonnez-moi de vous parler ainsi, mon père ; mais c'est trop, ou ce n'est pas assez. Si j'ai démérité de votre tendresse, si vous ne me trouvez plus digne d'habiter sous le même toit que vous, je ne mérite pas que vous me veniez en aide. Je n'avais jamais pensé que le pain qu'il tient de son père pût faire honte au fils, mais le jour où il ne peut plus presser la main qui le lui donne, je comprends qu'il devienne une aumône, et je la refuse.

Je sais que je n'ai pas le droit de vous demander compte de vos résolutions, et qu'il vous est loisible de me dire : Telle est ma volonté; et que mon devoir est de m'y soumettre.

Cependant, mon père, si vous n'êtes pas assez irrité contre moi pour m'abandonner complétement comme vous l'avez déjà fait, j'ai dû, je le crains, vous blesser bien vivement pour que vous ayez pris envers moi une mesure aussi rigoureuse que celle de m'exclure de chez vous.

Ne puis-je pas désirer connaître mes torts, ne fût-ce que pour les réparer?

J'ose espérer, mon père, que vous daignerez me les apprendre, que vous ne me condamnerez pas à vivre séparé de vous, de ma mère, de ma sœur, lorsque je me sens prêt à tous les sacrifices pour rentrer en grâce; ordonnez donc, dites ce que vous exigez de moi, et vous me trouverez tout prêt à vous obéir avec respect et avec amour.

Votre fils soumis.

VICTOR BONSENNE.

N° 12.

MONSIEUR BONSENNE A SON FILS VICTOR.

Mon fils,

Pour des raisons que je ne veux pas, disons mieux, que je ne peux pas vous dire (car il ne faut pas que vous puissiez croire que c'est un caprice de volonté arbitraire qui me fait agir et qui me fait vous cacher les motifs de mes résolutions) ; pour des raisons enfin que vous ne devez pas savoir, il faut que vous restiez absent de notre maison jusqu'au moment où des circonstances qui peuvent être très-prochaines comme très-éloignées vous permettent d'y rentrer.

Cela ne tient nullement à votre désobéissance à mes volontés lorsque vous avez voulu vous faire militaire. Cela ne tient point non plus à notre rencontre des Champs-Élysées, qui, j'en suis à peu près sûr maintenant, est toute fortuite. Ces raisons me dominent comme elles vous commandent.

Ne m'en demandez pas plus que je ne veux ni ne puis vous en dire. Vous pourrez, si cela vous convient, rencontrer votre mère et votre sœur chez notre tante; s'il vous convient de m'y voir, je vous y verrai avec plaisir; mais je ne puis rétracter l'ordre que j'ai donné.

Je vous embrasse avec la tendresse réelle et sincère d'un père.

BONSENNE.

P. S. N'écrivez ni à votre mère ni à votre sœur; ni l'une ni l'autre ne vous répondraient.

N° 13.

VICTOR BONSENNE A SON PÈRE.

Non, mon père, je n'écrirai ni à ma mère ni à ma sœur; je sais que vous leur avez défendu de me répondre.

Ah ! le despotisme que vous exercez sur tout ce qui vous entoure n'est pas tellement bien enfermé dans votre maison qu'on ne puisse apprendre la vérité au dehors. Je sais que vous avez repoussé les larmes de ma mère, les instances de ma sœur ; je sais que vous n'avez fait à leurs larmes et à leur désespoir d'autre réponse que cette parole glacée : « Il le faut. »

Mais pourquoi ?

Je vais vous le dire, car je le sais aussi : c'est pour m'empêcher de voir mademoiselle Lambert, qui habite notre maison; c'est pour m'empêcher de lui dire que je l'aime, que je veux l'épouser, pour l'éloigner encore de moi sans que je puisse savoir où vous la cacherez.

C'est un soin inutile que vous prenez, mon père ; en quelque lieu que vous cachiez Charistie, je la découvrirai, je lui dirai mon amour; le temps viendra où je serai libre de lui donner ma main... Oui, dussé-je passer nuits et jours au seuil de la porte de votre maison, je saurai où vous conduirez Charistie.

Mais si vous avez le droit de m'interdire votre maison,

quel droit avez-vous de disposer ainsi de cette jeune fille? Je m'adresserai à sa mère, à sa mère qui seule peut me défendre de la voir.

J'irai et je me présenterai chez elle; et si, victime du despotisme et du pouvoir caché que vous exercez sur elle, elle refuse de me recevoir, alors, mon père, je leur offrirai mon appui, et nous verrons si vous pourrez aussi me condamner à ne plus voir la seule femme que j'aime et que je veuille aimer.

Votre fils.

VICTOR.

N° 14

VICTOR BONSENNE A SON PÈRE.

Mon père,

Je viens de recevoir ma lettre que vous venez de me renvoyer; en la reconnaissant, je vous ai trouvé implacable; en la relisant, je vous ai trouvé plein de bonté de m'avoir fait dire par Léopold que vous ne l'aviez pas lue.

Pardonnez, mon père, pardonnez à l'exaltation d'un amour que je ne sais comment vous exprimer.

J'aime Charistie, mon père; je l'aime comme on n'aima jamais. Depuis le premier jour où je la vis, elle m'occupa tout entier, et je n'étais encore qu'un enfant. Ces succès de collége, dont vous avez été fier dans la dernière année de mes études, c'est pour elle que j'ai voulu les obtenir.

Ne savez-vous donc pas qu'elle avait dit à ma sœur :

« Qu'il soit toujours le premier, et j'en serai heureuse, et je tâcherai de faire aussi bien que lui, pour qu'il m'applaudisse à son tour. »

C'étaient là nos engagements d'enfance, mon père, engagements innocents et sacrés que nous avons tenus tous les deux. Et depuis ce temps, n'est-ce pas l'espérance de l'obtenir qui m'a conduit à tout ce que j'ai fait, soit en bien, soit en mal ?...

Ayez pitié de moi, mon père, vous m'aimez et vous aimez Charistie, je le sais... Quel obstacle insurmontable nous sépare donc ? apprenez-le-moi... je vous en supplie ; pardonnez-moi, laissez-moi l'aimer, laissez-moi l'espérer !

Vous ne voulez pas mon malheur, mon désespoir, ma mort ; non, vous ne pouvez le vouloir. Soyez bon, soyez indulgent ; ne sentez-vous pas que le bonheur retourne au cœur qui le donne ?... Et nous serions si heureux ! O mon père, par pitié, ne me repoussez pas, et songez qu'il y va de ma vie !

VICTOR.

N° 15.

MONSIEUR BONSENNE A SON FILS.

Victor, votre seconde lettre excuse la première, car elle l'explique. Vous étiez fou de colère, vous l'êtes maintenant de chagrin.

Me connaissez-vous assez peu pour croire que j'ai pu prendre une résolution pareille à celle que j'ai prise sans raisons importantes? Je vous l'avais dit, sans vouloir ce-

pendant m'expliquer plus clairement qu'il ne convenait, en répondant à votre première lettre.

Aujourd'hui je serai plus explicite, comme vous-même l'êtes avec moi. Je n'approuve point votre amour pour mademoiselle Lambert.

Jamais, et comprenez bien la portée de ce mot, jamais mon fils ne sera de mon aveu le mari de mademoiselle Lambert. Si à l'âge où la loi vous rendra libre il vous convient de l'épouser, vous pourrez le faire; mais n'oubliez pas que ce sera entre nous la cause d'une rupture éternelle.

Mon fils, vous devez comprendre, et je vous le répète encore, qu'il me faut des motifs puissants pour prendre une pareille résolution. Si vous voulez savoir ces motifs, je vous dirai qu'ils ne m'appartiennent pas et que ce n'est pas mon secret.

Je connais votre amour depuis longtemps; c'est pour cela que j'ai éloigné mademoiselle Lambert à l'époque de votre retour à Paris; c'est pour cela que je veux l'éloigner encore.

Si vous eussiez vu Charistie, vous eussiez parlé, vous lui eussiez fait l'aveu de votre passion; vous eussiez mis dans son cœur une espérance que j'ai eu soin d'y détruire. Vous eussiez fait son malheur et ajouté au vôtre.

Je sais ce que la jeunesse met d'exagération dans ses plaintes, mais je sais aussi ce qu'elle souffre réellement. Vous êtes malheureux, je le conçois; mais il est des malheurs que vous ne pouvez prévoir, et que votre mariage avec Charistie, s'il était possible, vous attirerait infailliblement.

Croyez-en la prudence de votre père, Victor; renoncez à mademoiselle Lambert. Je ne vous dirai plus : Je le veux je vous dirai : Il le faut.

Il le faut pour notre repos à tous, pour notre bonheur, et peut-être plus encore pour mon honneur et pour le vôtre.

J'attends votre parole que vous renoncerez à des espérances impossibles et dont la persévérance deviendrait coupable; j'attends cette parole, et mes bras vous sont ouverts.

BONSENNE.

N° 16.

VICTOR BONSENNE A ALISON.

Ma sœur,

Il faut que tu reçoives ma lettre, il faut que tu me répondes, il le faut malgré les ordres de mon père, malgré ses menaces.

Est-ce vrai ce que m'a raconté Léopold? est-ce vrai qu'hier mon père a annoncé à Charistie qu'il voulait la marier? est-ce vrai qu'elle a répondu qu'elle était prête à obéir? est-ce vrai que celui qu'on lui destine doit être présenté aujourd'hui même dans la maison de mon père?... dans la maison de mon père d'où l'on me chasse, moi?

Et Charistie a accepté... elle ne m'aime donc pas? je m'étais trompé! Et toutes ces promesses que nos regards s'étaient faites!

O ma sœur, ma sœur, que c'est affreux et triste !

Sans doute on lui a proposé un homme d'un grand nom, d'une grande fortune, et elle a accepté. Que faire ? que devenir ?

Mais je le connaîtrai, cet homme ; je le verrai ; je saurai comment il a mérité qu'on me le préfère. Oh ! je crois déjà savoir qui il est : c'est cet homme contre qui j'ai défendu mon père. Mais quel est donc cet homme ? quels droits a-t-il sur Charistie ?

Alison, ma sœur, ma sœur chérie, réponds-moi. Tu es heureuse, toi, ton amour est approuvé ; celui que tu aimes, tu le vois tous les jours. Le temps de son deuil écoulé, il sera ton mari. Le bonheur est-il donc égoïste, et ne me répondras-tu pas ?...

Oh ! réponds-moi ! Je t'ai connue plus courageuse ; il a été un temps où un ordre de mon père ne te semblait pas au-dessus de toute rémission ; mais maintenant tu as peur ; maintenant que sa volonté peut détruire ou éloigner ton bonheur, tu trembles et tu n'oses me venir en aide.

Alison, n'y a-t-il donc que les malheureux qui aient de la pitié dans l'âme !...

Ton frère.

VICTOR.

N° 17.

ALISON BONSENNE A SON FRÈRE VICTOR.

As-tu donc raison, le bonheur rend-il égoïste et les malheureux seuls ont-ils de la pitié ?

T'aurais-je écrit hier? Je ne sais. Pourquoi donc suis-je si empressée de te répondre aujourd'hui ?

Est-ce donc parce que j'ai peur d'un terrible malheur ?

Mais non, je me trompe, ce n'est pas possible, je suis folle, la jalousie m'égare. Non, je ne sais ce qui m'a passé devant le cœur, c'est comme un fantôme qui m'a glacée. Non, c'est une folie... parlons de toi.

Oui, c'est vrai (du moins Léopold me l'a conté) ; oui, mon père veut marier Charistie; mais tu te trompes si tu crois que c'est à l'appât d'une grande fortune et d'un grand nom qu'elle cède : c'est (du moins Léopold me l'a dit aussi), c'est elle qui apporte à celui qu'elle épouse une fortune considérable : il ne s'agit pas de moins de quatre cent mille francs de dot.

Oh ! c'est bien quatre cent mille francs, Léopold me l'a assez répété; il me l'a trop répété.

Ce n'est pas tout, elle offre à celui qui l'épousera une protection telle, que s'il est attaché à l'administration, il peut arriver aux emplois les plus élevés, grâce à son mariage.

Nous sommes pauvres, nous, et ma dot atteindra à peine en capital le revenu de la dot de Charistie. Cela ne t'étonne-t-il pas que je sache faire un pareil calcul? c'est que Léopold me l'a fait.

Victor, Victor, suis-je donc envieuse, et cette fortune que je n'ai pas me blesse-t-elle? Oh ! non, non... Et cependant je ne sais, mais je souffre... je suis triste, et tu dois l'être aussi, car Charistie ne t'aime pas; Charistie a dit à mon père qu'elle obéirait...

Mais j'ai tort, ce n'est pas sa faute ; moi-même, écoutant les ordres de mon père, n'ai-je pas tout fait pour la dé-

tourner de son amour, ne lui ai-je pas dit que tu étais jaloux, emporté, léger?...

Mon père le voulait, il m'avait tant juré que c'était pour son bonheur et pour le tien ! Oh ! je suis bien coupable, va... j'ai fait plus que te calomnier, j'ai calomnié ton amour; parce qu'elle s'est plainte à moi que tu ne lui écrivais pas, je lui ai dit que tu l'oubliais peut-être. Ah! je suis punie, cruellement punie.

Tu es malheureux, et je suis plus malheureuse encore que toi. Mon frère, il faut que tu voies Charistie, il faut que tu la rassures, il faut que cette fortune soit ton partage... Mais, mon Dieu! est-ce possible?

Que m'importe maintenant? le coup est porté. Mais je me trompe sans doute, je me trompe; dis-moi que je suis folle, que la jalousie, que la crainte m'égarent... car ce serait trop affreux! Il faut que je te voie; en attendant que j'en trouve l'occasion, écris-moi, écris à Charistie, je lui donnerai ta lettre... je te le promets. J'attends.

Ta sœur.

LISE.

N° 18.

VICTOR BONSENNE A SA SOEUR ALISON.

Ma chère Lise,

Ai-je bien compris ta lettre?... Quoi! tu pourrais supposer que Léopold fût assez lâche envers toi pour avoir regretté un moment en lui-même cette fortune qui, m'as-tu dit, appartient à Charistie?

Tu te trompes, Lise : l'homme qui t'aime doit te com-

prendre et savoir que tu es préférable à tous les trésors de ce monde; l'homme que tu aimes est assez bien partagé du ciel pour ne rien désirer au delà de ton amour.

Non, tu te trompes : c'est plutôt Charistie qui ne m'aime pas, qui ne m'a jamais aimé, et qui cherche sans doute dans celui qu'elle épousera une fortune égale à la sienne.

Comme tu me l'as conseillé, je lui écris. Remets-lui ma lettre, tâche d'être présente quand elle la lira, tu verras bien mieux sa pensée que je ne pourrais l'apprendre par ce qu'elle me répondra.

Surtout, que si son amitié pour toi lui inspirait ces affreux ménagements avec lesquels on leurre et on brise le cœur d'un homme, dis-lui d'oser être vraie; c'est la seule preuve d'affection que je lui demande.

Je voudrais te voir; n'y a-t-il aucun moyen d'y parvenir? En vérité, je n'ose plus me confier à Léopold.

Tu as raison, quand on souffre on se défie de tout, et tous les malheurs qu'on imagine se joignent dans le cœur au malheur réel qu'on subit. Pense à ce que je te demande, et tâche que nous puissions nous voir.

Voici ma lettre pour Charistie, lis-la. Tu vois si je t'aime.

N° 19.

VICTOR BONSENNE A CHARISTIE.

(Incluse dans la précédente.)

Mademoiselle,

Je dois croire que vous n'avez point reçu la lettre que je vous ai écrite; vous m'eussiez répondu. Celle que je

vous écris vous sera remise par ma sœur, et vous me répondrez, je l'espère.

Qu'est-ce donc que je vous demande? Vous le savez, un mot qui décide de ma vie.

Le voulez-vous? voulez-vous que je vous consacre tout mon avenir? m'aimeriez-vous assez, si vous m'aimez, pour attendre que je puisse offrir mon nom, pour attendre que j'aie pu m'assurer une fortune égale à la vôtre? Vous n'avez pas ce courage; ou plutôt, si vous ne m'aimez pas, osez me le dire, et je me résignerai à vous perdre.

Si l'espérance avec laquelle j'ai vécu jusqu'à ce jour doit m'être enlevée, n'hésitez pas à me le dire, il vaut mieux me l'arracher tout de suite que de me laisser ce lambeau d'illusion qui traîne après mon cœur et le déchire plus cruellement à chaque fois que je veux l'en séparer.

Et cependant, je le vois trop bien, non, vous ne voulez pas être à moi : ces fuites successives, ce silence absolu à mon égard, cette obéissance promise à mon père, tout ne me dit-il pas que votre indifférence, ou plutôt votre haine pour moi, ne cherche peut-être dans un autre mariage qu'un moyen d'échapper à la persécution de mon amour?

Pourquoi donc, convaincu comme je le suis que je ne dois plus espérer rien de vous, pourquoi vous écrire et vous importuner de l'expression d'une douleur et d'une passion qui vous paraît fatigante, sinon ridicule? Car vous êtes riche et belle, et la recherche d'un pauvre jeune homme qui n'a pour trésor que toutes les tendresses de son cœur et la volonté de vous faire heureuse, cette recherche vous blesse et vous importune.

Ah! oui, c'est vrai, pourquoi vous écrire?

C'est qu'on ne renonce pas sans désespoir à ce qu'on a rêvé comme sa part de bonheur; c'est que celui à qui l'on a dit : « Tu marcheras désormais dans la nuit, » se retourne longtemps vers le soleil, comme s'il pouvait emporter de ses rayons dans les ténèbres.

Enfin, si je reviens à vous pour vous dire encore : «Voulez-vous être ma femme? le voulez-vous?» c'est que vous êtes devant moi comme le juge suprême à qui l'esclave tremblant demande s'il faut vivre ou s'il faut mourir. Me comprenez-vous, Charistie? jugez-vous que je ne suis point fou parce que je vous tiens ce langage?

Oh! je le crois, car si vous n'aimez pas, vous devez savoir que je vous aime. Oh! si vous m'aimiez, il me semble que j'éprouverais votre amour comme une joie céleste, je le sentirais en moi! Ainsi le mien doit vou être arrivé au cœur...

Eh bien! puisque vous savez que je vous aime, ayez pitié de moi; donnez-moi, avec l'espoir de vous plaire, le courage de tout faire pour vous mériter; ou bien dites-moi que je ne vous suis rien, et alors à quoi bon devenir quelque chose? L'ambition est une vertu pour ceux qui aiment, ce n'est plus qu'un vice pour celui qui est seul. Je n'en veux pas...

Écrivez-moi... écrivez-moi...

J'attends.

VICTOR BONSENNE.

N° 20.

MONSIEUR BONSENNE A SON FILS VICTOR.

Mademoiselle Lambert vient de me montrer votre lettre ; elle veut y répondre. Elle en est la maîtresse, elle le fera.

Quant à moi, je vous le dis, Victor : *jamais*, JAMAIS, JAMAIS mon fils ne sera, de mon consentement, le mari de mademoiselle Charistie. Si le secret de ma résolution m'appartenait, je vous le dirais dès aujourd'hui. Je ne le puis pas, et je ne demande à mon fils d'autre preuve de respect et d'affection que de croire son père lorsqu'il lui jure que s'il s'oppose à ses vœux, c'est que le bonheur de tout son avenir y est intéressé.

Maintenant, et je parle ici à votre honneur, et, peut-être plus que vous ne pensez, à votre amour, il est une chose qu'il faut que mademoiselle Lambert ignore toujours : c'est mon opposition à votre mariage avec elle.

N'oubliez pas, Victor, que si vous lui révéliez cette circonstance, vous la frapperiez d'un coup mortel. Elle croit, elle doit croire que ceux dont elle dépend s'y opposent seuls. Laissez-la dans cette erreur.

Songez qu'en vous priant de ne pas l'instruire de mon opposition, c'est peut-être sa vie que je vous demande et que vous frapperiez mortellement.

Un jour viendra où je serai peut-être le maître de vous révéler le secret de ma volonté, et quand ce jour sera venu, vous me remercierez d'avoir fait ce que j'ai décidé de faire.

Jusque-là ne condamnez pas votre père, parce que vous ne connaissez pas le motif de sa conduite.

BONSENNE.

N° 21.

LISE BONSENNE A SON FRÈRE VICTOR.

Mon cher Victor,

Je t'envoie la réponse de Charistie.

Que dois-je penser, que dois-je croire?

N'ai-je donc plus d'ami, et toi-même as-tu donc des secrets que je ne puisse savoir?

Du reste, il n'importe, j'ai fait une faute, j'en subis la peine, c'est justice.

Je t'ai engagé à écrire à Charistie, je lui ai remis ta lettre ouverte comme tu me l'avais envoyée.

Après deux jours elle est venue m'apporter sa lettre soigneusement cachetée.

— Pardonne-moi, m'a-t-elle dit, il y a dans cette lettre des choses que tu dois ignorer; c'est pour cela que je te la remets ainsi scellée.

J'ai paru si blessée, qu'elle a ajouté :

— Il ne faut pas m'en vouloir, mais la destinée m'a marquée pour le malheur; et peut-être le mystère que je te fais aujourd'hui me coûtera-t-il ton amitié. Hélas! a-t-elle ajouté, est-il donc écrit que rien de ce qui est pur devant Dieu ne me restera ?

En disant ces paroles elle s'est enfuie.

Voici sa lettre que je t'envoie; que peut-elle renfermer?

quel secret si odieux va-t-elle t'apprendre, que je ne doive pas le connaître! Oh! serait-ce donc vrai, tout à fait vrai?...

As-tu vu Léopold depuis quelques jours? Il est parti, nous a-t-il dit, pour un voyage de peu de durée.

Un voyage, est-ce vrai?... Mon Dieu! mon Dieu!... est-ce possible?

Charistie, qui ne sort jamais, est sortie hier avec sa mère, hier et ce matin, depuis que Léopold se dit absent.

Mon Dieu, je suis folle, n'est-ce pas, je ne sais ce que je dis... Mais, Victor, il faut que je te le dise, je suis jalouse! oh! ne sois jamais jaloux; c'est affreux! c'est pis... c'est honteux!

A voir ce qu'on imagine des autres, il semble qu'on peut être accusé de tous les crimes qu'on leur invente. Et pourtant, j'ai raison... oui, depuis le jour où mon père a fait briller aux yeux de Léopold cette fortune de la belle Charistie, il n'est plus le même... il est distrait, il rêve, il semble regretter quelque chose.

Et puis, je les ai mis en face l'un de l'autre, il ne lui a point parlé... Pourquoi ce silence, lorsqu'il y a quelques temps encore, il avait envers elle la familiarité d'un sincère ami?

Elle a été moins prudente, elle lui a reproché son silence!...

Victor, je sens que je m'égare, mais ces soupçons que je repousse avec horreur me reviennent sans cesse, ils m'atteignent partout où je fuis. Au milieu d'une préoccupation profonde, ils traversent mon esprit, comme un cri jeté dans le silence de mon âme, comme un éclair qui perce le bandeau que je veux en vain garder sur mes yeux.

Ose-t-elle donc dans cette lettre t'avouer des sentiments, te dire des projets qu'elle craint de me laisser connaître ?

Tu lui as demandé la vérité; Victor, à mon tour je te la demande. Tu me la diras sans faiblesse, sans pitié. Tu as subi les tourments de l'incertitude, tu me les épargneras.

Tiens, je t'envoie cette lettre dont le volume me fait peur... elle me brûle, j'aurais peur de commettre le crime de briser le cachet de ce papier... Je ne le veux pas... je ne le ferai pas; mais je compte sur toi pour tout me dire.

Ta sœur bien malheureuse.

LISE BONSENNE.

N° 11.

CHARISTIE A VICTOR BONSENNE

(Incluse dans la précédente.)

Monsieur et ami,

Je vous dois une justification de ma conduite, je vous la donnerai.

Cette lettre, je la confie à votre honneur. Lise ne l'a point lue, elle ne l'eût pas comprise; elle ne doit pas même savoir qu'il peut exister des choses pareilles à celles que je vais vous dire.

Victor, j'ai bien hésité, j'ai bien pleuré avant de me décider à vous écrire cette lettre; mais je me suis dit que si c'était là le plus pénible effort de la tâche que j'ai entreprise, c'était aussi le seul moyen que j'avais de témoigner ma reconnaissance à votre père.

Je commence avec courage, j'espère qu'il ne me faillira pas pour aller jusqu'au bout.

Je vous écris à deux genoux devant l'image de Dieu, je lui demande si je fais bien, il me semble qu'il me répond que j'accomplis mon devoir, et j'obéis.

Écoutez, Victor, écoutez, vous ne pouvez pas être mon mari ; ou plutôt, je ne puis pas, moi, être votre femme, porter votre nom, qui est honorable.

Il le faut, Victor, il le faut ; mais mieux vaut cent fois que ce soit moi-même qui arrache de mon front le masque qui le couvre, que de voir un jour, quand je serais votre femme, une main ennemie déchirer mon voile et ma couronne d'honneur, et une voix cruelle vous crier :

« Voilà ce qu'est et ce qu'a été la femme qui porte votre nom. »

Et pourtant, mon Dieu ! vous savez si je suis coupable, vous savez si à l'heure où une main protectrice s'est tendue vers moi, vous savez si je l'ai repoussée, si je ne l'ai pas saisie avec transport ; car, je le dis avec sincérité, non, je ne suis pas coupable, et cependant... oh ! c'est horrible... horrible ! horrible !

Mais il vaut mieux tout vous raconter. Hélas ! vous ne pouvez me comprendre...

On m'a fait une nouvelle âme, une autre pensée, un langage que j'aime ; mais tout cela posé sur un passé où le vice était la morale accoutumée, où l'esprit ne rêvait que basses tromperies, où le langage était hideux comme les actions.

Je sais, moi la jeune fille que vous appelez un ange, je sais les mots abjects dont on flétrit les femmes de la plus vile espèce... je sais...

O mon Dieu ! soutenez-moi dans cet ignoble récit ! mais

je vous aime trop pour ne pas vous le faire. Victor, je vous aime comme on aime un cœur grand et noble.

Ah! je vous plains de ce qu'il ne m'est pas permis de vous aimer...

Ah! vous eussiez trouvé le bonheur dans tant d'amour; mais cela ne se peut pas, cela ne doit pas être.

Hélas! est-ce un bienfait que de m'avoir arrachée à la vie qu'on m'avait faite d'abord? Je ne sais; mais je souffre tant que je doute du bien, que je doute de la volonté de Dieu!

Écoutez, Victor, écoutez!

Je ne sais où je suis née ni de qui je suis née.

Mes premiers souvenirs remontent à une époque où je voyageais dans le Tyrol avec une troupe de bohémiens dont je faisais partie.

J'étais si mièvre et si petite, qu'on me montrait sur les places publiques où je faisais la culbute sur le tapis, avec mes autres frères et mon père. Il faut vous dire que parmi ces troupes de bohêmes, peuplées d'enfants volés, on se dit tous de la même famille, pour attendrir les assistants.

On se servait de moi pour faire la quête, et un vieux Hongrois, notre maître, me portait assise sur sa main tout autour du cercle où nous faisions nos exercices.

Dans cette chambre blanche où je vous écris, près de ces nobles livres qu'on m'a appris à lire, à côté de votre famille si calme, si sainte, après ces doux entretiens où parle un esprit si délicat, au milieu de moi-même qu'on a transformée et qui me plais aux chastes pensées, aux chastes vêtements, aux pures espérances, mes souvenirs, quand je veux les reprendre, me montrent enfant, couverte

d'une guenille brodée, plutôt nue que vêtue, et souriant, de peur d'être battue, à qui me jetait une pièce de monnaie.

Quel âge pouvais-je avoir ? je ne sais.

Je vivais comme on voulait me faire vivre.

La journée finie, je rentrais au centre commun de notre bande, où revenaient de leur côté les faux aveugles, les boiteux, les infirmes qui exploitaient la charité publique. Alors chacun rapportait son gain et contait ses exploits.

La première récompense que j'ai reçue a été un verre d'eau-de-vie, pour avoir détaché de la chemise d'un monsieur, qui m'avait prise dans ses bras pour m'embrasser, l'épingle d'or qu'il y portait.

Le reste de mes premières années se perd dans le même et perpétuel souvenir des mêmes scènes, si ce n'est que je me rappelle comme un chagrin constant de ma position qu'on me refusait à manger pour que je restasse l'enfant chétive qui intéressait la foule. Je me rappelle aussi que je commençais à être renommée par ma souplesse.

Nous parcourûmes ainsi toute l'Italie; mais, à l'exception de quelques-uns de nos compagnons que nous avions recrutés à Bergame, nous étions tous Allemands; c'est du moins la langue que nous parlions le plus usuellement.

Je vous parle là de ma première enfance. Quand je compare ce que j'étais alors avec ce que je vois des enfants de quatre à cinq ans, je juge aujourd'hui que je pouvais avoir cet âge.

Je suffoque, Victor, et il me semble que je vous en ai assez dit.

Ne voyez-vous pas ce que j'ai été, et faut-il aller plus loin?...

Oui, il le faut, je le veux.

Ces misères de l'enfance vous paraîtraient un malheur et non pas un crime... Oh! c'est pourtant plus qu'un malheur... la vie qu'on apprend là est si épouvantable!

Je ne veux point vous en dire tous les instants; mais voici de ces choses dont vous n'avez point d'idée et parmi lesquelles je vivais chaque jour. Ce trait, je le choisis entre mille autres, non parce qu'il est le plus hideux, mais parce que j'y ai joué un rôle.

Comme je vous l'ai dit, j'étais de la bande qui faisait des tours sur la place publique, mais je voyais tous les soirs une femme qui nous appartenait et qui jouait de la guitare. Elle chantait dans les rues avec un Italien qui l'accompagnait sur son violon et qui faisait des grimaces et chantait des chansons grotesques.

Cet Italien s'appelait Buffali.

La Zachetta était la maîtresse d'un nommé Zabuloni, un Hongrois hideux et difforme comme un nain.

Victor, n'êtes-vous pas confondu? N'avez-vous pas déjà rejeté ma lettre avec horreur et dégoût?

Oui, Victor, c'est vrai, j'avais à peine six ans, et dans la boue humaine où je vivais, je savais cela; je savais ce qu'étaient de pareils liens, comme vous saviez, vous, ceux qui vous attachaient à votre père et à votre mère.

Mais moi je n'ai ni père ni mère, et je savais cela, non point parce qu'on me l'apprenait, mais parce que je vivais ainsi au milieu du vice.

Oh! je continuerai, mon Dieu! je continuerai... j'achèverai ce fatal récit jusqu'au bout.

Peut-être suffira-t-il seul à vous montrer ce que je suis...

Non, voyez-vous, c'est une abominable chose que ce qu'on a fait de moi.

Oh ! il fallait me laisser pourrir où je pourrissais. On donne la richesse aux pauvres, et ils en vivent; on donne la clarté aux aveugles, et ils s'en enivrent; mais on ne rend pas la chasteté à l'âme. On m'a appris à détester le vice, mais je le connais, je l'ai vu... je ne puis pas l'oublier...

Oh! qu'est heureuse la blanche fiancée ignorante et calme qui tend la main à son époux et lui dit :

« Devant Dieu, je vous donne mon âme comme je l'ai reçue de lui... »

Mais moi ! voiles blancs, couronne virginale, vous vous saliriez sur mon front. Tendres respects de mon fiancé, amour pur de mon époux, vous vous saliriez à mon souvenir.

Non, non, Victor... je mourrai repentante de l'enfance qu'on m'a faite; mais Dieu m'a refusé de mourir innocente. Mais que dis-je, et pourquoi donc ai-je tant de honte de vous écrire ce qui fut pour moi le sujet d'une conversation habituelle ?

N'est-ce pas pour vous guérir d'un fol amour ? n'est-ce pas pour racheter, par un sacrifice qui m'arrache l'âme, la honte de ma misère ?

Courage donc, et si je mérite jamais d'être remerciée et bénie pour une action de ma vie, c'est pour celle que j'accomplis aujourd'hui.

J'achève donc...

La Zachetta était belle et gagnait beaucoup d'argent qu'elle devait rapporter fidèlement à la bande.

L'Italien Buffali était, dit-on, à la merci d'un écu pour tous les services qu'on pouvait lui demander, et la Zachetta l'avait plus d'une fois accusé de ne pas rendre un compte exact de ce qu'il gagnait. Soit qu'il voulût se venger de la Zachetta, soit que la somme d'argent qu'on lui offrît eût tenté sa cupidité, il entraîna la chanteuse dans un rendez-vous, où elle reçut trente sequins et une chaîne d'or; il eut pour sa part dix sequins.

Eh bien, Victor, est-ce là une femme que vous puissiez épouser, celle qui vous raconte de pareilles choses, et qui comprit la portée de l'entretien suivant?

Lisez, si vous en avez le courage!

Je n'avais pas de coin assigné dans notre grange pour y dormir. Le soir venu, je restais à l'endroit où je me trouvais, le corps sur le plancher, la tête sur le pied d'un matelas, quelquefois rencognée à l'angle d'un mur, et là je dormais. Ceux qui voulaient passer me dérangeaient avec le pied, et je dormais où on me poussait.

Or, un soir que je m'étais glissée du côté de la paille fraîche de la Zachetta, car on avait des attentions pour elle à cause de son succès, la nuit devait être longue et bonne, car le lendemain nous n'avions pas à travailler, nous étions à la veille de la Fête-Dieu des chrétiens, et il était défendu aux saltimbanques et aux chanteurs de paraître dans les rues.

L'espoir de bien dormir et la crainte que la Zachetta ne me chassât de près d'elle me tenaient éveillée; mais elle était si occupée de l'action qu'elle méditait, qu'elle ne me vit pas.

Buffali, l'Italien, se glissa bientôt auprès d'elle, et voici ce qu'ils se dirent :

Mais comment vous répéter ces explications?...

L'embarras que j'éprouve est étrange, Victor; je veux, et c'est ma volonté bien formelle, je veux vous enlever le pouvoir de croire à la possibilité d'une union entre nous, et pour cela je n'aurais qu'à vous parler la langue qu'on m'a apprise dans mon enfance, mais je n'ose pas; je me sens la force de me remettre en présence de pensées que je déteste, mais jamais je n'oserais écrire aucun de ces mots familiers à la mendicité débauchée de nos pareils.

Sachez donc que Buffali, après avoir interrogé la Zachetta sur le rendez-vous qu'il lui avait procuré, reçut d'elle les dix sequins promis, et lui conseilla de quitter la bande, se faisant fort de lui trouver des occasions de gagner encore plus d'argent.

J'écoutais, non pas tant avec l'avide curiosité de l'ignorance inquiète, que pour pouvoir appuyer ma dénonciation de preuves; car j'avais déjà pris ma résolution à ce sujet.

Du reste, Victor, si vous cherchiez dans cette action la preuve d'un vice de plus, vous vous tromperiez beaucoup.

C'était un des devoirs sacrés de nous tous, enfants et vieillards, de veiller à ce que personne n'abandonnât la société.

Nous devions partir le lendemain et nous réunir tous à quelque distance de Trieste, en sortant par petites bandes, les uns d'un côté, les autres d'un autre côté de la ville.

La Zachetta était de notre détachement et accompagnée par Zabuloni, le nain hongrois; il n'y avait aucun moyen qu'elle pût demeurer dans la ville, où nous l'eussions retrouvée; elle convint avec Buffali qu'elle fuirait de notre

première halte, et lorsqu'on se disperserait pour aller dans les hameaux voisins.

Déjà dissimulée et patiente, je gardai mon secret, et je me réservai de parler au moment favorable.

Deux jours après, nous partîmes.

Nous nous rendîmes aux environs d'un petit bourg entouré d'un bois assez fourni, et nous nous arrêtâmes dans les ruines d'un couvent qui avait servi à loger des troupes républicaines qui l'avaient brûlé et pillé.

Nous étions dans une salle qui avait servi de réfectoire, et l'on parlait de se distribuer les travaux du lendemain. Buffali demanda pour lui et Zachetta un gros bourg situé à deux lieues de là, et dans lequel il y avait une foire considérable.

Le père proposa de nous y rendre tous; mais Buffali et Zachetta ne voulurent point, sous prétexte, disaient-ils, que nous nous nuirions les uns aux autres; et comme tout le monde était d'un avis contraire au leur, Zachetta déclara qu'elle n'irait pas si on y allait.

— Mais pourquoi, lui dit enfin Zabuloni, ne veux-tu pas que nous allions tous ensemble?

— Parce que, m'écriai-je, elle ne pourrait pas s'échapper avec Buffali.

Cette accusation, portée par une enfant de mon âge, appela l'attention de toute la bande aussi bien qu'eussent pu le faire les paroles d'une personne plus âgée. Zachetta en perdit contenance, l'Italien Buffali voulut me faire taire; mais Zabuloni lui eut bientôt imposé silence, et alors on me demanda comment j'avais appris ce secret.

Ce n'est point pour vous raconter ce projet de fuite et la

part que je pris à sa punition que je me suis déterminée à vous dire toutes ces circonstances; ceci n'est que la misère du pauvre vagabond qui manque à la solidarité des intérêts communs.

Ce qu'il y a d'effroyable dans cette circonstance, c'est qu'indépendamment des projets de fuite, on m'en demanda les motifs; c'est qu'il me fallut dire non-seulement les projets à venir, mais encore la faute passée; et puisque je tiens ce voile que j'ai tant de peine à déchirer tout à fait, tant j'ai de honte à vous montrer l'impudicité de ces premières années de ma vie, laissez-moi le faire retomber jusqu'à mes pieds, pour vous dire que rien ne m'embarrassa dans le récit de cette faute, et que je vis s'appliquer à la malheureuse Zachetta une loi qui la punissait cruellement, non pas pour ce qu'elle avait fait, mais parce qu'elle en avait soustrait le salaire au trésor commun. Le soir même elle fut fouettée publiquement par toute la bande.

Quant à Buffali, qui n'était qu'un chanteur étranger à notre caste, qu'on avait loué à cause de son talent sur le violon, il fut simplement renvoyé.

Mais sa punition fut d'autant plus terrible, que le nain Zabuloni l'atteignit à une demi-lieue de notre halte, et je me souviens que quelques jours après nous entendîmes raconter, à un village peu distant de celui-là, qu'on avait trouvé dans un fossé de la route le corps d'un vieux chanteur italien tenant encore dans ses mains son violon, le nez chargé de son énorme paire de lunettes, et la tête coiffée de son immense perruque d'étoupe.

Nous trouvâmes la chose fort plaisante, et ce fut pour nous un long sujet de rire.

Ainsi vous le voyez, le vice... le crime... la vénalité... le sang... le meurtre... et tout cela accepté comme la vie usuelle, comme le devoir, comme la loi.

Ne m'en demandez donc pas davantage; avez-vous besoin que je vous dise que j'ai vécu jusqu'à l'âge de quatorze ans dans cette société immonde, où les plus jeunes et les plus vieux ont le même langage et souvent les mêmes vices...

Assez... assez... Oh! n'est-ce pas que vous ne voulez pas que je m'étreigne le cœur jusqu'à en faire tomber goutte à goutte la honte de cette horrible vie.

Déjà, n'est-ce pas, vous ne m'aimez plus; déjà vous avez honte de m'avoir aimée un moment! je n'ai pas besoin de vous dissuader davantage d'un projet dont vous rougissez déjà.

N'en parlons donc plus; j'ai rempli mon devoir, affreux devoir, pour lequel votre père seul peut me remercier; devoir honteux que j'ai accompli envers vous au risque d'être punie par vos mépris pour l'avoir accompli.

Oh! que vous êtes heureux et injustes, vous autres qui vous plaignez des tristesses de la vie!

Mais tout vous est compté à honneur : aimer votre père et votre mère, obéir à leur expérience, accepter la volonté de celui qui vous a donné la vie, celle du corps et celle de l'âme, et qui les a toutes deux nourries d'un pain libéral et d'une saine pensée : ce sont là vos devoirs et on vous en fait des vertus; on vous fait une vertu d'être bon, d'être heureux, et vous trouvez cependant que cela est difficile.

Oh! mais que seriez-vous donc, s'il vous fallait faire ce

que je fais aujourd'hui, puiser en vous-même le courage de vous dégrader devant celui que vous aimez, et de lui dire :

Tu me crois belle; non, regarde-moi mieux, je ne suis qu'un hideux squelette paré de couleurs plâtrées!

Et je le fais, moi, cependant; je le fais, parce que je vous aime, Victor, et j'espère qu'un jour viendra où vous me plaindrez pour ce que j'ai été, où vous m'estimerez pour ce que je me serai faite.

Maintenant, adieu, et véritablement adieu.

Je vous crois trop généreux pour que vous pensiez à me revoir après ce que je vous ai dit.

Ne me répondez pas, je vous en supplie, ne me regardez jamais : je ne sais si je n'en mourrais pas de honte.

Adieu, Victor, adieu. Oh! si un ange venait et s'il me disait :

« Tu seras la plus belle de toutes les femmes, tu seras la plus riche, tu seras mariée à un homme d'un nom illustre et d'un rang élevé, et cela dans peu de jours, et cela malgré ta vie passée, et avec celui que tu aimes; ou bien, si tu le préfères, tu seras une pauvre jeune fille qui aura vécu dans l'innocence et l'humilité, mais qui pourra, sans crainte, sans regret, tendre la main à un honnête homme; choisis! »

Oh! Victor, je le jure, cette fortune fût-elle celle d'un prince, ce rang fût-il celui d'une reine, et ma beauté dût-elle ne jamais se flétrir; beauté, couronne, trésor, je laisserais tout pour pouvoir, le front et le cœur calmes sous ma couronne virginale, l'âme blanche sous mon voile blanc, marcher avec vous au mariage que vous me proposez, et

cela dussé-je mourir au sortir de l'église, mais sûre d'être pleurée par vous.

Mais comprenez-moi, Victor; vous sentez-vous le courage de donner fièrement la main à une femme de qui l'on peut dire, lorsque vous passerez entre la haie des curieux qui assisteront à votre mariage :

Mais j'ai vu cette fille tendre la main à l'aumône! Mais je l'ai vue sur les places publiques réjouir pour quelques sous la curiosité des portefaix du coin!

Et qui sait si d'autres injures ne m'arriveront pas?...

Calomnies, je le jure, mais calomnies contre lesquelles personne ne peut me défendre, pas même moi, et vous moins que tout autre... Vous y succomberiez et j'en mourrais...

Non... non... cela n'est pas possible!

Adieu, Victor, adieu...

Voilà un mot que je répète sans cesse et que je ne me sens pas le courage d'écrire pour la dernière fois.

C'est que, je le sais, une fois que cette lettre sera partie, une fois que ce mot suprême qui me lie encore à vous, en m'avertissant qu'il faut m'en séparer pour toujours, sera dit; c'est qu'une fois que je n'aurai plus à vous dire : — « Adieu, ne pensez plus à moi, ne m'aimez plus... » je n'aurai plus rien à vous dire dans ce monde... plus rien! plus rien, car vous ne m'aimerez plus, vous me mépriserez...

O misère de ma vie, désespoir éternel, ineffaçable... oh! qu'il valait mieux me laisser là où je vivais, dans la quiétude du vice, que de m'apprendre la vertu pour me dire après :

« Tu n'en auras point, tu n'en auras jamais la récompense ! »

Adieu donc, Victor... adieu. Votre père doit être content, je lui ai bien largement payé ma dette de reconnaissance. Je signe du nom que je portais autrefois.

MARIE.

N° 23.

ALISON BONSENNE A SON FRÈRE.

Eh bien, Victor, tu as reçu la lettre de Charistie; voilà trois jours que tu l'as reçue, et je n'ai pas eu de tes nouvelles !

As-tu peur de me dire la vérité? Ne sois pas si timide, Victor ; la vérité, je la sais...

Charistie ne descend plus à la maison; elle est malade, dit-elle.

Je suis montée pour la voir, et sa mère m'a refusé la porte une fois, deux fois dans la même journée... le lendemain encore.

Mon père a appris que j'avais voulu voir Charistie; il m'a défendu d'y retourner... et a prétendu que je l'importunais.

Ah ! Victor, je ne puis dire quel soulèvement d'orgueil blessé m'a fait sortir du respect que je me devais à moi-même et de celui que je devais à mon père, mais je me suis écriée :

— Mais Léopold y va tous les jours !

— Que vous importe ? m'a répondu mon père. J'ai eu be-

soin de son concours pour certaines affaires relatives à mademoiselle Lambert.

— Et il a dû y mettre de l'empressement, ai-je repris sans pouvoir contenir les larmes brûlantes qui me dévoraient les yeux ; une héritière de quatre cent mille francs!

— Qu'est-ce à dire? s'est écrié mon père.

Son accent était celui d'une désapprobation formelle.

Je me suis tue, presque heureuse de voir repousser ma supposition comme une folie déraisonnable, impossible ; mais peu à peu mon père est devenu pensif et presque triste. Sur son visage, où se succédaient des expressions diverses, il me semblait lire des souvenirs que réveillait mon accusation.

J'en suis sûre, à ce moment il se rappelait mille petites circonstances qui ne l'avaient pas frappé d'abord, mais qui lui paraissaient en cet instant justifier mes craintes.

Enfin, lorsque l'expression de mécontentement qui s'arrêta sur ses traits m'eut prouvé qu'il était convaincu de la perfidie de Léopold et de Charistie, il remarqua tout à coup de quel œil curieux je l'observais, et il vint à moi, tendre, triste et embarrassé.

— Tu es une folle, me dit-il, tu es une folle... D'ailleurs, le mariage de Léopold avec Charistie est aussi impossible que celui de Victor, car Léopold est un homme d'honneur.

Mon frère, mon frère! ce n'est pas ainsi que mon père m'eût consolée s'il n'avait pas senti que j'avais une souffrance juste!

Écoute bien, il n'a pas défendu Léopold en disant qu'il m'aimait, mais que son mariage était impossible.

Léopold est un homme d'honneur, c'est-à-dire qu'il m'é-

pousera parce que c'est une affaire conclue, promise, jurée... il m'épousera par honneur, avec l'amour d'une autre dans le cœur.

On appelle cela de l'honneur ! Non, non, c'est un crime, un crime abominable... Mieux vaut tuer sa fiancée en lui disant : Je ne vous aime plus... Mieux vaut...

Ah ! que c'est affreux de soupçonner et de ne rien savoir.

Mais toi, tu dois savoir quelque chose; elle t'a écrit. Si elle t'aime, tu dois le voir à chaque ligne de sa lettre. Si elle te trompe, si elle aime déjà Léopold... tu l'as déjà compris... et tu ne me dis rien...

Tu n'as donc qu'un malheur à m'annoncer? Mais si je suis trompée, tu es trahi... que veux-tu faire? qu'as-tu répondu ?...

Victor, Victor, par grâce, réponds-moi... ou plutôt je veux te voir.

Un mot, un seul mot, je t'en supplie.

Ta sœur, qui pleure et qui t'aime.

LISE.

N° 24

VICTOR BONSENNE A SA SŒUR ALISON.

Ma sœur,

Il n'y a de malheur que pour moi, personne ne te trompait, ni Charistie, ni Léopold.

Quand mon père a dit que le mariage de Léopold avec Charistie était impossible, il avait raison. Nul homme ayant dans le cœur un peu de dignité ne peut accepter un pareil mariage.

Ce n'est pas à toi de te plaindre, Alison... ah! ce serait bien plutôt à d'autres! et quand j'y pense, ce n'est pas moi qui suis le plus malheureux!

N'accuse pas Charistie, ne lui reproche rien de ce qui arrive; c'est une âme digne de toute la pitié et du respect qu'on doit à une vie perdue. C'est un terrible secret que je ne puis te dire, que tu ne peux pas entendre, que tu ne comprendrais pas; car il est des malheurs si épouvantables, des abîmes d'infortunes si profonds, que les regards de l'innocence ne sauraient y pénétrer, et que tu n'y verrais que des ténèbres.

Crois-moi, jamais rien ne pourra t'en donner une idée, et moi-même qui sais la triste vérité, je ne me sens pas la force de la contempler dans toute sa désespérante cruauté.

Chaque fois que mon esprit y revient, je la trouve plus terrible, plus désolante.

Pauvre Charistie! Et pourtant je l'aime... je l'aime encore... je le sens!...

Si, dans le triste avenir auquel elle est condamnée, je puis lui être un ami sincère, un protecteur dévoué, elle n'a qu'à m'appeler, et je la défendrai autant qu'elle peut être défendue. Si tu la revois, si tu lui écris, fais-lui comprendre qu'elle a en moi un frère.

Quant à toi, sois bonne pour elle. Il serait affreux qu'elle se sentît abandonnée après l'héroïque effort qu'elle vient de faire, après le terrible sacrifice qu'elle a si noblement accompli.

Adieu, ma bonne Alison; crois en ton bonheur, il repose sur des bases inébranlables : sur l'amour d'un honnête homme pour le cœur le plus pur que je connaisse.

Calme tes soupçons ; je verrai Léopold, je l'interrogerai. Tu te trompes, j'en suis sûr.

Tu as pris pour je ne sais quel sentiment la pitié qu'il doit éprouver pour Charistie, car je ne doute pas qu'il n'ait été instruit par mon père des secrets de Charistie. On parle de la marier, m'as-tu dit?... ô la malheureuse, à quel homme veut-on la livrer... car quel est l'homme qui osera braver assez audacieusement l'opinion pour lui donner son nom?

Adieu; encore une fois, plains-moi, heureuse que tu es, et qui te plais à jeter le trouble dans ton bonheur. Oh! c'est affreux...

Tu trouveras dans cette lettre un billet pour mon père, donne-le-lui.

A bientôt. Ton frère.

VICTOR.

N° 25.

VICTOR A MONSIEUR BONSENNE.

(Incluse dans la précédente.)

Mon père,

Je viens vous demander sincèrement le pardon de ma révolte contre vos ordres. Je comprends que tout ce que vous avez décidé est juste et convenable.

Veuillez comprendre qu'ignorant les raisons que vous aviez de m'éloigner de votre maison et de condamner mon amour, j'aie pu murmurer contre une volonté qui me semblait tout arbitraire. N'est-il pas vrai aussi que je ne pouvais m'imaginer rien de pareil à ce qui est?

Je n'ai rien à dicter à un cœur comme le vôtre; mais n'est-ce pas que vous n'abandonnerez point Charistie?

Je vous envoie une copie de la lettre qu'elle m'a écrite. Si quelque chose au monde pouvait effacer l'horrible flétrissure de son passé, ce serait sa noble abnégation d'aujourd'hui.

Faites-lui part du bonheur qu'elle peut encore espérer; aidez-la, soutenez-la.

Vous ne m'en voudrez pas si je ne vous écris pas plus longuement; vous devez sentir ce que je souffre à parler d'un sujet pareil; car l'amour que j'avais pour Charistie est mort et flétri, comme sur sa tige une fleur touchée par une haleine impure; mais il me tient encore au cœur comme la fleur à la terre, toute morte et toute flétrie qu'elle est, et je ne l'en arracherai qu'avec d'affreux déchirements.

Pardonnez-moi donc, mon père, et prenez-moi en pitié.

Votre fils respectueux.

VICTOR BONSENNE.

N° 25

CHARISTIE A MONSIEUR BONSENNE.

Monsieur,

Lisez-moi patiemment, et je vous le demande comme une justice que vous ne pouvez me refuser, faites ce que je vais vous demander, faites-le, monsieur, il le faut, je le veux.

Entendez-moi bien, je le veux.

Si ce langage vous étonne et vous blesse, la faute n'en est pas à moi, mais à vous qui m'y avez réduite.

Vous passez pour un homme juste et bon, selon les idées du monde où vous vivez. Je ne sais si j'ai bien appris ces idées, mais mon cœur, ma raison, tout mon être se refuse à penser que vous puissiez un instant mettre obstacle à ce que je vous demande.

La lettre que je vous écris a été longuement réfléchie par moi ; c'est après trois jours de larmes, de cris, de tortures que vous ne comprendriez pas, que je suis parvenue à vous l'écrire.

Je l'ai faite et refaite dix fois, j'ai effacé les premières avec mes larmes ; d'autres, je les ai déchirées avec rage.

Je n'écris plus à ce moment à l'homme qui m'avait dit : « Je vous serai un père ; » à celui-là, si j'adressais des prières, des larmes, des supplications, il ne les écouterait pas.

J'écris aujourd'hui à un juge, à un maître peut-être... je ne sais pas...

N'importe ! je plaide ma cause, et si le juge ou le maître ne cède pas, je lutterai ; et s'il arrive des scandales ou des malheurs, je lui en envoie dès à présent toute la responsabilité.

Lisez donc, monsieur, et soyez patient.

Un jour, sur la place Vendôme, moi, fille des grands chemins, chanteuse des rues, libre, indépendante, vivant de mon talent, je tenais ma guitare et je chantais.

Une voiture qui passait se trouve un moment arrêtée par la foule que j'amassais près de moi ; car, dans ma misère, j'étais la reine de mes pareilles, et si je ne disposais

pas de tout ce que je pouvais gagner, si une autre main que la mienne récoltait l'argent qui m'était destiné, du moins n'avais-je de reconnaissance à personne qu'à moi-même de la part qu'on me faisait.

Du fond de cette voiture arrêtée devant moi part un cri perçant; je vois une main de femme me désigner, puis la voiture s'éloigne.

Quelques minutes après, un homme fit signe à la femme qui m'accompagnait de venir lui parler, et je pus voir que vous vous entreteniez de moi avec elle. L'infâme Téhéta avait cru vous comprendre, et vous-même, devinant ce qu'elle s'imaginait, vous vous prêtâtes à ses idées, afin de pouvoir arriver jusqu'à moi.

Il fut convenu que je vous serais amenée le soir même, dans une maison que vous désignâtes vous-même. Je m'y rendis avec Téhéta.

Voilà ma misère, mon malheur, ma honte. Je la regarde bien en face, je vous la montre sans la farder, je veux que vous soyez bien convaincu que je n'en ai rien oublié.

C'est hideux, c'est épouvantable, n'est-ce pas?

Vous le sentez à présent comme alors, je pense; eh bien, monsieur, quand je vous aurai montré que vous m'avez fait une position plus affreuse, un malheur plus grand, une honte plus cruelle que celle où j'étais plongée, peut-être alors trouverez-vous que j'ai le droit de vous parler comme je le fais, et de vous crier :

— Qu'êtes-vous venu faire dans ma honte et dans ma misère? pourquoi m'avez-vous prise où j'étais pour me donner les remords de ma position et me faire marcher dans une voie où je dois périr?

Mais je reviens à mon récit, car je ne veux pas récriminer.

Je veux que les faits parlent, je veux qu'eux seuls vous disent la justice de ma réclamation.

Lorsque Téhéta m'eut laissée seule avec vous, vous souvient-il, monsieur, que j'attendais indifféremment, lorsque vous vous mîtes à me questionner sur mon passé, sur ma naissance, sur mes souvenirs ?

C'est alors que vous me demandâtes si je ne portais pas une marque rouge au flanc. Ce ne fut qu'à l'anxiété de vos questions, qu'à l'étrange surprise que vous me montrâtes en apprenant la vérité de tout ce que vous aviez l'air de savoir, que je devinai à mon tour que vous cherchiez en moi quelque enfant perdue, enlevée, volée.

Ce n'était pas la première fois qu'une pareille idée se présentait à moi.

J'avais trop souvent entendu reprocher à Téhéta par Zabuloni, devenu l'un des chefs de notre bande, de m'avoir enlevée à ma famille, pour ne pas saisir avec empressement l'espoir de la retrouver un jour.

Quel sang coule dans mes veines ? je l'ignore encore. A quel rang étais-je destinée ? je ne le sais pas... Mais il y avait en moi un mépris de tout ce qui m'entourait qui malgré mon esclavage me mettait au-dessus de tous mes compagnons.

On avait pu pervertir mon âme, on ne m'avait pas réduite à l'obéissance.

Cependant j'étais fatiguée de la lutte... j'attendais.

Vous savez, monsieur, avec quel transport j'acceptai l'espérance d'échapper à la vie infâme qui était la mienne.

Vous souvient-il de vos paroles, monsieur? vous en souvient-il? Je ne sais, mais je vais vous les répéter... je les sais par cœur, car elles ont été pendant toutes ces dernières années l'entretien de mes heures de solitude; elles ont incessamment retenti à mes oreilles comme une exhortation du ciel pour me soutenir lorsque je me sentais prête à manquer de force dans le chemin de réhabilitation où vous m'avez fait marcher.

Ces paroles, je les ai crues saintement, sincèrement, car elles paraissaient saintes et sincères.

— Marie, me disiez-vous — je m'appelais encore Marie, — abandonnez vos compagnons, rentrez dans une vie honnête; ni appui ni secours ne vous manqueront. Si vous voulez accepter votre nouvelle position avec courage, un noble et brillant avenir vous appartient encore.

Et d'abord une éducation soignée vous rendra digne du monde dans lequel vous entrerez. Innocente pour ainsi dire du mal qu'on vous a fait faire, vous retremperez dans de salutaires leçons votre jeunesse qu'on a pervertie; de même qu'une instruction meilleure fera disparaître l'ignorance grossière où vous êtes plongée, vous fera oublier le langage grossier auquel vous êtes accoutumée, de même les principes d'une morale sévère, l'exemple constant de la vertu vous ramèneront à la chaste pudeur qui convient à une jeune fille. Le crime n'est que dans l'intention de le commettre, et à ce titre j'ose presque espérer que vous êtes innocente.

Et si plus tard, docile aux leçons qui vous seront données, vous vous tournez vers la pratique de la vertu, si lus tard vous détestez comme abominable la vie qu'on

vous a faite jusqu'à ce jour, vous serez pure devant Dieu.

Et comme le secret de ce que vous êtes maintenant restera toujours enfoui entre nous, vous serez également innocente aux yeux des hommes.

Je la détestais déjà cette vie qu'on me faisait mener, et c'est alors que, sensible aux transports avec lesquels j'acceptai l'espérance que vous m'offriez, vous avez ajouté :

— Soyez bonne, laborieuse, sage, obéissante, discrète, résignée, et peut-être un jour vous sera-t-il permis de voir s'ouvrir pour vous les bras de votre mère.

N'est-ce pas là ce que vous m'avez dit, monsieur ? n'est-ce pas là ce que vous m'avez fait espérer ?

Et dans le marché que nous avons conclu ensemble, ai-je oublié quelque chose des obligations que vous m'avez imposées et la récompense que vous m'avez promise ? Je ne le crois pas.

Il est inutile de vous rappeler les événements qui ont suivi cet entretien. Vous les savez, monsieur ; vous savez qu'enfermée pendant six mois dans un village des environs de Paris, prisonnière sous la surveillance de madame Lambert, j'y ai reçu les premières leçons que vous m'avez fait donner.

Ai-je manqué de courage, de docilité, de résignation? Vous savez bien que non; car ce fut au bout de ce temps que vous me jugeâtes digne d'entrer dans le pensionnat où était votre fille, ce véritable modèle de toutes les vertus auxquelles vous me disiez de me consacrer.

Ce me fut une bien douce récompense, monsieur; pour la première fois j'entrai pour ainsi dire dans un cœur ami.

Oh ! merci, monsieur, pour ce que vous avez fait alors;

ce fut pour moi un bonheur dont vous ne pouvez avoir d'idée.

Imaginez un pauvre enfant, vivant du pain de l'aumône, couchant sur la dure, grelottant de froid, et à qui l'on ouvre tout à coup un abri où il trouve des aliments qui lui rendent la force, un lit qui lui donne le repos, une chaleur qui épanouit son corps. C'est alors pour lui un doux contentement, une joie silencieuse, un bien-être qui l'envahit tout entier.

J'avais éprouvé cela pour mon corps, monsieur, car aucune espèce de misère n'a manqué à mon enfance, ni celle de la faim, ni celle du froid, ni celle de l'insomnie.

Eh bien! lorsque vous m'avez placée près de votre fille, lorsque Alison me tendit les mains, et, sans doute avertie par vous de me prendre en pitié, m'ouvrit son cœur et me dit : « Veux-tu être mon amie? » alors j'éprouvai pour mon âme ce que j'avais éprouvé pour mon corps : la joie qui m'inondait déborda par mes larmes, et il me sembla que l'air de ma pensée était plus doux, plus calme et plus pur dans cet asile où il m'était permis de me réfugier.

Et à partir de ce jour, dites, monsieur, que m'avez-vous demandé que je n'aie point fait? quel travail avez-vous exigé de moi que je ne l'aie entrepris avec ardeur et accompli avec persévérance?

Vous m'avez dit d'être bonne; j'ai trop souffert pour qu'il ne m'ait pas été facile de le devenir.

Vous m'avez dit d'être sage; la honte de ma vie passée m'eût suffi sans vos conseils.

Vous m'avez dit d'être obéissante; est-il aucun de vos ordres auxquels j'aie résisté, même lorsque vous m'avez

ordonné de traiter comme ma mère cette pauvre femme que vous appelez madame Lambert, et qui remplit si mal le rôle que vous lui avez assigné ?

Malheureuse servante, obséquieuse et pauvre, qui m'eût aidée à vous tromper, si j'en avais eu un seul moment la pensée.

Vous m'avez dit aussi d'être discrète ; je l'ai été, monsieur, et il y a à peine qnelques jours, personne, si ce n'est vous et moi, ne savait d'où je venais, qui j'étais, et ce que j'avais été. Un autre le sait maintenant, et c'est à vous de me remercier de vous avoir désobéi cette fois.

Vous m'avez dit enfin d'être résignée ; je l'ai été.

Je ne le suis plus ; je l'ai été tant que j'ai pu croire à cet avenir que vous m'aviez promis. Cet avenir où vous aviez placé deux récompenses également saintes, le bonheur que donne la vertu et celui que donne l'amour d'une mère.

Folles paroles, mensonges indignes, tromperies funestes, vous m'aviez promis ce que vous ne pouviez pas me donner.

Ma mère existerait-elle ? Vous me le dites.

Puis-je vous croire, vous qui m'avez dit qu'en vous obéissant je reviendrais pure devant les hommes ?

Vous me l'avez dit, et cependant je suis restée souillée et infâme.

Oh ! c'est que je sais tout maintenant, monsieur ; l'imprudence de votre fille m'a tout appris. Je sais qu'une union entre moi et un honnête homme est chose impossible. Je le sais, puisque vous le lui avez dit.

Je l'ai appris plus cruellement encore par la lettre que

votre fils a écrite à sa sœur, qui lui demandait le sens de ma confidence, et dans cette lettre il y a une phrase qui me condamne et qui vous condamne, monsieur :

« On parle de la marier? dit-il (c'est à moi que cela s'adresse). A quel homme assez perdu va-t-on donc la livrer, la malheureuse ! car quel homme ayant un peu de dignité dans le cœur pourrait accepter un pareil mariage? »

Voilà donc où vous m'avez réduite, monsieur; voilà donc cet avenir que vous m'avez promis; voilà donc cette récompense de mes efforts, cette réhabilitation tant vantée !

Il ne vous semble pas possible que j'appartienne à un honnête homme, et cela est bien vrai, car celui que j'aime, et qui m'aimait encore il y a quelques jours, le dit comme vous. Il faudra donc que je sois la proie de quelque lâche, assez vil pour accepter ma honte, à moins que moi-même je ne descende à tromper celui qui, comme Victor, pourrait se laisser prendre aux apparences qui l'ont trompé.

Mais dites-moi donc ce que je vais devenir ?

Vous avez fait naître en moi le dégoût et l'horreur de ce que j'ai été, et vous me laissez en proie au dégoût et à l'horreur de tous les cœurs honnêtes.

Que ne me laissiez-vous à la misère que je connaissais, au vice si facile à apprendre ? j'y serais morte où j'y vivrais sans remords.

Pourquoi m'apprendre des sentiments qu'il ne m'est pas permis d'éprouver, des vertus dont la pratique ne me sera comptée pour rien ?

Pourquoi me donner l'ambition du bien, pour me dire que je n'en recueillerai jamais le fruit?

Oh! tenez, monsieur, je ne veux pas plaider cette cause, elle m'entraînerait à des regrets honteux, à des pensées funestes, à un désespoir qui égarerait ma raison et mon cœur.

Je reviens au sujet véritable de cette lettre.

Pour des raisons que je ne comprends pas et que je n'ai jamais cherché à approfondir jusqu'à ce jour, vous vous êtes fait le maître de ma destinée. Soit de votre volonté, ou que vous obéissiez à la volonté d'un autre, vous vous êtes emparé de moi.

Il n'est rien qui ne me vienne de vous. Je vais où vous voulez que j'aille; je vis comme vous entendez que je vive; grâce à vos bienfaits personnels ou à des bienfaits dont vous n'êtes que le distributeur, rien n'a manqué à mon éducation, et rien maintenant ne manque à toutes les dépenses qu'il me plaît de faire.

Eh bien! monsieur, si c'est à votre générosité que je dois ce que je suis, ajoutez-y une dernière aumône, donnez-moi la somme nécessaire pour que je puisse quitter Paris seule, pour que je puisse aller, soit en Allemagne, soit en Italie, me cacher à toutes les personnes qui ont pu me connaître autrefois ou qui peuvent me connaître encore.

J'ai appris de vous la probité, je n'ai pas oublié de mon ancienne existence de savoir vivre de peu. Avec ces deux vertus et la résolution de travailler, je pourrai vivre honnêtement.

Voilà ce que je vous demande, monsieur; que ce soit,

comme je vous l'ai dit, à votre générosité ou à une générosité cachée que je m'adresse.

Vous devez comprendre combien une pareille correspondance me doit être pénible ; vous devez comprendre que le courage qui m'a fait écrire à votre fils, et qui me fait vous écrire aujourd'hui, est celui du désespoir, qu'il est le dernier effort d'une âme brisée et d'un esprit qui ne sait plus où il va.

Hâtez-vous donc, monsieur, et répondez-moi. Si c'est un refus que vous avez à me faire, ne craignez pas de me le dire ; mais ne vous étonnez pas, dans ce cas, si je ne demande conseil qu'à moi-même, recours qu'à moi-même, protection qu'à moi-même.

Où irai-je ? que ferai-je ? je l'ignore ; mais rester comme je suis, et où je suis, je ne le peux pas et je ne le veux pas.

Peut-être un jour viendra-t-il où, plus calme et plus juste, sans doute je retrouverai dans mon cœur la reconnaissance que je vous avais vouée, et où je pourrai vous l'exprimer.

Aujourd'hui je souffre trop, aujourd'hui je ne sens que mon malheur, aujourd'hui je vous maudirais...

MARIE.

P. S. Sans m'en apercevoir, je viens de reprendre mon nom d'autrefois. Faites, ô mon Dieu, que ce ne soit point un funeste présage pour ma vie !

N° 27.

LÉOPOLD DESLAURIÈRES A CHARISTIE.

Mademoiselle,

Pardonnez-moi d'oser vous écrire; mais peut-être m'excuserez-vous si vous consentez à lire ma lettre tout entière.

A peine me connaissez-vous, quoique monsieur Bonsenne m'ait chargé de m'occuper de quelques intérêts pécuniaires qui vous concernent.

Cependant cette confiance d'un homme si vénérable doit vous assurer que je ne suis pas tout à fait indigne d'être considéré par vous comme un ami. Ce titre, je vous le demande, je veux le mériter, et alors même que vous me le refuseriez, je le prendrais.

Oui, mademoiselle, et pardonnez à mon audace, ce n'est pas vainement que j'ai appris à vous connaître, ce n'est pas sans vous admirer que j'ai été instruit et des malheurs de votre existence et de la sublime expiation par laquelle vous avez racheté un malheur dont vous êtes innocente.

Victor m'a lu votre lettre; soyez honorée comme une sainte, et pour votre noble conduite et pour votre noble aveu.

Vous ne me connaissez pas, mais je vous connais, et je me mépriserais comme le dernier des hommes si je ne me faisais un devoir de proclamer, partout et tout haut, le respect que vous m'inspirez.

C'est en cela du moins que mon dévouement dût-il vous

déplaire, je me ferai votre ami; oui, votre ami. Ne faut-il pas que quelqu'un le soit, lorsque les cœurs sur lesquels vous comptiez semblent prêts à vous manquer?

Oh! mon Dieu, comment se fait-il qu'il y ait un homme en qui vous avez eu foi, un homme que vous avez aimé, et que cet homme s'éloigne de vous au moment même où vous venez d'acquérir des droits plus saints à son amour, à son estime, à son respect!

Non, je ne l'accuse pas, et je ne veux pas l'accuser; si je vous écris, c'est que le silence de Victor peut être pour vous un coup mortel.

Je ne discute pas, je ne veux pas discuter la valeur des préjugés aveugles et étroits auxquels il obéit; mais il me semble que je dois protester contre un pareil abandon, au nom de tous les cœurs qui ont l'intelligence des grands sacrifices.

Mais que serait donc ce monde et que deviendriez-vous, si tous les cœurs étaient aussi égoïstes, si tous les esprits étaient aussi pauvrement étroits? Pardonnez-moi la sincérité de ces paroles contre des personnes que vous estimez, que vous aimez peut-être encore, malgré leur froid abandon.

Mais je ne puis assez vous dire aussi mon indignation, elle m'emporte, elle me fait oublier à moi-même que je les ai nommés mes amis.

Mais pent-être ce langage vous déplaît-il; pour une âme comme la vôtre, la colère même la plus juste est un tort. Oui, vous avez raison, mademoiselle, il ne faut pas blâmer ceux qui vous méconnaissent; il faut les plaindre.

Malheureux Victor! il n'a pas compris quelle âme s'était

donnée à lui ! il n'a pas senti qu'un amour comme le vôtre était une de ces faveurs du ciel qu'on ne peut mériter qu'en les acceptant à genoux et avec reconnaissance !

Et vous que le sort a déjà injustement partagée, comment se fait-il que votre cœur ait cherché celui à qui la nature avait refusé le sentiment de votre vertu et le pouvoir d'apprécier l'inexprimable sublimité de votre conduite envers lui ? C'est trop de malheur !

Ah ! le cœur a de cruelles erreurs ! Mais puis-je, moi, vous accuser d'aveuglement, lorsque près de vous il se trouvait une âme sympathique à toutes les hautes pensées, pieusement dévouée à tous les nobles sacrifices, et qui vous a méconnue, et qui a cherché à côté de vous une compagne ?

Sans doute Alison est bonne et mérite qu'on la respecte ; mais elle est comme les autres : tout ce qui sort de la vulgarité des devoirs usuels est au-dessus d'elle, et je frémis en vous le disant, mais cela est trop vrai, vous n'avez plus de protecteur, vous n'avez plus d'amant, et du jour où elle soupçonnerait ce qui vous fait si supérieure à mes yeux, vous n'auriez plus d'amie.

Pauvre Charistie !...

A mesure que je vous écris, je sens le courage me manquer.

Pourquoi vous dire tout cela ? pourquoi vous porter des coups si sensibles, ou rouvrir des blessures si récentes ? N'est-ce pas un crime ? Non, mademoiselle, non... car j'ai à vous offrir, à côté de tous ces amis qui vous trahissent, un cœur qui se donne à vous.

Que voulez-vous d'un ami, qu'attendez-vous d'un frère? dites-le, et je suis prêt à tout.

Oh ! pauvre Victor, âme étroite et faible... il hésite à vous donner son nom... son nom! Un nom honnête sans doute, mais obscur...

Ah! que je voudrais que le mien fût encore plus honoré qu'il ne l'est! que je voudrais qu'il eût, outre l'éclat des belles actions de mon père, l'éclat de la fortune et celui de la noblesse !... Avec quel orgueil je le mettrais à vos pieds et je vous l'offrirais... mais que dis-je? daigneriez-vous descendre jusqu'à moi?... et d'ailleurs, suis-je libre encore?

Oui, je le suis, heureusement. Et ne fussiez-vous pour moi qu'une inconnue, je dis encore : Heureusement je suis libre !

Non, jamais je ne consentirai à entrer dans une famille qui vous méconnaît à ce point, dans une famille qui n'a pas une idée généreuse. Et je le sens assez tôt pour moi, je serais mal à l'aise au milieu de ces cœurs froids et égoïstes. J'y souffrirais, j'y mourrais.

Ne vous ont-ils pas déjà frappée d'un coup terrible, vous, ange racheté, martyre et sainte?

Oh ! que c'eût été une félicité incomparable que de pouvoir vous aimer, que d'oser vous le dire et que d'entendre votre voix céleste répondre :

— J'accepte votre amitié, votre dévouement, et je crois à votre amour!...

Pardonnez-moi... pardonnez-moi... mais ma tête brûle, mon cœur bout, ma main tremble...

O Charistie, je vous aime!... je vous aime!...

LÉOPOLD DESLAURIÈRES.

N° 28.

LÉOPOLD DESLAURIÈRES A MORINLAID.

Cher carcassine, intrépide tire-botte, tu as donc une chaumière et un cœur à toi, que je ne t'ai pas trouvé hier lundi à la chaumière du Mont-Parnasse, et parmi nos danseuses de ce lieu délectable ?

J'avais une grande nouvelle à t'annoncer,

Ami sûr,
Au cœur pur,
O très-laid
Morinlaid!

Mon poulet est parti, et la belle des belles l'a reçu.

J'ai joué le tout pour le tout. La blague est bien faite... là... parole d'honneur, c'est du vaporeux forcené. Il y a, dans la lettre, du Benjamin Constant et du Staël en fricassée.

Viens donc me voir; depuis deux jours que mon épître est partie, je n'ai rien vu qui m'annonce qu'elle a reçu ma lettre.

La crois-tu capable de la montrer à Victor? Il est brutal et je compte sur toi pour mon affaire, s'il se fâchait; car j'ai mis les pieds dans le plat, j'ai abîmé toute la sainte famille.

Après tout, ce sera un coup d'épée, et là-dessus je ne le

crains pas plus qu'un autre. Après tout, quatre cent mille francs de dot, ça vaut bien quelques risques...

Dans tous les cas, tu es mon témoin, c'est une affaire au premier sang... J'ai ma petite botte de bas-ventre... c'est entendu. Mais tout ça ne fait pas les affaires.

Il faut que tu fasses suspendre toute espèce de poursuite pour nos charmants billets à ordre. La petite n'y comprendrait rien, je le sais; mais *pater* Bonsenne, ce vieillard vénérable, serait capable de me mettre à la porte s'il soupçonnait le mauvais état de mes affaires.

Mais le terrible Durand, cet indigne coupe-jarret en papier timbré, consentira-t-il à me laisser un peu tranquille? C'est ton affaire, à toi qui sers à la fois les Muses et Thémis.

J'en reviens à ma lettre... C'est superbe... Vrai, il y a de quoi monter la tête à Charistie, à la rendre folle de moi.

Comprends-tu cet imbécile de Victor qui fait de la susceptibilité parce qu'elle a été mendiante, bohême?... voilà tout... oui, tout... Mais on peut croire, on peut dire beaucoup d'autres choses, et, vérité ou mensonge, tout ce qu'on croira sera dit, tout ce qu'on dira sera cru.

Victor n'a-t-il pas eu la sottise de me répondre : « La femme de César ne doit pas être même soupçonnée. » Imbécile.

Eh mon Dieu! mon Dieu! j'ai tort de rire de ce que je fais... c'est fort sérieux, et je crois au fond que j'ai pris le côté honorable de la question. Là, vrai, parole d'honneur, cette pauvre enfant ne peut pas être responsable de ce qu'on a fait d'elle dans son enfance.

Et on la plante là!

De la part de monsieur Bonsenne, c'est la dernière des

bêtises ; je sais mieux que personne qu'il n'est pas riche, et qu'il aurait eu grand besoin de la dot de Charistie pour se rafistoler un peu.

Mais conçois-tu cet imbécile de Victor, qui me fait confidence de toute l'histoire de Charistie pour me détourner de penser à elle !

Alison ne s'y était pas trompée : elle avait jugé du premier coup d'œil que les quatre cent mille francs m'avaient touché au cœur. Alison est, en vérité, la plus raisonnable de la famille ; elle a compris que, véritablement, il y avait là une position capable de tenter un brave garçon.

Aussi, quoique je m'attende à du dépit, à des larmes, je suis convaincu qu'elle se fera une raison. Dans tous les cas, elle doit être charmée d'être débarrassée du voisinage de Charistie ; c'est un service que je lui rends, car tant que mademoiselle Lambert sera là, il est certain qu'elle n'aura pas une grande chance de se marier.

J'avoue cependant que je suis fort embarrassé de lui dire...

Morinlaid ! Morinlaid ! Morinlaid !...

Il me vient à l'instant même une idée sublime... là, tout de suite, pendant que je t'écris... Je la tiens, vois, c'est superbe !

Écoute donc, mon Morinlaid, vertueux ami ; à bas les gibelottes de lapin, et trônons ce soir chez Beauvilliers, où nous mangerons des rognons au vin de Madère en mon honneur...

Il y a une idée de vaudeville là dedans... nous en parlerons à Crétu... Non, je ne m'excuserai pas, non, je ne me retirerai pas. Je me ferai chasser.

Comprends-tu?...

Eh non! tu ne comprends pas, automate que tu es!

Voici le plan... plan admirable... Plan ran plan... plan!

Tu es mon ami (ceci est vrai), tu m'as prêté de l'argent (l'invention commence), je ne te l'ai pas rendu; ceci pourrait être vrai si tu m'en avais réellement prêté.

Tu m'as accordé du temps, je ne me suis pas acquitté davantage... Alors tu viens prier monsieur Bonsenne de me faire des remontrances... et de s'interposer pour te faire solder...

Tu m'abîmes, tu dis que je suis un tant soit peu coureur, que j'ai des maîtresses.

Dis tout ce que tu voudras, mais ne nomme personne... ni Sophie... ni...

Si tu pouvais venir un soir et lâcher tout cela devant Alison, ce serait un coup de maître.

Je surviens le lendemain... Mine atroce du père, bouderie désespérée de la fille, froideur, etc... Je me pique, je m'emporte, je me retire, je ne reparais plus, et voilà l'affaire bâclée. Quant à Charistie, je trouverai le moyen de la revoir ou de lui écrire.

Voyons, viens donc me voir, ou dis-moi où tu perches maintenant.

J'ai su à ton hôtel que tu ne rentrais plus de la journée.

Je suis allé au café des Variétés, madame D... m'a demandé ton adresse. J'ai compris la cause de ton absence à la façon dont elle s'en inquiétait.

Je me suis souvenu à temps que j'avais oublié où tu demeurais, et tu peux dormir en repos, de ce côté du moins.

Puisque tu es panné à ce point, cher fiston, dépêchons-nous, trémoussons-nous.

Commence, sitôt ma lettre reçue, par me démolir dans l'esprit des Bonsenne. Dis donc, un titre comme celui-ci serait assez piquant : *les Avantages de l'inconduite*... C'est drôle. Nous parlerons de ça.

Dans tous les cas, n'oublie pas qu'il y a fricot genéral des *gais Enfants de la lyre*, jeudi, chez Grignon. Il faut que je te voie d'ici là, et que notre première botte soit portée.

A bientôt, roi des chansonniers et des séducteurs... En fais-tu des farces! Potier n'est qu'un enfant auprès de toi.

A bientôt. Ton ami.

LÉOPOLD DESLAURIÈRES.

N° 29.

MONSIEUR BONSENNE A MORINLAID.

Monsieur,

Je me suis présenté plusieurs fois chez vous, sans pouvoir vous rencontrer.

J'ai cependant besoin d'avoir un entretien avec vous.

Veuillez m'indiquer un rendez-vous, je vous en serai infiniment obligé.

J'ai l'honneur, etc.

BONSENNE.

N° 30.

VICTOR BONSENNE A LÉOPOLD DESLAURIÈRES.

Que deviens-tu donc, mon cher Léopold ? il est donc impossible de te trouver? Je suis passé trois fois chez toi hier.

En vérité, si l'on ne m'avait pas dis que tu étais rentré cette nuit, j'aurais cru à un malheur.

Tu es sorti de la maison avant-hier, très-fâché, très-furieux ; je le conçois, l'accueil qu'on t'a fait a dû te blesser. Il faut que je t'en explique la raison.

Il paraît que la veille un certain monsieur Morinlaid est venu voir mon père, qui se trouvait dans le salon avec ma mère et ma sœur ; il lui a parlé d'argent qu'il t'avait prêté.

Ce monsieur t'en veut beaucoup ; car, malgré la présence de ma sœur, il s'est mis à déblatérer sur ton compte et en a dit assez pour que mon père ait été obligé de lui imposer silence. Alors, il s'est retiré sans vouloir en dire davantage.

Voilà la cause de cette froideur qui t'a si fort blessé.

C'est Alison qui m'a raconté cela. Je l'ai si bien prêchée, qu'elle est toute prête à croire que ce sont autant de mensonges ; mais pour cela, il faudrait que tu vinsses la voir.

Quand on aime, on ne demande pas mieux que de se laisser persuader, et quelques paroles de toi suffiront pour détruire l'effet des indiscrétions de ce monsieur, si tou-

tefois ce ne sont pas des calomnies. Au reste, j'espère pouvoir mieux te défendre d'ici à quelques jours.

Charistie part, elle quitte Paris, et alors je pourrai retourner près de mon père, rentrer dans ma famille.

Ah! cela me sera une consolation dans l'affreux malheur où je suis.

Mais comment mon père, qui savait tout cela, ne m'a-t-il pas averti plus tôt, car il savait mon amour? Peut-être a-t-il cru qu'il lui suffirait d'un mot pour détruire la passion qu'il voyait en moi. Ce mot, je l'ai entendu... ce mot, il a brisé toutes mes espérances, éteint tous mes rêves de bonheur, mais il n'a pas tué mon amour!

Le crois-tu, Léopold, il est des heures où je me demande si l'expiation de Charistie ne l'a pas purifiée, et si ce n'est pas une austérité plus cruelle que juste qui me fait repousser jusqu'à l'idée de lui donner mon nom. Comprends-tu que je puisse avoir ces doutes, ces incertitudes?

Oui, c'est vrai, je l'aime encore comme un insensé! Heureusement la raison me revient, et lorsque je songe qu'il pourrait arriver qu'un misérable eût le droit de montrer du doigt la femme qui porterait mon nom et de dire: On l'a vue chantant dans les rues, peut-être à vendre, et peut-être vendue à qui la voulait acheter!

Horreur!

Et qui sait s'il ne s'en trouverait pas un qui oserait raconter des aventures inventées... mais que personne ne pourrait démentir, et qui, dans l'embrasure d'une fenêtre de salon, ferait rire d'indignes auditeurs des détails de cette vie passée, tandis que je serais là...

Oh! non... non... non, c'est impossible. Si j'avais cette

folie, j'en mourrais, ou, je ne sais, il arriverait peut-être une heure où je la tuerais... Cette pensée me rend fou.

Mais une pensée qui me dévore également, c'est l'inquiétude de ce qu'elle va devenir... Que décider? que faire?...

Oh! viens me voir, Léopold, viens me voir; j'ai besoin d'un ami qui me conseille, qui m'éclaire, qui m'encourage.

Céderas-tu à un sentiment de susceptibilité pour un moment de froideur dont je t'ai dit la cause, et nous laisseras-tu seuls au moment où un malheur pareil nous frappe tous? car ma sœur, sans savoir de quoi il s'agit, pleure de se voir ainsi séparée de Charistie.

Reviens donc, je t'en prie; tu sais assez, et depuis assez longtemps, quels sont nos sentiments pour toi. Sois donc indulgent; c'est à ceux qui, comme toi, sont sans reproche de pardonner aisément à ceux qui n'ont pas été justes.

Ton ami.

VICTOR BONSENNE.

N° 31.

LÉOPOLD DESLAURIÈRES A VICTOR.

J'ai lu ta lettre, mon cher Victor, elle m'a touché jusqu'aux larmes, mais elle ne m'a pas consolé; j'ai trop compris quelle est la valeur des sentiments que ta sœur et

ton père m'ont fait voir pour que tu puisses me tromper à ce sujet.

Non, Victor, ton père n'a pas pour moi la moindre estime, Alison le moindre amour.

Quoi ! à la première parole d'une indigne accusation, on me condamne ! car c'est m'avoir condamné que de m'avoir accueilli comme un coupable. Nulle voix ne s'est élevée pour me défendre, car tu n'y étais pas, Victor.

Oui, je suis blessé, et d'une façon plus cruelle que tu ne penses. C'est un mal irréparable qu'on m'a fait.

Le doute qu'on a si aisément accepté contre moi, on me l'a inspiré volontairement. Ce n'est pas ma faute, je ne l'ai pas voulu; je n'ai pas été au-devant de ces sentiments; je n'ai pas écouté les sots propos, les mensonges, les calomnies d'un étranger ; non, ce sont ceux que j'aimais qui ont eux-mêmes pris soin de me dire :

« De longs jours de probité, d'honneur, de dévouement, des preuves irrécusables de tendresse et d'affection constante; l'estime de tous ceux qui vous connaissent, tout cela n'est rien pour nous. Un inconnu, un misérable, un ennemi vous accuse, c'est assez pour nous. Vous devenez immédiatement suspect. »

C'est affreux, Victor, et l'on s'arrête incertain et épouvanté au moment d'entrer dans une famille chez laquelle on est sûr de rencontrer de pareilles dispositions. Non, Victor, un homme d'honneur ne peut accepter une semblable opinion de lui-même.

Quel avenir me préparerais-je si je ne ressentais pas profondément, je ne dirai pas une telle insulte, mais un tel manque d'estime et d'affection ?

Il n'est presque aucun lien dans le monde qui n'exige de la confiance, si on ne veut pas le voir bientôt brisé. Les plus vulgaires, ceux qui lient le maître au valet, seraient insupportables si le maître pensait avoir affaire à un fripon, si le serviteur se sentait sans cesse soupçonné; ils se quitteraient au bout de vingt-quatre heures.

Que serait-ce donc, mon Dieu, lorsque la confiance manquerait entre un père et son gendre, entre une femme et son mari ? Ce serait se précipiter en aveugle dans une vie impossible, aussi fatale, aussi déplorable, aussi torturée pour celui qui soupçonne que pour celui qui est soupçonné.

Le mariage est une chose sainte et grave, mon cher Victor; on peut se tromper sur le choix qu'on fait, mais du moins faut-il avoir l'excuse d'une erreur entière.

Celui à qui une femme donne sa vie, celle à qui un homme apporte l'honneur de son nom, doivent tous deux être l'un pour l'autre purs et intacts. Aucune appréhension ne doit troubler la femme qui entre dans la maison de son mari; de même qu'il doit pouvoir regarder, la tête haute et le regard assuré, dans le passé de sa femme.

Moi, je l'avoue, j'ai cette foi, cette assurance; ta sœur est pour moi la vierge au voile sans tache. Mais ce que j'éprouve, je ne l'inspire pas.

C'est un malheur, un malheur affreux; j'en ressens le désespoir le plus violent, mais je ne puis méconnaître cette vérité.

Qu'ai-je de mieux à faire que de m'y soumettre ?

Hélas ! Victor, mon ami, toi que j'espérais appeler mon frère, il le faut, tu dois me comprendre, toi dont le cœur

est infiniment susceptible; tu es le meilleur juge que je puisse choisir.

Que veux-tu que je fasse, si ce n'est de me résigner? Je le ferai avec courage. J'en ai besoin, car on ne souffre pas plus que moi.

O Victor, Victor, est-ce ainsi qu'on aime?...

Adieu, adieu...

Ton ami.

LÉOPOLD DESLAURIÈRES.

N° 32.

LÉOPOLD A MORINLAID.

Plan ra ta ta ta plan, plan ran plan ra ta ta ta plan, ran ran ran, allons, bats aux champs à ton maître, grand nez nocturne et invisible.

Je trône dans la blague...

Je suis le Chateaubriand de l'*Epistole* sentimentale et grugeuse; je viens d'en écrire une à Victor. Je la tiens là, je la relis...

C'est *bôô,* très-*bôô,* comme dit monsieur Lafont de la Comédie-Française.

Mais où es-tu donc, héron chéri emmanché d'un long cou? j'ai besoin de toi, j'ai mille millions de choses à te dire.

Mon génie m'épouvante, j'ai peur d'aller trop vite... Du reste, ma lettre à Charistie est restée sans réponse, mais je suis certain de l'effet qu'elle a produit.

J'ai appris par madame Lambert qu'après un horrible désespoir, sa fille avait reçu un papier qu'elle lisait et relisait sans cesse. Ce ne peut être que ma lettre; c'est elle, j'en suis sûr.

La pauvre âme se débat comme une timide colombe sous le vol circulaire du milan; elle est domptée, dominée; elle chancelle, et je vais me mettre au pied de la branche pour la recevoir dans mes bras.

Mais je trouve que voilà déjà beaucoup de correspondance.

Je me perds dans ces régions éthérées d'un style machiavélique; viens donc m'aider.

Attention au commandement! Demain soir aux Aveugles.

Trouve-toi là, sinon j'agis de mon chef, et puis nous verrons ce que tu deviendras sans l'ami qui t'a couvert jusqu'à ce jour de son aile protectrice.

A toi de tout ce que j'ai d'estomac.

LÉOPOLD.

N° 33.

MONSIEUR BONSENNE A CHARISTIE.

Après la scène qui s'est passée hier, il est inutile que je vous parle encore. Je ne sais à qui vous avez voulu faire allusion lorsque dans votre colère vous m'avez dit :

« Heureusement tout le monde n'a pas l'égoïsme et la sécheresse de cœur de votre famille ; il est des hommes qui apprécient mieux que vous les efforts que j'ai faits, et peut-être est-il un nom aussi honorable que le vôtre que je pourrai porter si je le veux. »

Vous vous trompez, Charistie, personne plus que moi ne vous admire et ne vous respecte, personne ne met plus haut que moi l'admirable effort par lequel vous vous êtes rachetée d'une vie dont, à vrai dire, vous n'êtes pas coupable. Mais croyez-moi, mon enfant, vous ne serez grande et vériblement forte, dans la voie où vous êtes entrée, que si vous allez jusqu'aux derniers efforts de la résignation.

Vous êtes courageuse et sensée, Charistie, et je crois pouvoir vous dire toute la vérité. Si vous voulez obtenir dans ce monde la part de bonheur qui vous y est réservée, ce n'est qu'à la condition de renoncer à des liens qui ne peuvent arriver qu'à vous enchaîner à tout jamais dans une position fausse et malheureuse.

Certes, Victor vous aime ; il est peu d'hommes plus capables que lui de sacrifier à la femme qu'il aime le respect qu'il doit à son père, les liens les plus sacrés, l'espoir de sa fortune, l'amour de sa famille. Il vous l'a prouvé. Mais l'homme capable de pareils sacrifices ne l'est que parce qu'il en croit digne la femme qu'il aime.

Les femmes les plus coupables ont quelquefois trouvé des hommes qui ont tout oublié pour elles; mais si vous aviez consulté ces malheureux, il n'en est pas un qui ne vous eût dit ce que lui coûtait ce sacrifice ; il n'est pas une de ces femmes qui ne vous fît reculer en vous disant à quelles tortures elles sont soumises.

Si c'eût été moi qui eusse révélé votre secret à mon fils, il m'eût accusé de mensonge, et je ne doute pas qu'il n'eût même discuté la valeur de votre propre aveu, s'il eût suivi ma confidence. Il l'eût attribué à mes menaces, aux complots les plus ténébreux. Il n'est point d'extravagantes sup-

positions qu'il n'eût faites pour vous justifier contre moi, contre sa mère, contre le monde entier.

Mais cette confession spontanée que vous vous êtes décidée à faire vous-même, confession dont la noblesse atteste la vérité; cette confession, dis-je, il ne peut se refuser d'y croire; il y croit, et, vous le voyez, il n'y a pas eu un moment de doute en lui.

Ce qu'il souffre est horrible. Je l'ai vu, il a pleuré dans mes bras, il s'est souhaité mort.

Il donnerait la moitié de sa vie pour pouvoir vous donner son nom honorablement, mais il ne le peut pas.

Charistie, je suis sévère et cruel; mais, croyez-moi, défiez-vous de l'homme qui, sachant votre secret, consentira à devenir votre mari.

Que si vous vouliez tromper un honnête homme, je vous l'avoue en rougissant, il y a peut-être pour vous plus de chances d'être heureuse; dans un autre pays, dans une autre famille, votre alliance peut être considérée comme un bonheur, et, j'en suis certain, ce sera un bonheur tant que rien ne vous trahira. Mais le jour où la vérité éclatera, vous préférerez être restée sans affection, sans liens de famille, que de voir tomber sur vous les reproches mérités qui vous accableraient.

Aujourd'hui vous êtes une vraie sainte. Si vous trompez quelqu'un, vous descendez de toute la hauteur où vous ont placée votre admirable courage et votre noble franchise.

Si vous acceptez les offres d'un homme qui croit pouvoir oublier ce qui n'est pas votre crime, vous êtes plus imprudente que vous ne pensez. Je vous écris longuement

à ce sujet, parce que j'ai peur de savoir en quelles mains vous êtes tombée.

Vous avez absolument refusé de me répondre à ce sujet, je ne puis ni ne veux vous y contraindre; mais, au nom du ciel, prenez garde!

De même que j'ai pu découvrir en quelques instants que l'homme à qui j'avais donné ma confiance la plus illimitée n'est qu'un comédien dont les mensonges m'ont trompé jusqu'à ce jour, de même reconnaîtrez-vous, trop tôt pour votre bonheur, qu'il vous ment comme il m'a menti. Encore une fois, Charistie, prenez garde!

Je vous aime, vous le savez, vous devez le comprendre et vous en avez eu des preuves sincères. Le conseil que je vous donne en ce moment n'est pas la moindre de ces preuves.

Réfléchissez et ne vous hâtez pas.

Je passe à un autre sujet.

Vous m'avez sommé de m'expliquer sur la nature du pouvoir que je puis exercer sur vous, sur votre avenir probable. J'ai refusé de vous répondre; je n'avais pas le droit de le faire.

Aujourd'hui voici ce que je suis autorisé à vous dire.

On m'a remis pour vous une somme de 400,000 francs.

Cette somme est placée en rentes sur l'État, achetées par moi en 181., au taux de 75 fr., ce qui vous donne 26,666 fr. fr. 66 c. de rente.

C'est une fortune considérable, bien au delà de ce que j'ai jamais pu posséder, une fortune qui vous place au rang des partis les plus désirables du côté de l'argent; en un mot, vous êtes riche.

Cependant l'emploi de cette fortune m'est encore confié. Votre inexpérience en fait une loi à vos bienfaiteurs.

Voilà la nature du pouvoir que j'ai sur vous.

Vous demandez aussi ce que vous êtes et à quelle famille vous appartenez. Ce secret n'est pas le mien, et il est probable que vous n'en serez jamais instruite.

Cependant je ne vous ai point menti lorsque je vous ai dit qu'un jour vous pourriez embrasser votre mère. Lorsque je vous donnai cet espoir, c'est qu'elle l'avait elle-même.

Des circonstances qui dominent sa volonté la forcent sans doute à se priver d'un bonheur qu'elle rêve depuis longtemps. Ainsi donc, n'espérez pas en apprendre davantage de ce côté.

Et maintenant, si vous voulez savoir ce que peut être votre avenir, je l'ignore moi-même.

Seulement, sachez que si vous voulez rester isolée, vous courez les plus grands dangers; une surveillance active, continue, vous entoure. Une famille puissante peut être intéressée à votre perte.

Ce n'est donc qu'en demeurant près d'amis qui puissent vous protéger que vous serez à l'abri de cette persécution. Ayez donc le courage tout entier de votre position, renoncez à une espérance de bonheur qui ne peut être que coupable ou folle, et restez comme une fille parmi ceux qui vous ont ouvert leur cœur et leurs bras.

A ces conditions, je serai encore pour vous l'ami dévoué à qui vous donniez le nom de père. Sans cela, il faut nous séparer.

J'ai besoin de savoir votre décision, j'espère qu'elle sera conforme à mes désirs.

Le meilleur et le plus sincère de vos amis.

BONSENNE.

N° 33 *bis.*

Billet attaché à cette lettre par une épingle, et qui était d'une écriture presque illisible.

« L'homme qui a écrit cette lettre est une brute ou un bourreau. »

Au-dessous de cette note était une seconde note qui me sembla de la main d'Alison :

« L'homme qui a écrit cette lettre avait un esprit supérieur et un cœur parfait... Il voyait juste et de haut. »

Enfin, il se trouvait un troisième commentaire à cette lettre, d'une écriture de femme que je n'avais pas encore vue :

« Les deux observations qui précèdent sont justes, quelque contradictoires qu'elles soient.

» L'homme qui a pensé cela avait raison; l'homme qui a écrit cela à une pauvre fille désespérée a été véritablement un bourreau.

» Qu'il ne la blâme point du mal qu'il a fait. »

N. B. Ce papier ne semblait tenir en rien à l'ordre de cette correspondance. C'était un jugement jeté là au hasard et qui ne pouvait me servir qu'à me prouver que ces lettres avaient été communiquées à plusieurs personnes.

Du reste, la lettre qui suivait était de la même écriture que la dernière observation.

Cette lettre, ou plutôt ce billet de quelques lignes, n'avait point de signature.

La voici :

N° 34.

« Il faut en finir... il faut que son état soit fixé par un mariage. Produisez l'acte de naissance en question.

» Une fois sous la protection d'un mari, et sûre d'un nom légalement porté, elle n'aura plus rien à craindre.

» S'il faut encore de l'argent pour aplanir de nouvelles difficultés, tout ce qui vous sera nécessaire sera mis à votre disposition. Au nom du ciel, hâtez-vous. »

N. B. Cette lettre ne portait point d'adresse, mais une main étrangère y avait ajouté cette indication :

Madame de.... à monsieur Bonsenne.

Du reste, il paraît que la classification de ces lettres avait embarrassé celui qui l'avait faite. En effet, trois ou quatre portaient des numéros qui avaient été effacés et

remplacés par d'autres. Je compris pourquoi il en était ainsi quand je les eus lues.

Elles portaient presque toutes la même date et ne se répondaient d'aucune façon.

Les voici, telles qu'elles avaient été définitivement numérotées.

N° 75.

CHARISTIE A MONSIEUR DESLAURIÈRES.

Monsieur,

J'ai longtemps hésité à vous répondre; si je le fais aujourd'hui, ce n'est pas que je veuille abuser des paroles de consolation que vous m'avez adressées; je veux seulement vous prévenir du danger auquel vous exposerait la pitié que vous éprouveriez pour moi. Je vous envoie la copie d'une lettre que je viens de recevoir de monsieur Bonsenne.

Que ses soupçons aient rencontré juste, ou qu'ils s'égarent sur des personnes que je ne connais pas, vous pouvez voir quels jugements il en porte, vous pouvez voir comment il traduirait les sentiments que vous m'avez exprimés.

Abandonnez-moi donc aussi, monsieur, et ne vous exposez pas à perdre l'estime d'un galant homme pour défendre une femme à qui (vous devez le voir) il est interdit d'espérer une affection honnête et sincère.

Adieu, monsieur; je ne puis vous dire combien j'aurais

voulu être reconnaissante de l'espoir consolant que votre lettre avait offert à mes douleurs. Mais celui qui se dit mon bienfaiteur et mon ami a si bien fait, que je n'ose plus croire même à la pitié.

Encore une fois, adieu.

CHARISTIE.

N° 36.

MONSIEUR BONSENNE A VICTOR.

Je l'ai lu avec la plus vive indignation, mon cher Victor, le billet de Léopold que tu m'as envoyé comme l'explication de son absence depuis quelques jours. Tu t'es laissé prendre à des sentiments alambiqués avec une habileté dont je ne croyais pas Léopold capable.

Non, ce n'est pas là l'indignation d'un homme injustement soupçonné; c'est une défaite maladroite, grossière, et qui ne résiste pas devant un moment d'examen sérieux. Je crois avoir deviné la cause de cette défaite; il est inutile que je te la dise, car je ne veux pas ajouter une accusation, que je ne pourrais prouver, aux accusations déjà portées contre Léopold, et que tu t'obstines à considérer comme fausses.

Du reste, il m'a été impossible de retrouver ce monsieur Morinlaid, dont la visite a amené les susceptibilités de Léopold. Décidément je crois que Charistie partira sous peu de jours, et alors tu pourras revenir auprès de moi.

Ton père.

BONSENNE.

N° 37.

LISE BONSENNE A SON FRÈRE VICTOR.

L'as-tu vu, Victor? est-il vrai qu'il soit aussi profondément blessé que le dit sa lettre de l'accueil que nous lui avons fait? Oh! c'est que je souffrais tant! Il ne m'aime donc pas, qu'il n'ait pas compris que j'aie été injuste précisément parce que je l'aimais?

Tu es jaloux, toi, Victor; tu veux cet amour exclusif qui ne laisse au cœur qui le ressent qu'un désir, qu'un vœu, qu'une pensée, qu'une attente et une attention; tu es jaloux, tu m'aurais comprise.

Eh bien, oui, j'avais tort; mais j'avais cru remarquer des moments où la pensée de Léopold n'était pas avec moi. Un mot de lui m'a fait croire que son cœur et ses désirs allaient au delà du modeste bonheur que lui promettait mon amour.

Enfin, te le dirai-je ? il m'a semblé encore qu'il écoutait mieux qu'autrefois celle que j'aimais comme une sœur; il m'a semblé que le regard jadis indifférent qu'il fixait sur elle s'était enflammé de cette ardente et inquiète curiosité avec laquelle il me regardait lorsqu'il voulait pénétrer dans le secret de mon cœur.

Sais-je enfin ce que j'ai vu, ce que j'ai pensé, ce que j'ai supposé? Qu'importe! j'ai tort, voilà tout. Je te le dis, tu le lui diras. Qu'il revienne; il me pardonnera, et j'oublierai tout.

Oh! mon Dieu, mon frère, je suis folle! J'oublie que mon père m'a défendu de le revoir; j'oublie qu'il le condamne, qu'il le trouve infâme et coupable.

Non, vois-tu, ce n'est pas possible; malgré la défense de mon père, il faut que je te dise tout. Si c'est vrai, c'est affreux, et ce sont deux misérables que nous devons oublier et mépriser à tout jamais. Si ce n'est pas vrai, pourquoi souffririons-nous du rigorisme fatal de mon père, faute d'avoir demandé à un ami calomnié une explication franche et loyale de sa conduite?

Sais-tu ce que mon père m'a laissé entrevoir? c'est que Léopold, tenté par la fortune de Charistie, m'abandonnerait pour prétendre à sa main ; c'est que Charistie, outrée du refus que mon père a fait de consentir à ton mariage avec elle, accepterait les hommages de Léopold pour se venger de nous tous.

Tu vois que cela ne peut pas être vrai. Ce serait un abominable complot. Charistie en est incapable, elle n'aime pas Léopold, elle t'aime. Je veux avoir une explication avec elle, je veux la voir, je veux lui écrire.

Cherche Léopold, trouve-le... Non, nous ne pouvons ainsi l'un et l'autre accepter le malheur de notre vie entière, pour ne pas avoir eu le courage d'expliquer ce qui n'est sans doute qu'un malentendu.

Ta sœur.

LISE BONSENNE.

N° 38.

VICTOR BONSENNE A SA SŒUR LISE.

Ma chère Alison,

Il faut que tu voies Charistie, il faut que tu lui parles, que tu saches ce qu'on va décider d'elle; échappe à la surveillance de notre mère, brave les ordres de notre père, arrive jusqu'à elle, parle-lui, demande-lui son secret, il le faut.

Un événement que je puis à peine m'expliquer me fait craindre qu'on ne trame contre elle quelque fatale machination.

Tu te rappelles cet officier qui vous a apporté ma lettre que je vous écrivais de Bruxelles? il sort de chez moi. Je l'avais rencontré il y a quelque temps dans une circonstance qu'il est inutile que je t'explique; mais je ne l'avais pas revu depuis ce temps. Il m'a parlé de Charistie, lui...

Comment la connaît-il? à quel titre ose-t-il la poursuivre et s'occuper d'elle?... O ma sœur, ne m'accuse pas du désordre de cette lettre.

J'ai eu une rencontre violente avec l'officier étranger, et comme il paraissait connaître Charistie depuis longtemps, il m'est venu à son sujet les idées les plus extravagantes. Du reste, ce qu'il m'a dit devrait détruire mes étranges soupçons.

Je répète ses paroles, et ne m'en demande pas davantage.

« Votre père, dit-il, a dû recevoir ou recevra demain un billet où on lui conseille de marier la jeune fille qui lui a été confiée; dites-lui que pour sa sûreté à lui, pour la sûreté de cette jeune fille, il obéisse immédiatement. Cela lui sera d'autant plus facile, qu'on le laisse libre sur le choix du mari, et qu'il peut le prendre, s'il lui convient, dans la dernière classe de la société.

» Qu'il n'oublie pas que c'est pour lui une affaire de vie ou de mort. »

J'irai ce soir chez mon père.

Pendant que je serai chez lui, monte, s'il se peut, chez Charistie, avertis-la, protége-la, tâche enfin de savoir quelque chose qui puisse m'aider à empêcher le sacrifice qu'on ose lui imposer.

Si je ne peux te voir, écris-moi ce que tu auras fait, ce que tu auras appris d'elle; je t'écrirai de mon côté ce que j'aurai pu découvrir dans l'entretien que je vais avoir avec mon père.

A ce soir.

VICTOR BONSENNE.

N. B. Il est probable que ce billet s'était croisé avec la lettre précédente, car ce n'est point une réponse à la lettre d'Alison.

N° 39.

LÉOPOLD DESLAURIÈRES A MORINLAID.

Rlan, rlan, rlan, bats la charge! ce soir, assaut général et particulier.

La mère Lambert est enlevée, une bourse de soie en a fait l'affaire. Elle m'ouvre ce soir la porte de la citadelle. je suis en présence de la sensible infortunée, je me jette à ses pieds, je pleure comme un crocodile, je me contorsionne ni plus ni moins que notre camarade Tautin ; elle s'attendrit, m'admire, consent, et dans quinze jours j'épouse vingt-six mille six cent soixante-six francs soixante-six centimes de rente ; vlan, vlan, rlan, rlan tan plan!

Je viens de promettre une oie farcie au père Guillotin qui te porte ma lettre.

Sois ce soir chez moi entre minuit et une heure. Nous procéderons peut-être par enlèvement.

A ce soir donc...

LÉOPOLD.

N° 40.

MADAME BONSENNE A MONSIEUR MEYLAN PÈRE.

Mon ami,

C'est à vous que je m'adresse dans l'affliction profonde où je suis plongée. Il y a deux jours, un événement ter-

rible est venu de nouveau porter le désordre et le désespoir dans notre maison. Aujourd'hui comme autrefois, c'est la présence de Charistie qui a amené cette nouvelle rupture, cette cruelle désolation.

Je ne veux pas maudire cette enfant, mais Dieu nous fait payer cruellement cher l'aisance que nous a valu l'engagement qu'a pris monsieur Bonsenne de se charger de Charistie. Cependant, puisqu'il me le dit, je n'en veux point douter, c'est une bonne action qu'il fait, c'est un pieux devoir qu'il accomplit.

Si je ne me trompe, vous savez une partie de ce secret; venez donc, mon ami, soyez juge entre mon mari et mon fils, car je dois vous le dire, Victor est encore une fois exilé de la maison de son père, et je n'ai plus pour me consoler les conseils courageux, la tendresse angélique de ma pauvre Alison...

Ma pauvre Alison est au lit, mourante, désespérée, folle. Elle est folle, mon Dieu! elle accuse son père, elle ne me répond pas quand je l'interroge; je l'ai entendue s'écrier dans un accès de délire :

— Mon Dieu! mon Dieu ! ne vaut-il pas mieux être une fille désobéissante et coupable?

Mais vous ne devez pas me comprendre, mon ami ; il faut que je vous raconte les choses comme elles se sont passées, ou du moins comme je les ai apprises, puis vous pourrez prendre un parti, vous pourrez me dire comment je dois me conduire.

C'est qu'en vérité je ne sais où je vais. Au milieu de toutes ces passions dont je ne puis comprendre la colère, à travers tant d'accusations qui se croisent, au milieu de

tant de reproches et de douleurs, que voulez-vous que je fasse, moi pauvre femme, qui ai simplement aimé mon mari, pieusement élevé mes enfants, et qui les vois tous s'accusant l'un l'autre, se demandant compte de leur bonheur, de leur honneur, de leur avenir?

Vous savez l'amour de Victor pour Charistie; vous savez la volonté irrévocable de son père de ne pas consentir à leur mariage.

J'ignore comment cela s'était fait, mais Victor semblait avoir complétement cédé aux ordres de son père, et je n'attendais plus que le départ de Charistie pour voir mon fils rentrer dans notre maison.

Toutefois, et comme si l'espoir de ce bonheur ne pouvait pas m'être permis sans un mélange de chagrin, je voyais s'attrister peu à peu le visage de ma pauvre Alison. Je l'avais interrogée, mais soit qu'elle eût peur de porter une fausse accusation, soit que, moins confiante envers sa mère que sa mère ne l'avait été envers elle, elle ne voulût pas me dire la cause de son chagrin; ce ne fut qu'à force de l'observer que je pus découvrir qu'elle doutait des sentiments du jeune Deslaurières à son égard.

Quelques mots imprudents avaient été prononcés devant lui, touchant la fortune que devait un jour posséder Charistie, et je n'en peux plus douter maintenant : Alison avait deviné juste en supposant que cette fortune avait éveillé les désirs cupides de Léopold.

En effet, quelques rapports fâcheux nous ayant été faits contre lui, nous lui montrâmes un peu moins d'empressement, et il saisit ce prétexte avec avidité pour s'éloigner de nous et rompre une union qui, vous le savez, avait été

arrêtée entre feu monsieur Deslaurières et mon mari, et qui était devenue le plus doux espoir de ma fille.

Cependant, rien n'avait encore éclaté; des lettres s'échangeaient secrètement entre Victor et sa sœur, lorsque je ne sais par quel concours de circonstances arriva l'horrible scène d'avant-hier.

A peine avions-nous fini de dîner, qu'Alison me pressa vivement de sortir, et laissa échapper, au milieu de ses instances, la nécessité d'une visite à faire à la vieille mademoiselle Deslaurières, la tante et la marraine de Léopold.

Je crus comprendre qu'elle désirait savoir de cette façon ce que devenait Léopold, que nous n'avions pas vu depuis quelques jours. Je ne voulus pas la faire rougir en lui montrant que je l'avais devinée, mais je m'empressai de me rendre aux vœux mal déguisés de son cœur, et je sortis.

Je me rendis chez mademoiselle Deslaurières. Elle me demanda des nouvelles de Léopold; elle ne parut point étonnée quand je lui appris la froideur qui régnait entre lui et nous.

Mademoiselle Deslaurières, pressée par moi, finit par m'avouer que depuis fort longtemps elle était très-mécontente de son neveu.

A son dire, c'est un méchant sujet, d'autant plus pernicieux, qu'il est habile à jouer les meilleurs sentiments. Elle accuse de sa perversité la fréquentation habituelle de comédiens qui lui ont appris à se moquer de tout.

Elle a été jusqu'à me reprocher le plaisir avec lequel nous applaudissions aux jolis vers qu'il fait, disant que c'étaient nos compliments qui avaient commencé par lui don-

ner de la vanité, et qui l'avaient mis sur le mauvais chemin où il s'était tout à fait égaré. Elle accusait aussi beaucoup des fautes de son neveu un certain jeune homme appelé Morinlaid, qu'elle disait être le premier qui avait ouvert à Léopold les coulisses du théâtre, qu'il ne quittait plus.

Vous connaissez mademoiselle Deslaurières, vous savez qu'une fois qu'elle s'est mis une idée dans la tête, rien ne peut la faire revenir. Et j'eus beau lui dire que ce monsieur Morinlaid, qu'elle accusait des désordres de Léopold, avait précisément à se plaindre de lui, et que c'étaient ses accusations qui nous avaient amenés à montrer à Léopold la froideur dont il avait paru si vivement blessé; j'eus beau parler, j'eus beau faire, elle persista dans son opinion et finit par me dire :

— Du reste, vous saurez à quoi vous en tenir sur son compte, car il doit aller ce soir dans votre maison.

Je m'étonnai.

— Me prenez-vous pour une folle? me dit mademoiselle Deslaurières avec ce ton que vous lui connaissez. J'étais ce matin chez mon neveu, et je l'ai entendu dire à ce Morinlaid :

— En tout cas, à ce soir, vers onze heures, quand je sortirai de la rue de Provence.

— N° 2, n'est-ce pas? dit Morinlaid.

— Oui, repartit mon neveu, rue de Provence, n° 2.

— Il me semble, continua mademoiselle Deslaurières, que c'est là que vous logez, et je suis fâchée que vous ne soyez pas chez vous pour recevoir sa visite.

Quoique l'observation fût peu polie, je n'eus pas l'air d'y

prendre garde, car j'étais moi-même très-fâchée de ne pas être chez moi si Léopold s'y présentait.

Mon mari était tellement irrité contre lui, que je craignais qu'il ne voulût point le recevoir; et d'un autre côté, j'étais sûre qu'Alison ne l'oserait point en mon absence.

Vous savez, mon ami, sur quels riens les amoureux se brouillent; vous savez avec quelle facilité ils se raccommodent; vous savez aussi qu'une occasion manquée peut prolonger quelquefois une querelle jusqu'à ce qu'elle amène une rupture complète.

Je me hâtai donc de retourner chez moi; je n'avais pas été absente plus d'une heure. Lorsque je rentrai, la bonne m'apprit une chose à laquelle j'étais bien loin de m'attendre, c'est que mon fils était venu et qu'il était enfermé avec mon mari dans son cabinet.

Je cherchai Alison pour lui demander si elle ne savait pas quelque chose au sujet de cette visite. Je ne la trouvai ni dans le salon, ni dans ma chambre, ni dans la sienne. On ne l'avait pas vue sortir. Je la crus donc enfermée avec son père et son frère.

J'allai moi-même au cabinet de mon mari. Je frappai. Il demanda qui était là. Je lui dis que c'était moi; il m'ouvrit; et après que mon fils, que je n'avais pas vu depuis bien des jours, m'eût embrassée, je lui demandai où était Alison.

Mon mari ne l'avait pas vue depuis l'arrivée de Victor; Alison était donc sortie sans me prévenir, sans prévenir son père, sans même prévenir la domestique; Alison, elle qui n'était jamais sortie seule! Je ne puis dire quel effroi

j'éprouvai. Je parcourus de nouveau l'appartement en l'appelant.

Mon mari, qui ne la comprenait point d'abord, partagea bientôt mon inquiétude, et ce fut alors que Victor, nous voyant tous deux tourmentés par les craintes les plus fâcheuses, me dit tout bas :

— Ne vous alarmez point, maman, je crois savoir où est Alison ; elle a dû monter ce soir chez Charistie.

Malheureusement son père l'entendit, et passant aussitôt de la plus cruelle inquiétude à la plus vive colère, il s'écria :

— Chez Charistie, malgré ma défense formelle ! malgré mes ordres !

Victor essaya de justifier sa sœur; mais voyant que la colère de mon mari ne se calmait pas, il finit par lui dire :

— Pardonnez à ma sœur, mon père; si elle a désobéi à vos ordres, c'est à mon instigation, c'est moi qui l'avais suppliée de monter chez son amie.

— Vous ! s'est écrié mon mari, vous qui saviez les motifs secrets de ma défense ! et dans quel but? Pourquoi avez-vous poussé votre sœur à me désobéir? Était-ce pour qu'elle apprît de Charistie ce que vous n'avez pas osé lui confier?

— Eh bien, mon père, s'est écrié Victor avec cette fatale vivacité que vous lui connaissez, j'ai voulu faire avertir Charistie du malheur que je craignais pour elle.

Mon mari a jeté sur son fils un regard terrible, et celui-ci a repris en baissant la tête :

— Le prince de Morden ne m'avait-il pas dit que, pourvu

qu'on la mariât sur-le-champ, il s'inquiétait peu du mari qu'on lui choisirait?

— Et vous m'avez cru capable de la livrer à quelque misérable des dernières classes de la société, comme a dit le prince?

— Non, mon père, non, répondit Victor d'un ton plus soumis; mais en renonçant à l'idée de pouvoir être jamais le mari de cette malheureuse jeune fille, je n'ai pas étouffé la tendresse que j'avais pour elle; il m'a semblé que je lui devais une dernière preuve d'intérêt et d'affection.

— En me faisant dénoncer par ma fille, a repris mon mari avec cet amer dédain dont il frappe si cruellement ceux qui l'ont offensé, en me faisant dénoncer par ma fille comme un homme coupable de la dernière lâcheté! En vérité, monsieur mon fils, vous faites là un joli métier!

A ces mots de monsieur Bonsenne, j'ai vu la colère et la pâleur se montrer sur le visage de Victor, et j'aurais beaucoup donné pour ne pas laisser seuls ensemble mon mari et mon fils; mais déjà monsieur Bonsenne m'avait ordonné d'aller chercher ma fille chez Charistie. Il me l'avait ordonné de cette voix brève et impérative à laquelle je n'ai jamais pu résister, mais qui, vous le savez, a tant de fois révolté la susceptibilité de Victor et mis à l'épreuve l'angélique patience d'Alison.

Je m'éloignai, mais à peine étais-je hors du cabinet de mon mari, que j'entendis Victor lui dire d'une voix tremblante et dont il avait grand'peine à contenir l'agitation :

— Ma mère, du moins, n'est pas coupable de tout ceci, mon père; elle n'en doit pas souffrir.

Je m'arrêtai, j'écoutai; un profond silence régnait dans le cabinet.

J'entendis une parole, et, inquiète de ne plus entendre la voix de mon mari ni celle de mon fils, je retournai précipitamment vers la porte, et je vis monsieur Bonsenne debout, le visage couvert d'une pâleur livide, et montrant du doigt à Victor la porte par où il lui ordonnait silencieusement de sortir.

Victor le saluait et s'éloignait au moment où je me jetai au-devant de lui.

— Qu'y a-t-il? m'écriai-je, que se passe-t-il?

Victor, que je tenais dans mes bras et que je poussais vers son père en lui disant de lui demander pardon, Victor fit un pas vers lui; mais monsieur Bonsenne l'arrêta en lui disant:

— Vous saviez nos conventions, monsieur, et vous me mentiez tout à l'heure lorsque vous me parliez de votre obéissance à mes ordres; j'ai assez longtemps supporté vos remontrances sur la prétendue tyrannie que j'exerce autour de moi.

Je vous ai forcé de convenir que de ma part ce n'était que prudence et dévouement. Il n'y a pas cinq minutes que vous me juriez encore que vous ne vous interposeriez jamais entre l'expression de ma volonté et les personnes à qui je m'adresse.

— Pardon, dit Victor humblement, mais je ne pensais pas que ma mère...

— Votre mère! s'écria mon mari en l'interrompant violemment; vous pensez donc qu'elle a besoin de votre protection contre moi? vous pensez donc que si vous n'étiez

pas là, elle aurait à subir les volontés d'un tyran et d'un despote? C'est assez d'injures en un jour dites à votre père, monsieur; sortez; et vous, madame, reprit-il en s'adressant encore à moi, allez chercher votre fille, à moins qu'il ne vous convienne que j'aille la chercher moi-même.

La manière dont mon mari prononça ces dernières paroles me fit trembler. Je frémis pour Alison de ce que son père pourrait lui dire.

Hélas! vous le savez, lorsque la colère l'emporte, il lui vient à la bouche de ces mots terribles qui blessent cruellement, et auxquels Alison, dans l'état de chagrin où elle était, n'eût pas résisté.

Je m'empressai de sortir, emmenant Victor, qui, je dois le dire, était encore plus affligé qu'irrité.

Nous étions sur le palier de l'escalier, et c'est là que Victor me dit, en m'embrassant :

— Tenez, ma mère, mon père s'imagine toujours qu'il commande aux esclaves de son habitation de Saint-Domingue; il oublie qu'il parle à un homme; il fait pis, il oublie qu'il parle à des femmes.

Je me retournai au moment où mon fils achevait ces paroles, et j'aperçus mon mari qui nous avait suivis jusque dans l'antichambre. Il avait dû entendre Victor; mais il se retourna aussitôt, et rentra dans son cabinet.

Plus tard je sus, par la bonne qui y entra presque aussitôt que lui, qu'il y était plongé dans une sombre méditation, et qu'elle l'avait entendu murmurer ces sombres paroles :

— Oh! je suis un tyran! un maître! Ah! oui... oui... et je punirai en maître!

Cependant, pour empêcher Victor d'être encore entendu, et le déterminer à ne pas rester si près de son père, je l'engageai à venir chercher sa sœur avec moi; il me suivit.

Vous savez, l'escalier de notre maison n'est pas d'habitude éclairé le soir.

Victor et moi nous montions à tâtons, et nous étions près d'arriver à la porte de l'appartement de Charistie, qui est à deux étages au-dessus du nôtre, lorsque Victor, qui marchait devant moi, s'arrête tout à coup en disant :

— Qu'est-ce qui est là?

Dans la demi-obscurité où nous étions plongés, je vis une femme assise sur les dernières marches de l'escalier; elle était immobile et ne paraissait pas avoir entendu la question de Victor.

Je me penchai vers elle et je reconnus Alison.

— Que fais-tu là? m'écriai-je; pourquoi es-tu à cette place?

Elle se leva tout à coup, et, cachant sa tête dans mes bras, elle me répondit en fondant en larmes :

— Ils sont là tous deux, ils sont ensemble, elle m'a chassée.

Sa voix se perdit dans ses sanglots, tandis que Victor s'écriait avec une émotion de colère qui me frappa jusque dans l'étonnement où j'étais de trouver Alison dans cet état :

— Mais qui donc est là?

— Mais, repartit Alison avec une sorte de violence douloureuse, elle et lui, tous deux, te dis-je, Léopold et Charistie.

Avant que j'eusse pu faire une observation à mon fils,

avant que j'eusse pu comprendre toute la portée du désespoir d'Alison, Victor s'était élancé jusqu'à la porte de l'appartement de Charistie, et en avait violemment tiré la sonnette.

Je m'élançai vers lui pour l'arrêter ; mais au lieu de m'écouter, il sonna avec une nouvelle violence.

Victor, l'oreille collée sur la porte de l'appartement, ne m'écoutait pas, ou plutôt ne m'entendait pas. Je courus vers Alison qui semblait attendre l'événement de cette scène, et je la priai d'engager son frère à nous suivre.

— Oh ! s'écria-t-elle avec une exaspération que je ne lui avais jamais vue, on l'a trahi comme moi, lui aussi; mais lui, il est un homme, il peut se venger, il se vengera, et il fera bien.

Comme elle finissait de parler, la porte de Charistie s'ouvrit.

Ce fut madame Lambert qui se présenta. Victor voulut passer.

— Qui demandez-vous et que voulez-vous ? lui dit-elle assez brusquement.

— Je veux voir votre fille.

— Il est possible que vous le vouliez, lui répondit madame Lambert ; mais moi je ne veux pas que vous la voyiez.

Victor voulut presque entrer de force ; madame Lambert m'aperçut, et s'écria avec cet accent vulgaire et bas que vous lui connaissez :

— Ah çà ! est-ce que nous sommes dans une maison de voleurs, qu'on ose entrer ainsi à coups de poing chez deux pauvres femmes parce qu'elles sont seules ?

— Tu vois, dis-je à Victor, à quelles injures ta violence t'expose. Viens, mon fils, viens.

Mon fils hésita un moment.

— Je vous suis, ma mère, me dit-il.

Puis élevant la voix, il ajouta :

— Mais si celui qui est ici n'était pas un lâche, ces pauvres femmes qui se disent seules n'apporteraient pas cette raison pour prévenir une explication que j'obtiendrai d'une façon ou d'une autre.

Victor avait à peine prononcé ces paroles, qu'une porte s'ouvre dans l'antichambre de Charistie, et que Léopold Deslaurières paraît, disant insolemment à Victor :

— Quoique vous m'ayez appelé par votre nom, monsieur, je suis venu pour vous le restituer, car il appartient bien légitimement à un homme qui vient faire des esclandres chez une pauvre jeune fille, parce qu'il la sait sans protection et sans amis.

— Vous vous trompez, s'écria Alison dont la colère m'épouvantait, tant sa façon de parler et d'agir dans cette circonstance était en dehors de ses habitudes ; je lui avais dit que vous étiez là.

A la vue d'Alison et à la mienne, Léopold parut vivement troublé, mais il se remit presque aussitôt ; et comme Victor s'était approché de lui, et lui disait à voix basse :

— Nous nous reverrons bientôt, n'est-ce pas? car vous comprenez bien que c'est une offense qui veut du sang, le mien ou le vôtre !

Léopold se recula dédaigneusement de lui et lui dit froidement :

— Vous oubliez, monsieur, que vous parlez devant votre mère et votre sœur.

A ce moment Léopold, grâce à ce sang-froid dont je ne le croyais pas capable, avait sur mon fils un cruel avantage.

J'entraînai Victor, qui, dans la rage où il se trouvait, se fût peut-être porté à des violences odieuses, et la porte de Charistie se referma sur nous trois.

Je me trouvai donc là, pauvre mère, entre mes deux enfants, tous deux désespérés, tous deux ayant irrité la colère de leur père, et sans qu'il me fût possible de leur donner une espérance ou une consolation ! Alison avait tout à fait perdu la tête, car elle disait avec un tremblement nerveux à son frère, qui se frappait la tête avec colère :

— Tu le tueras, n'est-ce pas ? tu le tueras ?

L'accent de la voix d'Alison était si effrayant, qu'il calma Victor plus que n'eussent pu le faire mes prières et mes larmes.

A ces mots incessamment répétés d'un ton bref et sifflant, il s'alarma comme moi, et voulut parler à Alison, l'interroger, la calmer à son tour ; mais elle ne lui répondait plus que par des paroles incohérentes, au bout desquelles revenait sans cesse ce mot fatal :

— Tu le tueras ! tu le tueras !

Nous eûmes toutes les peines du monde à détacher les mains d'Alison, qui se cramponnait avec force à la rampe de l'escalier et qui ne voulait pas quitter la place où elle se trouvait.

Son frère et moi, nous avions beau lui dire que son père la demandait, qu'un voisin pouvait passer, et que ce serait

une chose déplorable qu'ont la vît dans un pareil état : ni la menace de la colère de son père, qui, vous le savez, est pour elle si redoutable, ni la crainte d'un esclandre, qui en toute autre circonstance eût si profondément épouvanté Alison, rien ne put la décider; elle n'entendait plus, elle ne comprenait plus; elle était sous l'empire d'une idée fixe qui lui ôtait complétement la conscience de ce qui se passait autour d'elle.

Enfin nous détachâmes ses mains de la rampe, et Victor put la prendre dans ses bras et l'emporter jusqu'à la porte de notre appartement sans qu'elle cessât un moment de répéter ce terrible mot :

— Tu le tueras !

Il nous fallut sonner pour entrer chez nous.

Le bruit de la sonnette avertit mon mari de notre retour, et probablement que, cédant à sa colère, il préparait à sa fille un accueil sévère, car au moment même où Victor, portant Alison dans ses bras, entra d'un côté, monsieur Bonsenne parut de l'autre.

A la vue de sa fille dont le visage n'annonçait que trop l'effrayant état de folie où elle était plongée, monsieur Bonsenne, oubliant sa sévérité, courut vers elle; mais Alison l'ayant regardé un moment avec fixité, le repoussa brusquement en lui disant :

— Eh bien, je m'en irai, mon père!

Ce mot, que je ne compris pas d'abord, arrêta monsieur Bonsenne, et mon fils s'écria :

— T'a-t-il dit aussi qu'il te chasserait si tu avais le malheur de ne pas obéir à ses ordres comme un esclave?

— Du moins ne lui ai-je pas dit que je l'avais chassée, dit monsieur Bonsenne avec emportement.

Victor déposa sa sœur sur un siége et sortit aussitôt.

Mon mari me demanda ce qui s'était passé, et moi-même, sous l'empire de mon désespoir, je ne sais pourquoi je lui répondis :

— Vous avez fait le malheur de vos enfants.

Je n'eus pas plutôt prononcé cette parole, que je le regrettai.

— Ah! vous aussi! dit monsieur Bonsenne; c'est bien, nous parlerons de tout cela demain.

Il rentra chez lui, et je transportai ma fille dans son lit. Elle avait une fièvre ardente, et après avoir vainement essayé de lui arracher quelques paroles, épouvantée du délire où Alison restait plongée, je fis demander à monsieur Bonsenne s'il ne jugeait pas convenable que je fisse appeler le médecin.

Savez-vous, mon ami, ce qu'il me fit répondre?

— Dites à ma femme qu'une mère si dévouée doit savoir ce qui est convenable pour sa fille.

Vous le connaissez, mon ami; vous connaissez ce caractère implacable et que rien ne peut faire fléchir précisément parce qu'il est juste, parce qu'il n'agit jamais que dans l'intérêt des siens; parce que, pour moi, ainsi que pour ses enfants, il a toujours tout sacrifié. Sûr de lui-même, il n'admet pas qu'on puisse douter un moment de sa prudence et de sa justice, et il regarde comme une injure ou une révolte de se voir demander compte des raisons qui le font agir.

Plus tard, lorsque le malheur est arrivé, il regrette ses

emportements et son inflexibilité; mais, malgré toutes ses bonnes résolutions, il redevient le même à la première résistance qu'il éprouve, à la première observation qu'il entend.

Ainsi donc il m'avait laissée seule avec ma fille, dont l'état empirait sans cesse, et m'abandonnant dans l'horrible incertitude de savoir s'il ne m'en voudrait pas d'avoir tardé à appeler des secours, ou s'il ne me ferait pas un crime d'avoir rendu un étranger témoin du délire de sa fille.

Cette incertitude était affreuse, car le délire croissait sans cesse, mais en même temps il devenait à chaque instant plus compromettant. Alison appelait son frère à son aide contre son père aussi bien que contre Léopold.

Que vous dirai-je, mon ami? ce désespoir si terrible m'a causé une épouvante qu'il faut que je vous confie. Je n'ai pas seulement tremblé parce que la vie de ma fille était en danger, mais je ne sais si la douleur que peut donner un amour perdu a ces terribles exclamations et ces larmes désespérées.

Je ne puis mieux juger les autres que par moi-même. Assurément j'ai beaucoup aimé monsieur Bonsenne; et, si à l'époque où je l'ai épousé il m'avait abandonnée pour une autre, j'en eusse éprouvé le plus vif chagrin; mais j'aurais su maintenir ma douleur dans les bornes qu'une jeune personne bien élevée ne doit jamais franchir.

Si cependant, et je parle de moi, mon ami, j'avais été assez égarée pour me fier à la parole d'un malhonnête homme, et qu'après avoir abusé de mon inexpérience il m'eût abandonnée à ma honte, oui, je le crois, j'aurais éprouvé de pareils transports de colère, de semblables

tortures... je serais devenue folle comme Alison l'est devenue...

Oh ! mon Dieu, serait-ce donc là ce qui la met dans cet horrible état?... Je ne le crois pas... non, je ne puis le croire. Mais alors, qu'est-ce donc, mon ami, que toutes ces passions indomptables qui agitent et dévorent la jeunesse à présent? Nous ne voyions point de pareilles choses autrefois. Ah ! c'est une époque fatale que celle où nous vivons ; où marchons-nous, mon Dieu ? Et cependant...

Mais j'oublie que je ne vous ai point dit tout ce qui s'était passé après la réponse si dure de monsieur Bonsenne.

Vers une heure du matin, voyant que mes soins ne pouvaient rien contre le mal effrayant qui tenait Alison, j'envoyai chercher un médecin. Le nôtre n'était point chez lui.

Au risque de tous les reproches de monsieur Bonsenne, j'étais décidée à avoir recours à quelqu'un, et je fis demander un médecin qui demeure en face de notre maison, rue de Provence, nº 3, et qu'on nommait monsieur Requillet.

Il se hâta de venir; il s'approcha du lit de ma fille, et après l'avoir assez longuement examinée, il me demanda à quelle cause j'attribuais l'état où il la trouvait.

J'allais répondre et répondre la vérité, lorsque monsieur Bonsenne, qui s'était glissé à mon insu dans la chambre d'Alison derrière le médecin, m'arrêta en disant :

— Il suffit, monsieur, que vous jugiez de son état sans qu'il soit nécessaire de vous en dire la cause.

Il faut vous dire, mon ami, que ce monsieur Requillet est un homme d'un aspect très-doux et qui me parut très-

facile à intimider; mais, à mon grand étonnement, il fronça le sourcil, et à cette observation de mon mari qui le regarda fixement, il lui dit :

— Qui êtes-vous, monsieur?

— Je suis le maître de cette maison, je suis le père de la malade.

— Pourquoi m'avez-vous fait appeler?

— Pour lui donner vos soins.

— En ce cas, il est nécessaire que je sache à quelle cause je dois attribuer raisonnablement l'état presque fâcheux où je la trouve.

— Quand un malade a une fluxion de poitrine, reprit sèchement mon mari, il n'importe pas qu'il l'ait prise en voiture ou à pied, au soleil ou à l'ombre.

Monsieur Requillet se détourna de mon mari, et me dit :

— J'ai l'honneur de vous saluer, madame, je n'ai rien à faire ici.

J'étais outrée, et je m'écriai :

— Mais, monsieur, si ma fille est en danger, vous ne pouvez pas l'abandonner!

— Mais, madame, comme elle n'est pas en état de me répondre, et que son père, qui est le maître de votre maison, trouve inutile que j'interroge, je m'en vais.

— Arrêtez, m'écriai-je.

Mon mari frappa du pied avec impatience. Je pris monsieur Requillet par les mains, je l'implorai.

— Mais enfin, il doit y avoir quelque chose à faire; parlez, monsieur, parlez.

— Parlez vous-même, me dit-il : depuis quand votre fille est-elle dans cet état?

— Depuis deux heures...

— Comment cela lui est-il arrivé?

Pardonnez-moi, mon ami, mais je rencontrai le regard de mon mari, et je me tus.

Monsieur Requillet garda un moment le silence. Je vis une indignation cruelle se peindre dans ses yeux.

— Vous n'êtes pas la mère de cette demoiselle? dit-il.

— Mais... lui dis-je, je suis sa mère.

— Sa mère! reprit-il, sa mère qui n'ose pas répondre près du lit de sa fille mourante... allons donc!

Il se détourna avec dédain et s'éloigna.

— Mourante! m'écriai-je, elle, Alison? Restez, monsieur, restez! je vous dirai tout.

— Mourante? répéta monsieur Bonsenne en s'approchant d'Alison. Ce n'est pas possible... Mourante pour un chagrin d'amour...

Monsieur Requillet ne lui répondit pas et me prit à part.

— Voyons, me dit-il, que lui est-il arrivé?

— Monsieur, fit monsieur Bonsenne brusquement, elle croit savoir... elle sait que la personne... enfin elle a un chagrin...

— Je ne vous interroge pas, monsieur, lui répliqua le médecin fort durement.

— Monsieur! s'écria mon mari, sortez!

— Eh bien non! m'écriai-je exaspérée... Non, c'est une indignité. Vous êtes près du lit de votre fille, et sans pitié pour elle, sans pitié pour moi, vous refusez à celui qui peut la sauver les moyens de le faire! Eh bien, en voilà

assez de votre tyrannie, et vous avez raison... la mère suit l'exemple des enfants : elle se révolte.

Mon mari était absorbé... il me regarda avec un étonnement stupide : il ne comprenait pas où j'avais pris ce courage.

— Il faut donc que je cède ! murmura-t-il sourdement.

Hélas ! mon ami, c'était là tout le motif de l'apparente cruauté de monsieur Bonsenne, l'idée de céder, la pensée de se démettre un moment de l'autorité absolue et indiscutable sans laquelle, dit-il toujours, il n'y a plus de famille.

Je ne puis vous dire le regard de dédain avec lequel monsieur Requillet accueillit cette phrase de mon mari.

— C'est dur, reprit-il sèchement, c'est dur pour un républicain qui s'est fait royaliste en haine de Napoléon, de permettre qu'à côté de lui vive un fils qui ose avoir une pensée sans son ordre !... c'est affreux de penser qu'il a une femme qui s'imagine qu'elle a le droit de sauver sa fille !

— Mais qui êtes-vous donc, s'écria mon mari, vous qui osez me parler ainsi ?

— Je suis un homme qui, aujourd'hui, au bas d'une lettre que vous avez adressée à une jeune fille, a mis ces mots : « L'homme qui a écrit cette lettre est un bourreau ou un crétin ! »

— Monsieur !... fit monsieur Bonsenne en s'emparant d'une canne.

— Je ne croyais pas avoir si bien jugé, répliqua monsieur Requillet en courant vers le lit d'Alison.

A ce moment la pauvre enfant se tordait dans d'affreuses convulsions en s'écriant :

— Grâce, mon père !... grâce !... grâce !

— O mon Dieu ! s'écria tout à coup monsieur Bonsenne en tombant sur un siége, je suis donc fou !

Je ne puis vous dire ce qu'il fit pendant quelques instants; le docteur, la bonne qui était accourue, et moi, nous avions toutes les peines du monde à contenir Alison.

Le docteur demanda diverses choses... comme de l'eau... de l'éther... ce fut monsieur Bonsenne qui les apporta, qui courut les chercher. Jamais enfant craintif et soumis n'a obéi avec cet empressement. Mais il y avait quelque chose d'effrayant dans cette obéissance : on eût dit un idiot qui exécute des ordres sans les comprendre.

Une demi-heure se passa ainsi, pendant laquelle le médecin saigna Alison aux deux bras.

Enfin l'agitation se calma, le délire s'affaiblit, et nous pûmes, pour ainsi dire, nous reconnaître. Le docteur me dit qu'il ne quitterait point le chevet d'Alison jusqu'à ce qu'il fût assuré de l'effet de ses deux saignées.

Je le remerciai, et je me tournai vers mon mari pour l'examiner ; mais il n'était déjà plus dans la chambre.

Je parcourus l'appartement pour chercher mon mari ; je le trouvai dans son cabinet : je voulus lui parler, il m'arrêta :

— J'ai eu tort, me dit-il froidement ; mais vous ne supposez pas que je veuille revoir en face l'homme qui a pu me dire ce que m'a dit ce médecin.

— Mais, lui répondis-je toute tremblante, il compte passer ici le reste de la nuit.

— C'est son devoir, repartit mon mari, en présence d'un danger pareil à celui qu'il nous a déclaré.

Je demeurai silencieuse ; j'espérais un mot d'affection et d'amitié ; monsieur Bonsenne ne me dit rien.

Je me décidai à aborder la première la question de notre querelle.

— J'espère, lui dis-je, que vous avez oublié les paroles qui m'ont échappé dans un moment de violence ?

Monsieur Bonsenne me parut attendri de ma démarche, il sourit tristement, et me répondit :

— Souhaitez plutôt que je m'en souvienne.

— Comment ? m'écriai-je.

— Oui, reprit-il ; peut-être qu'en me rappelant jusqu'à quelle irritation j'ai pu pousser l'âme la plus soumise, la tendresse la plus dévouée, peut-être me tiendrai-je en garde contre cette inflexible volonté qui vous a paru si dure.

— Eh bien, mon ami, lui dis-je, voulant profiter de ce bon moment pour nous tous ; eh bien, lorsque vous êtes indulgent pour moi, ne le serez-vous pas aussi pour vos enfants ?

La figure de mon mari se rembrunit, et il me répondit :

— S'ils sont malheureux, ils souffrent la peine de leur désobéissance.

Je voulus faire une observation.

— Vous savez, lui dis-je, que la pauvre Alison...

Il m'interrompit en me disant :

— Mais enfin, que s'est-il passé pour qu'elle soit rentrée dans cet état ?

Je lui racontai de point en point tout ce que je viens de vous dire.

— Elle était donc entrée ? me demanda-t-il.

— Je dois le croire, puisqu'elle s'est écriée qu'on l'avait chassée.

A cette parole il se leva, se mit à marcher vivement dans la chambre :

— Et elle a dit à Victor : « Tu le tueras ? »

— Elle ne faisait que répéter ce mot.

— Qu'ont-ils donc pu lui dire ? fit-il en s'arrêtant.

— Et Victor, repris-je, a pris un rendez-vous avec Léopold pour un duel.

— Qui n'aura pas lieu... je ne le veux pas... non certes...

Il se remit à marcher avec activité, en disant :

— Il serait en effet honorable pour moi que mon meilleur ami m'eût confié la vie de son fils pour que je le fisse tuer par le mien, parce qu'il n'a pas voulu épouser ma fille ! Non, non, ce ne sera pas...

— Un avertissement à Victor, un conseil de son père...

— Un conseil !... un avertissement ! me dit-il brusquement. Victor ne recevra de moi qu'un ordre, un ordre formel.

— Peut-être qu'avec un peu de douceur...

— Assez, me dit-il, assez... Victor m'a désobéi pour me désobéir ; il ne devait plus penser à Charistie ; il ne devait plus y penser... C'était sa conviction aussi bien que la mienne.

S'il m'eût désobéi parce que son amour lui eût fait méconnaître la justice de mon opposition à leur mariage, je lui pardonnerais. La passion est aveugle, insensée ; on excuse les fous. Mais Victor, ajouta-t-il amèrement, s'est

montré plus que raisonnable dans cette circonstance. Il ne lui a pas fallu longtemps pour qu'il se décidât à abandonner ses projets d'union avec Charistie. Il n'a pas même hésité un moment.

Et lorsqu'il a eu tant de bon sens, il vient se mêler de ce que je veux faire de cette jeune fille; et pourquoi? pour contrôler mes actions, pour m'imputer dans sa pensée une infamie. Non... non... avant de se faire le juge de son père, monsieur Victor devrait penser à s'apprécier lui-même.

— Vous avez raison, lui dis-je; mais il est jeune, amoureux.

— Non, te dis-je, reprit mon mari avec amertume, il n'a pas même cette excuse, il n'a pas eu un bon mouvement pour sauver l'infortunée Charistie. Il n'en veut pas... mais son orgueil se révolte à la pensée qu'un autre peut l'obtenir.

— Mais cet autre aimait votre fille!

— Si Léopold pensait un seul mot de ce qu'il a écrit à Charistie, il vaudrait mille fois mieux que Victor.

— Mais enfin, le laisserez-vous épouser cette malheureuse?

— Ce n'est plus mon affaire; on ne le trompe pas.

— Mais, d'après ce que vous me dites, il la trompe.

— Je n'y puis plus rien, m'a répondu mon mari; n'en parlons plus.

J'aurais bien voulu pénétrer ce secret, mais mon mari me pria de retourner près de ma fille. D'un autre côté, j'avais hâte de la voir, car il me semblait entendre du bruit dans sa chambre; j'y retournai.

Son agitation recommençait, mais elle n'avait plus ce

délire qui l'empêchait de reconnaître ceux qui étaient près d'elle.

Mon retour ne la calma point, il parut seulement donner une autre direction à ses idées.

On eût dit que pendant mon absence elle avait commencé à confier au docteur les détails de la scène qui devait avoir eu lieu chez Charistie; mais à peine eus-je mis le pied dans la chambre, qu'elle se cacha vivement en disant :

— Voici ma mère, elle ne doit rien savoir de ce secret.

Puis, un moment après, et comme si je n'avais pas été là, elle se prit à supplier le docteur de ne point me dire ce qu'elle lui avait raconté.

Pendant près d'une heure que dura cette nouvelle scène de délire, sa pensée demeura constamment fixée sur la crainte de me voir apprendre ce qui s'était passé chez Charistie.

Du reste, ce qui m'alarme dans l'état de ma malheureuse enfant, ce sont ces intervalles de repos et de raison; c'est, lorsque sa folie éclate, la fixité de sa pensée, une fois qu'elle a prononcé une première parole.

Cependant, m'imaginant qu'elle avait pu apprendre quelque chose à monsieur Requillet pendant mon absence, d'un autre côté, supposant que le docteur savait par lui-même beaucoup de choses (et ce qu'il avait dit à monsieur Bonsenne relativement à une certaine lettre me donnait le droit de le croire), blessée au fond du mystère que mon mari me faisait, j'interrogeai monsieur Requillet sur ce qu'il avait pu apprendre soit de Charistie, soit d'Alison; mais, contre mon attente, je le trouvai impénétrable, et ce qu'il y a de plus étrange, c'est que cet homme qui avait

demandé à mon mari, et d'une façon assez formelle, la cause de l'état où se trouvait Alison; ce qu'il y eut de plus étrange, dis-je, c'est lorsque je voulus lui donner les explications qu'il avait semblé si désireux d'obtenir, il refusa pour ainsi dire de m'écouter par ces mots qu'il me répéta trois ou quatre fois :

— Je sais tout cela, je sais tout cela.

Et comme je voulais encore continuer, il m'interrompit formellement en me disant :

— Non-seulement je sais tout cela, mais il ne me convient pas d'en apprendre davantage.

Le jour venu, notre médecin, que j'avais envoyé chercher, comme vous le savez, est venu à la maison. Il a eu un moment d'entretien particulier avec le docteur Requillet, qui s'est retiré immédiatement, et depuis ce moment je suis près du lit de ma fille dont la raison ne revient pas, sans nouvelles de mon fils chez qui j'ai envoyé et qui n'était pas chez lui, et abandonnée de mon mari qui est sorti de très-grand matin sans avoir dit à personne pourquoi il sortait.

Déjà la moitié de la journée s'est passée, l'état d'Alison ne s'améliore pas. Je ne sais comment apprendre ce qu'est devenu Victor; mon mari n'est point revenu.

C'est à vous que je m'adresse, mon ami; venez, je vous en supplie : vous avez sur monsieur Bonsenne le pouvoir d'un véritable ami et d'un homme d'expérience et d'esprit. Vous n'êtes pas de ceux à qui il peut imposer ses volontés sans permettre qu'on les discute. Voyez-le, interrogez-le, apprenez de lui la vérité.

Je ne suis point initiée aux secrets de mon mari ; je ne

suis peut-être point à la hauteur des idées qu'il se fait pour l'avenir de ses enfants ; mais tout ce que je sais, c'est que mon fils est chassé de la maison de son père, c'est que ma fille est mourante, c'est que tout est malheur et désolation autour de moi, et que, dans mon faible jugement de femme, il m'est permis de douter de la sagesse de celui qui a eu si peu de prévoyance, ou qui, s'il a prévu les sentiments de ses enfants, s'est imaginé qu'il les ferait plier par un ordre ou par un avertissement. Il n'a fait que leur briser le cœur, voilà tout; fasse Dieu qu'il n'ait fait entrer que le malheur dans notre maison!

Victor a précisément le caractère de son père, il porte la même obstination dans ce qu'il croit être son droit; s'il trouve son père injuste, il se révoltera, et Dieu sait où la révolte pourra le conduire.

Venez donc voir mon mari, mon cher monsieur Meylan; éclairez-le sur le résultat probable de ses résolutions implacables. Ramenez-le à ces sentiments d'indulgence et de modération qui préviennent plus de fautes qu'une rigidité peut-être trop vertueuse.

Soyez le protecteur de mes enfants, soyez le mien; car, vous le savez, depuis bien longtemps, ce n'est plus que par eux et pour eux que je vis Je compte sur votre amitié; elle est bonne et tendre comme celle d'un homme qui a beaucoup aimé, et qui a trouvé dans ce que mon mari appelle de cruelles erreurs cette délicatesse qui sait toucher au cœur qui souffre sans le blesser.

Votre vieille amie.

HÉLÈNE BONSENNE.

N° 41.

MONSIEUR MEYLAN A MONSIEUR BONSENNE.

Mon cher ami, il faut cependant que vous sachiez la vérité : il faut qu'un homme qui se dit votre ami ne craigne point de vous l'appliquer au cœur, dût-elle vous brûler comme un fer chaud; dût-elle vous faire crier et regimber comme vous avez fait, il y a deux jours, lorsque j'ai essayé de vous la faire entendre à propos de votre conduite envers votre fils. Je ne tente pas une seconde visite, je verrais avec trop de chagrin un homme d'honneur, d'une probité irréprochable, d'une bonté sincère et réfléchie, frapper du pied comme un enfant mutin, et dire avec une obstination folle :

— Je ne veux point d'observations, je n'en veux pas ! ce que j'ai fait est bon, ce que j'ai fait est juste, c'était mon droit et mon devoir. Il m'importe peu qu'on me blâme hors de chez moi ; mais chez moi, je ne reconnais à personne le droit de me rendre ridicule en me disant en face que je gâte le bien par la manière dont je le fais.

Or, mon ami, c'est moi qui vous ai adressé cette phrase, et je la maintiens avec l'obstination que vous avez mise à la repousser.

Avez-vous jamais lu, mon cher Bonsenne, l'histoire de Frédéric-Guillaume ? Celui-là a été un très-mauvais père, et certes je ne veux pas vous comparer à lui, mais il est une circonstance de sa vie où il a absolument raisonné comme vous faites.

A son lit de mort, un prêtre était près de lui et lui conseillait le repentir de ses fautes.

— Prenez-y garde, lui disait le prêtre, vous avez commis bien des crimes dans ce monde. Ainsi vous avez fait enlever de malheureux paysans qui n'étaient point vos sujets, et cela parce qu'ils avaient six pieds et demi de haut, et qu'ils figuraient bien parmi vos grenadiers. Ils ont réclamé, vous les avez fait mettre au cachot; ils ont crié dans leur cachot, vous les avez fait bâtonner; ils ont crié sous le bâton, vous les avez fait bâtonner plus fort.

— C'est vrai, répondait Frédéric-Guillaume, mais je n'ai jamais fait une infidélité à ma femme.

— Prenez garde, reprenait le prêtre, vous n'avez pas été seulement brutal envers vos soldats, vous l'avez été envers votre famille, vous avez donné un coup de pied dans le ventre à votre fille.

— C'est vrai, répondait Frédéric-Guillaume, mais je n'ai jamais fait d'infidélité à ma femme.

— Prenez garde, reprenait le prêtre; vous avez donné des coups de bâton à votre fils Henri, et des coups de cravache à votre fils Frédéric.

— C'est vrai, repondait Sa Majesté le roi de Prusse, mais je n'ai jamais fait d'infidélité à ma femme.

Eh bien! mon cher Bonsenne, dans la discussion que nous avons eue ensemble ces jours derniers, vous ressemblez absolument à Frédéric-Guillaume. A tout ce que je pouvais vous dire, vous n'aviez qu'une réponse :

— Mais je n'ai pas laissé mon fils épouser une femme dont il aurait rougi plus tard; mais je n'ai pas laissé ma fille épouser un malhonnête homme.

Certes, vous avez eu raison et vous avez bien fait; mais vous avez eu brutalement raison, et ce que vous avez fait, vous l'avez fait mal.

Si je vous disais cela en face, vous vous mettriez à crier, et, comme vous avez des poumons beaucoup plus forts que les miens, il s'ensuivrait qu'au bout de dix minutes de cette conversation je finirais par me taire, et que vous seriez parfaitement convaincu, non-seulement que vous avez eu raison d'agir comme je vous reproche d'avoir agi, mais encore de me répondre comme je vous reproche de m'avoir répondu.

Et d'abord, pourquoi ce mystère à votre femme de ce qu'était Charistie ?

Longtemps avant vous elle avait vu commencer l'amour de son fils et de cette malheureuse enfant. Elle ne vous en a point averti : pourquoi l'aurait-elle fait?

Ne l'avez-vous pas toujours tenue à distance de vos secrets, et ne devait-il pas être tout simple que, privée par vous de son autorité de mère pour ce qui concernait l'éducation de ses enfants, elle cherchât à la ressaisir par la protection qu'elle accordait à un sentiment que vous ne connaissiez pas? Si votre femme eût été avertie, elle eût détourné doucement l'un de l'autre ces deux cœurs qui se cherchaient dans leur enfance. Elle devait croire à la possibilité de cette union, et ce n'est pas sa faute si elle l'a laissé croire à son fils et à Charistie.

Un jour est venu où cet amour vous est sauté aux yeux; vous avez été sage à votre manière; c'est-à-dire que vous avez défendu à votre fils d'aimer. Vous êtes un pauvre docteur en fait de passion, mon cher ami, et vous me faites

l'effet d'un médecin qui pour tout remède défendrait à un malade d'avoir la fièvre.

Votre fils n'a tenu aucun compte de votre ordonnance, ou plutôt de votre ordre, et moitié désespoir d'être fâché avec vous, moitié espérance de trouver un moyen de se passer de vous, il s'est fait militaire. Il avait peut-être, sans s'en douter, pris le meilleur moyen de se guérir selon vos vœux.

Au lieu de l'y aider, au lieu de le pousser dans cette carrière aventureuse qui, même en temps de paix, pouvait le tenir éloigné de Charistie, vous l'avez fait revenir près d'elle ; je me trompe, vous avez exilé Charistie de votre maison, et vous avez dit à votre fils : « Tu ne la verras plus ; » tout cela avec cette intime conviction que du moment que vous avez parlé, tout doit plier sous votre parole.

Le cœur de votre fils a résisté. Il s'est adressé à Charistie, et c'est alors que cette pauvre fille a accompli une des actions les plus héroïques que je connaisse.

Si, en l'apprenant, vous n'êtes pas tombé à ses genoux, si vous ne lui avez pas baisé les mains avec respect et reconnaissance, tant pis pour vous ! c'était le cas ou jamais de profiter de l'anéantissement où était plongé Victor pour faire immédiatement partir Charistie, pour appeler votre fils auprès de vous, pour le consoler, pleurer avec lui ; ou si, comme vous le dites, c'est un métier que vous ne savez pas faire, pour le livrer à sa mère qui eût trouvé pour lui des inspirations qui dépassent de beaucoup ce que nous avons d'affection et de délicatesse dans le cœur.

Mais point.

Il vous fallait dix ou douze jours pour faire les comptes de la fortune de Charistie, pour lui trouver un asile convenable, que sais-je enfin? Ceci était à votre convenance; vous n'avez pensé à personne, et parce que chacun était averti du danger, vous dites que vous n'avez rien à vous reprocher.

Répondez-moi, s'il vous plaît, à ceci : Que penseriez-vous d'un père qui, ayant un fils de six ans très-affamé et très-gourmand, laisserait à sa portée des confitures empoisonnées, et se retirerait tout tranquille après lui avoir dit :

— Il y a du poison dans ces confitures.

Si cet homme était accusé devant moi d'avoir empoisonné son fils, et que je fusse son juge, et si cet homme avait l'audace inouïe de me répondre pour se défendre : « Je l'avais averti ! » je le condamnerais à être pendu dix fois pour sa réponse, peut-être encore plus que pour son imprudence.

Eh bien, mon cher et très-cher ami, vous avez agi à peu près envers votre fils comme cet homme eût fait envers le sien.

— Mais ce n'était pas un enfant ! me direz-vous.

— Mais il était amoureux, vous répondrai-je, et vous le saviez; et avec cette passion dans le cœur, l'homme de vingt-cinq ans est bien plus enfant que l'enfant de six ans; la raison n'y fait rien, l'obéissance n'y fait rien : rien n'y fait rien.

Voilà ce que vous ne savez pas, vous; ce que je sais, moi, à qui vous avez reproché si fièrement ma vie légère, mes dépenses folles, mes inconséquences de toutes sortes.

Je rends grâce à tout ce que vous appelez mes vices, s'ils m'ont appris à être indulgent, s'ils ont empêché mon cœur

de se couvrir comme d'un bouclier de fer de cet odieux personnalisme qui, content de sa propre estime, assuré de sa propre vertu, repousse les plaintes de tous, et se croit quitte envers tous ses devoirs parce qu'il les a mathématiquement remplis selon la règle qu'il s'est imposée à lui-même.

Mais ce n'est rien d'avoir désespéré votre fils; un homme qui n'aurait pas la force de résister au malheur que vous lui avez infligé, ne serait pas digne d'avoir été plus heureux ou de e devenir un jour.

Sous le poids de votre colère ou de votre malédiction, il peut encore se faire une carrière, et, sans s'attirer le blâme des honnêtes gens, chercher loin de vous d'autres affections, d'autres tendresses, qui le consolent de ses affections et de ses tendresses perdues. Il peut, s'il a de l'intelligence et du courage, arriver assez haut pour vous forcer à reconnaître, comme il l'a déjà fait une fois, que vous n'êtes pas la première nécessité de sa fortune ni de son bonheur, et qu'il peut parfaitement se passer de vous.

Je vous connais, Bonsenne, et ce serait là pour vous la plus cruelle punition que vous puissiez recevoir. Victor vous l'infligera, je l'espère non-seulement pour lui, mais pour sa sœur envers qui vous avez été, s'il est possible, encore plus froid et plus inhumain.

Ici vous n'avez pas l'excuse de la désobéissance d'Alison. En aimant le jeune Deslaurières, elle n'a point contrevenu à vos ordres. Il entrait dans vos convenances qu'elle aimât Léopold, et elle l'a aimé, et vous en avez été heureux.

Cependant je dois vous rendre cette justice que je suis convaincu de la vérité de ce que je vais vous dire aussi

bien que de la vérité de ce que je vous ai déjà dit. Si Alison n'eût point aimé Léopold, il est certain que vous ne lui eussiez point imposé ce mariage; mais elle l'aimait, et vous étiez ravi de voir se réaliser un projet que vous caressiez depuis longtemps dans votre esprit.

C'est alors qu'est arrivée la révolte de Victor; c'est alors que, forcé de faire quelques confidences à Deslaurières au sujet de Charistie et de sa fortune, vous avez cru remarquer dans ce jeune homme une sorte d'attention avide qui vous a fait peur.

Qu'avez-vous fait alors? Au lieu de l'éloigner de cette habitation qu'il eût peut-être oubliée au bout de quelques jours, vous l'en avez rapproché avec intention; vous avez voulu, dites-vous, sonder son âme, et il ne vous a pas fallu aller bien avant pour en toucher la fange.

Vous l'avez vu s'éprendre avec une fureur mal déguisée de cette fortune que vous aviez le soin de faire briller à ses yeux, et une fois bien convaincu de la sordidité de ce malheureux, vous vous êtes dit à vous-même : « Cet homme n'entrera pas dans ma famille. »

Pendant tout ce temps, avez-vous pensé à votre fille?

— Oui, sans doute, me répondrez-vous, puisque j'ai arraché son avenir à un malheur certain.

C'était bien là ce qu'il fallait faire, mais vous avez été pour elle pire que pour votre fils, lorsque vous lui avez dit :

— Léopold que tu aimes est un misérable, il faut y renoncer.

Ce n'est point ainsi qu'on heurte les sentiments d'une enfant si douce et si bonne, et lorsqu'elle doute, lorsqu'elle prie, lorsqu'elle pleure, lorsqu'elle demande s'il n'y a pas

de retour possible, il ne faut pas lui répondre froidement :

— Je suis sûr de ce que je dis.

Et si elle est jalouse, emportée et colère, il ne faut pas la traiter de folle et de déraisonnable ; et si, le doute et la pitié dans le cœur, espérant pour elle et pour son frère malheureux du même malheur, elle cherche à voir sa rivale, à avoir une explication, il ne faut pas, parce qu'elle aura désobéi à un ordre sèchement donné, la reléguer sévèrement dans la solitude de sa chambre, détourner la tête de ses douleurs, surveiller exactement les soins que lui donne sa mère, pour qu'ils ne soient tout juste que ceux d'une garde-malade. On ne fait point cela, ou, si on le fait, on est un mauvais père.

Savez-vous bien, Bonsenne, qu'une fille n'a que la maison paternelle pour asile ? savez-vous qu'il n'y a pour elle ni carrière possible, ni avenir, ni bonheur, ni honneur, en dehors de la volonté et de la protection des siens, et qu'il n'est pas généreux, qu'il n'est pas brave de peser si fort sur une tête qui ne peut se soustraire au joug ni le rompre ?

Un fils peut accepter la lutte avec son père, et je suis d'avis, moi, qu'il le doit, si son père est injuste. Ne sommes-nous pas, vous et moi, les fils de nos œuvres? et le jour où nous quittâmes ensemble le séminaire pour nous faire soldats de la république, nous avions pour tout bien notre jeunesse et notre ferme résolution d'arriver.

Ce que nous avons fait, nous pouvons l'imposer à nos fils, et peut-être vaudrait-il mieux qu'il en fût toujours ainsi, et que chaque homme en ce monde fût chargé du soin de sa propre fortune.

Mais, mon ami, dans nos mœurs, avec nos habitudes, nos préjugés, que voulez-vous que devienne une fille que sa famille abandonne ? A moins de talents extraordinaires, il faut qu'elle végète dans l'indigent état que lui procurera un travail obstiné, ou qu'elle demande sa fortune à l'inconduite.

Y avez-vous pensé, Bonsenne?

Hélas ! oui, vous y avez pensé, et c'est pour cela que vous êtes si dur, si implacable.

Sûr de la vertu d'Alison, sûr de cette résignation angélique qui acceptera tous les sacrifices, toutes les tortures, vous abusez de cette vertu et de cette résignation.

Oui, Bonsenne, je vous le dis parce que c'est ma conviction sincère et profonde, parce que d'ailleurs ce n'est pas la première fois que je vois faire de pareils raisonnements dans les familles ; oui, si les antécédents, le caractère de votre fille, ses idées vous faisaient craindre qu'elle ne se fût révoltée contre vos duretés ; oui, vous l'eussiez ménagée davantage. Pour une faute légère, pour un entraînement de douleur et de colère, vous ne la traiteriez pas comme si elle eût été aux plus coupables extrémités ; la crainte de la voir tout à fait se perdre vous rendrait plus timide envers une nature rebelle.

Ainsi donc, ce sera parce que vous ne doutez pas un moment de la vertu d'Alison, qu'elle sera plus cruellement punie qu'une moins bonne. Vous parlerai-je de votre femme que vous privez de son fils et à qui vous interdisez même de pleurer avec sa fille, car ses larmes seraient la condamnation de votre insensibilité? Celle-là n'est pas la moins malheureuse, car un cœur de mère, entendez-vous, Bon-

senne, tient au cœur de ses enfants par un lien qui ne se brise pas comme celui par lequel ils ont tenu à ses entrailles ; et comme elle souffrait de chaque douleur de l'enfant qu'elle portait dans son sein, elle souffre plus tard de chaque atteinte qui frappe leur cœur. Votre femme est désolée ; elle pleure... elle ne se plaint pas.. elle n'ose pas.

Et pourquoi tout cela, je vous prie, monsieur Bonsenne? parce que vous avez dit à votre fille : Aimez ce jeune homme, et qu'elle l'a aimé, et que vous lui avez dit après : Ne l'aimez plus, et qu'elle n'a pas arraché cet amour de son cœur comme elle ôterait la robe qui vous plairait la veille et qui vous déplairait le lendemain.

Et ce mal que vous avez fait, êtes-vous bien sûr que vous n'en êtes pas coupable ? Si ce jeune homme est un misérable, comme vous le dites, ne deviez-vous pas, vous, père de famille, le mieux observer, le mieux connaître, le juger enfin avant de l'introduire si avant dans l'intimité de votre maison ?

Si au contraire la fortune de Charistie a été la première tentation qui l'ait fait dévier de ce droit chemin de l'honneur où vous marchiez si sûrement, au lieu d'aider à un premier mauvais mouvement, ne fallait-il pas le protéger contre un désir à peine formé, ne fallait-il pas le soutenir dans une lutte où sa force seule ne suffisait pas pour le sauver?

Vous avez eu tort, très-grand tort.

J'ai un fils, et j'espère qu'il sera homme d'honneur; mais s'il a quelque hauteur dans les idées, quelque indépendance dans le caractère, à Dieu ne plaise que je pré-

tende piler et broyer tous ces germes d'énergie et d'avenir sous le poids de mon autorité! Non certes; et je vous l'avoue, je préférerais qu'il me désobéît la tête levée, que de l'avoir réduit à cette obéissance basse, lâche, aveugle, qui vous semble la seule manière dont un fils doive recevoir les conseils de son père.

Écoutez, Bonsenne : si vous lisez cette lettre, je suis sûr que vous reviendrez à d'autres sentiments. Ce que je crains, c'est que vous ne la rejetiez à la première ligne. Si vous avez fait cela, tant pis pour vous.

Mais je me trompe, je vous ai promis de vous donner une dernière réponse de votre fils, et vous irez jusqu'au bout pour savoir s'il a obéi au dernier ordre que je lui ai porté de votre part.

Votre fils fera ce que vous voudrez, il n'ira pas demander compte à monsieur Deslaurières de son indigne conduite.

Mais je vous le dis, moi, à qui vous n'avez pas à commander en Jupiter, ce n'est pas votre défense hautaine et absolue qui a obtenu cette résignation; ce sont les conseils d'ami que je lui ai donnés : c'est parce que je lui ai montré quel scandale il en résulterait et pour vous, et pour sa sœur, et pour Charistie, et pour sa mère. C'est pour votre repos et pour votre honneur à tous qu'il ne se vengera pas.

Vous préféreriez que ce fût parce que vous avez dit : Je le veux!... Eh bien, non!... C'est un sentiment plus noble qui l'a guidé; c'est une juste appréciation de votre position vis-à-vis d'un jeune homme qui vous a été confié par son père mourant; c'est la crainte de voir mêler le nom de sa sœur à une querelle sanglante; c'est la pensée de ce que

vous feriez peut-être souffrir à Alison ainsi qu'à sa mère ; c'est enfin toutes les bonnes raisons que je lui ai données, les raisons qu'il convient à un honnête homme d'écouter et de suivre. Et je l'estime pour cela.

Comme il faut que nos comptes soient en règle, et que je ne prétends pas que vous m'accusiez de vous avoir trahi, je vous préviens que si votre fils s'adresse à moi, soit pour une protection, soit pour de l'argent, mon crédit et ma bourse lui seront ouverts. Prenez-en votre parti.

Adieu, mon cher et vieux camarade ; quels que soient vos sentiments à mon égard à la lecture de cette lettre, je n'en signe pas moins

Votre meilleur ami.

A. R. MEYLAN.

XVI

Cette lettre de mon père terminait la première série des lettres que renfermait le portefeuille que m'avait remis Charistie.

Je ne puis dire combien elle me toucha et me rendit le cœur fier. Quoi que j'en eusse, l'histoire de Justine avait jeté un étrange malaise dans l'amour et le respect que j'avais pour mon père.

D'un autre côté, j'avais trop souvent appris malgré moi qu'il s'était fait un nom presque célèbre par ses galanteries, ses duels, ses énormes pertes au jeu, et j'aurais voulu qu'il n'en fût pas ainsi, ou plutôt j'aurais voulu l'ignorer. Mais la lecture de cette lettre me fit voir l'homme bon, l'homme

éminemment juste et sensé, qui sait faire leur part aux faiblesses humaines et qui tâche de les consoler.

Je m'arrêtai dans cette lecture que jusque-là j'avais suivie avec ardeur, et je me laissai aller à contempler ce cadavre étendu près de moi.

Ainsi, me disais-je, un noble cœur, un esprit capable, une volonté sérieuse eussent animé ce corps qui s'est usé dans la débauche et qui a fini par succomber dans un combat amené assurément par une mauvaise action. Ainsi la rigueur d'un père a jeté dans le néant cette force jeune, ardente et qui aspirait au bien.

Quel est le plus coupable devant Dieu ? Et à cette heure, l'Éternel n'aura-t-il pas exaucé cette voix qui lui criait il y a à peine quelques heures :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! prenez pitié de lui !

En me rappelant ce cri de madame Deslaurières, je ne pus m'empêcher de joindre aussi les mains, d'élever mes yeux vers le ciel et de dire aussi dans mon âme :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! prenez pitié de lui !

Et à ce moment, ma pensée allant à la femme pour laquelle sans doute il avait perdu sa jeunesse, je me demandai si elle aussi ne méritait pas qu'on priât Dieu pour elle, et si, dans les écarts inouïs où on la disait tombée depuis cette époque, tout avait été de sa faute. Elle portait le nom de madame Deslaurières, elle avait donc été mariée au lâche coquin que je ne connaissais que pour un coquin de mauvaise compagnie.

Comment cela s'était-il fait ? c'est ce que je désirais savoir, car déjà l'image de madame Deslaurières se présentait à moi sous un aspect bien différent de celui où je l'a-

vais jugée pour la première fois, et je ne sais quelle pitié curieuse et presque inquiète m'intéressait au sort de cette femme, si misérablement initiée à la science du vice dans son enfance, qui s'en était arrachée avec un si noble courage et qui était retombée si bas.

Malgré moi, je me sentais de l'avis de monsieur Bonsenne, lorsqu'il avait dit à sa femme que si Léopold eût pensé sérieusement la moitié des choses qu'il avait dites à Charistie, il eût été le seul qui eût dignement apprécié la position de l'infortunée Charistie. Il me semblait qu'il eût été digne d'un homme d'honneur de soutenir cette femme, de la relever, de la protéger contre tous, et à ces réflexions sur un passé fatalement accompli se joignait cette pensée encore informe que l'œuvre pouvait encore se refaire, et qu'il restait dans l'âme de madame Deslaurières assez de hauteur de sentiment pour recommencer sa réhabilitation, s'il se trouvait près d'elle un cœur capable de l'y pousser.

Cependant je voulus connaître la fin de cette histoire bizarre, et je repris ma lecture.

Il me parut, en feuilletant les premiers papiers, que ce n'étaient plus des lettres écrites avec une espèce de suite comme les précédentes. Il y avait une foule de notes, puis des lettres.

Je les insère ici textuellement, dans l'ordre où je les trouvai et où je les conservai.

N° 42.

(Cette note était de la même main que celle où il était enjoint à monsieur Bonsenne de marier Charistie) :

« La personne qui désire que le mariage de mademoiselle Lambert se fasse le plus tôt possible se trouve, par un hasard inutile à expliquer ici, avoir rencontré pour cette jeune personne un mari tout à fait convenable. Il s'agit d'un monsieur Deslaurières, que monsieur Bonsenne doit connaître. La position est convenable et sera améliorée.

» Il est bien entendu que c'est mademoiselle Charistie Lambert, née à Strasbourg le 19 mai 1796, qui épouse monsieur Deslaurières. »

Cette note n'était point signée : j'en savais assez pour supposer qu'elle devait venir de madame de Belnunce. Seulement je ne comprenais pas comment Deslaurières avait pu arriver jusqu'à elle.

La note suivante me le fit deviner. Elle était de la main de mon père ; la voici :

« Si le prince de Morden tient absolument à obtenir l'avancement qu'il demande pour monsieur Léopold Deslaurières, il faut qu'il en parle non-seulement au ministre lui-même, mais au directeur de la division de l'infanterie et au chef immédiat de monsieur Deslaurières.

» Une démarche de la part du prince sera toute-puissante sur les bureaux, et il est nécessaire que le prince soit persuadé qu'en France les bureaux sont aussi puissants et plus puissants que le ministre ; à moins que le prince ne s'adresse directement à S. M., auquel cas, si le roi daigne dire un mot, l'affaire sera emportée. »

Il résultait de ceci que le prince de Morden avait sans doute appris par Victor ce qui s'était passé chez son père, et que, désireux de marier Charistie, il eût pris le premier venu qui se présentait. Mais quel intérêt pouvait avoir le prince à ce mariage? voilà ce que je ne pus comprendre dans le premier moment.

Mais je ne m'arrêtai point à rechercher cet intérêt, et je continuai ma lecture en trouvant une troisième note de l'écriture de monsieur Bonsenne :

« Aujourd'hui à midi, le mariage de mademoiselle Charistie Lambert, née le 19 mai 1796, avec monsieur Deslaurières, chef de bureau au ministère de la guerre, a été célébré comme il a été convenu.

» Le montant de la fortune de mademoiselle Charistie Lambert, consistant en une inscription de rente de vingt-six mille six cent soixante-six francs soixante-six centimes, a été remis audit sieur Deslaurières par madame Lambert, en qualité de tutrice de sa fille. Reçu de cette somme a été porté au contrat déposé chez Me Boileau, notaire, rue de Richelieu.

» On pense que tout a été fait selon les désirs de qui de droit. Il n'y a donc plus rien à réclamer des bons offices de ceux qui ont pu s'entremettre dans ce mariage, et on espère qu'il n'en sera plus question à leur égard. »

Monsieur Bonsenne, je n'en pouvais douter d'après la correspondance que je venais de lire, était l'agent de madame de Belnunce, qui, après avoir retrouvé sa fille, avait voulu lui faire une belle et bonne position.

Rigide observateur de ses engagements, il avait sans doute poussé le rigorisme jusqu'à être l'exécuteur de la volonté de madame de Belnunce en faisant le mariage de Charistie et de Deslaurières, et probablement qu'une fois ce devoir accompli, il s'était complétement retiré d'une affaire qui avait eu de si fâcheux résultats pour sa famille.

Cependant je ne trouvais encore rien de ce que je cherchais, lorsque je tombai sur un papier fort malpropre et dont l'aspect me parut assez bizarre. Non-seulement je ne compris pas du premier coup en quoi ce papier pouvait se rattacher à l'histoire de Charistie, mais encore je ne compris pas même le sens particulier de ce que je lisais. Cependant ce papier avait vivement excité ma curiosité. Il était d'une écriture que je reconnaissais parfaitement, de l'écriture d'un homme que je haïssais de cette haine qu'on porte à tout ce qui est laid, plat et méchant; ce papier, dis-je, était de l'écriture de Morinlaid.

On doit se rappeler que ce fut lui qui le premier me parla de madame Deslaurières, le premier qui me jeta dans le cœur, contre une femme belle, jeune et que je ne connaissais pas, ce dégoût, ce mépris qui m'avait rendu si inconvenant et si brutal vis-à-vis d'elle.

Je lus donc ce papier avec toute l'attention possible, et dans l'espoir d'y trouver quelque nouvelle preuve de la bassesse et de la lâcheté de mon ami Morinlaid. Il me semblait que j'avais besoin de mépriser et de haïr encore plus cet homme qui, j'en avais le pressentiment, devait être pour quelque chose dans les nouveaux malheurs de Charistie.

Hélas ! il est vrai, cette conduite, cette légèreté de ma-

dame Deslaurières, qui m'avaient paru si odieuses, je les considérais déjà comme des malheurs. Malgré moi je m'intéressais à cette femme, et peut-être ce fut le premier mouvement d'amour qui me troubla pour elle, que cet intérêt curieux que j'éprouvai à côté du cadavre d'un malheureux que l'amour qu'elle lui avait inspiré avait perdu et tué.

Cette réflexion que je fais aujourd'hui ne me vint point dans ce moment. Je ne croyais encore qu'à ma haine pour Morinlaid, et ce fut poussé par ce sentiment que je lus pour la sixième fois le manuscrit suivant :

A remettre à monsieur le directeur de la Gaîté.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente un parc magnifique avec un château et des jets d'eau.

Le prince de Monténégro raconte à son confident, que nous appellerons Ferdinandolo, qu'il est dans le plus terrible embarras. Ferdinandolo lui demande pourquoi. Alors le prince commence l'exposition, et il lui dit :

— Tu sais depuis bien longtemps que ma sœur, la duchesse de Santa-Croce, a eu un enfant que tu as dû faire disparaître. (Trouble de Ferdinandolo.) Tu l'as fait disparaître?

— Oui, seigneur.

— Tu mens, misérable.

— Je vous jure, seigneur... (Le prince lève son poignard.)

— Tu mens, Ferdinandolo... Avoue la vérité, vil traître.

Ferdinandolo, à genoux[1], avoue qu'il a confié Carista, cette fille précieuse, à une femme qui venait de perdre sa fille, et qui l'a prise pour la remplacer.

Le prince. — Tu mourras si tu ne sers plus fidèlement ma vengeance !

Ferdinandolo épouvanté promet; mais il dissimule, car il a le projet de sauver la jeune fille.

Le prince s'éloigne après avoir dit à Ferdinandolo :

— Attends mes ordres et tremble !

SCÈNE DEUXIÈME.

A peine le prince de Monténégro est-il éloigné, que Ursino, le fils de Ferdinandolo, jeune homme sauvage et indompté, armé d'une carabine, avec des bandelettes croisées sur ses jambes nues, entre violemment en scène. Caché derrière un arbre, il a entendu les projets du prince et croit que son père est prêt à les exécuter... Il est furieux, mais le respect qu'il doit à l'auteur de ses jours le retenant, il cherche à se contenir.

Ce sera une bien belle scène où l'on fera voir la lutte entre les sentiments du fils et ceux de l'amant. En effet,

pressé par Ferdinandolo, qui ne peut s'expliquer les mouvements ulcérés de son fils, celui-ci éclate et accable son père d'injures et de reproches.

— Ah! cruel, voulez-vous tuer l'ange dont les regards m'ont enflammé d'un amour sans retour?

— Que dis-tu?

— J'ai tout entendu.

— Oh! silence, cher Ursino; le prince est terrible dans ses vengeances.

— Je ne le crains pas. (Il brandit fièrement sa carabine.)

Ferdinandolo calme son fils et lui dit :

— Tu connais donc Carista?

— Si je la connais! Oh! oui, je la connais.

(Si l'amoureux sait chanter, il dira : « C'est pour elle que j'ai fait cette romance. »)

A cet endroit, *romance,* avec ce refrain :

C'est la belle Carista.

(Ça fera de l'effet.)

(Si l'amoureux ne sait pas chanter, un portrait de Carista bien écrit.)

— Mais comment l'as-tu connue?

Ursino fait un récit.

Un soir, dans la montagne, il a rencontré une jeune fille de l'autre côté du torrent; elle se penche pour cueillir une fleur, le pied lui glisse, elle roule dans l'abîme...

A cet aspect, plus prompt que l'éclair, il se précipite.... plonge dans l'abîme, la saisit au milieu d'un tourbillon

d'où personne n'est jamais revenu, et la ramène au bord. Elle s'est évanouie; il lui prodigue ses soins. Elle rouvre les yeux et voit son sauveur... Une aimable rougeur colore son visage; ses yeux expriment la reconnaissance que sa bouche timide n'ose faire parler.

A ce regard, Ursino sent le trait vainqueur le pénétrer; il sent les premiers transports de l'amour; il emporte Carista dans ses bras jusqu'à la maison de sa mère, la bonne madame Lamberti.

— Mais, j'y pense, ajoute Ursino après ce récit, qui ne peut manquer d'être applaudi, comment se fait-il que le prince ait dit que Carista était la fille de la duchesse de Santa-Croce ?... Je n'y comprends rien.

— Silence, reprend Ferdinandolo; c'est un secret terrible.

Ursino veut le savoir, son père hésite.

Tout à coup on entend des coups de fusil. Ce sont les paysans qui annoncent l'arrivée du duc et de la duchesse de Santa-Croce.

Entrée pompeuse; ballet de caractère.

Après le ballet, le duc et la duchesse de Santa-Croce restent seuls.

Le duc est un homme profondément dissimulé; il a reçu de sa femme l'aveu de l'existence de Carista. Depuis quatre ans qu'il a découvert cet horrible secret, il tient la duchesse enfermée dans une tour solitaire.

La duchesse, vêtue de deuil, pâle et affaiblie par la prison et le manque d'exercice, dit à son époux :

— Pourquoi donc, seigneur, m'avoir arrachée à la cap-

tivité où je me nourrissais de mes larmes, pour me faire assister à une fête et respirer *l'air pur de la liberté?*

— Vous allez le savoir, vos tourments vont cesser, mais à un prix.

— Lequel?

— Écoutez. Vous ne savez pas que le cardinal Apostato vous a légué toute son immense fortune, dans le cas où il naîtrait des enfants de notre mariage dans un espace de vingt ans. Ces vingt ans sont près de s'écouler, et le ciel a refusé ce bonheur à mon cœur. Eh bien, cette fille, fruit d'une faute cachée, je l'adopte.

— Juste ciel! se peut-il... Oh! soyez béni.

— Un moment, dit le duc; je l'adopte, je la reconnais pour ma fille, je la fais duchesse, je l'entoure d'éclat; mais je ne veux pas que celui qui lui a donné le jour puisse dire que je connais mon affront et que je ne l'ai pas vengé... il mourra, et votre fille sera la mienne.

— Jamais! s'écrie la duchesse.

— Songez-y!

— Jamais! plutôt la mort!

— Oh! plutôt la mort de Carista, n'est-ce pas!

— Que dites-vous?...

— Elle mourra!...

— Elle est hors de votre pouvoir.

— Elle y est (en mon pouvoir).

— Impossible.

— A deux lieues d'ici.

— Juste ciel!

— Chez une signora Lamberti...

— Je me meurs !

— Et elle va venir.

— Grâce !

— Obéirez-vous ?

— Que faire ?...

— Écoutez... le bruit d'une voiture.

— Que décider ?...

— Elle amène votre fille.

— O douleur !

— Une minute de silence, et elle est morte.

— Arrêtez !

— Parlez donc ! quel est son père ?

— Eh bien...

— Parlez...

— C'est...

— Qui ?

— Le marquis de Palestrino.

— Le marquis de Palestrino !... il est mort il y a deux ans ; dans une rencontre avec des brigands des Apennins, il a été tué. (Désespoir de la duchesse. Cette scène, écrite d'un dialogue brûlant, doit enlever les spectateurs.)

— Retirez-vous, dit le duc ; voici venir cette jeune fille, je la veux interroger.

Entrée gracieuse de Carista et de madame Lamberti.

Le duc éloigne la mère d'un geste impérieux et reste seul avec la jeune fille.

Il interroge Carista et lui rappelle les souvenirs de son enfance, elle les raconte :

Une belle dame et un beau cavalier venaient la voir...

— Ah ! fait le duc.

— Ils venaient souvent et m'apportaient des joujoux, des bonbons, des images de la Vierge.

(Il faut ici marquer à Carista un charmant caractère de naïveté).

— Eh bien, dit le duc, les voyez-vous toujours?

— Hélas! dit Carista, il y a longtemps que je n'ai vu le seigneur.

— Ah! fait le duc.

— Et quatre ans que je n'ai vu la belle dame.

— Seriez-vous bien aise de les revoir?

— Oh! quel bonheur!

— Eh bien, aujourd'hui même vous verrez la belle dame.

— Où est-elle? Conduisez-moi dans ses bras!

— Et vous avez devant vos yeux le seigneur qui l'accompagnait.

— Où est-il?

— C'est moi.

— Vous?

— Oui.

— Oh non! il était bien plus beau.

(Trait de naïveté qui fera rire le public, et qui portera la rage dans l'âme du duc.)

Cependant il veut lui persuader que c'était bien lui; Carista soutient le contraire... — Il était bien gentil, dit-elle... il avait de beaux cheveux noirs et des yeux si doux... et...

A ce moment passe au fond du théâtre un homme enveloppé d'un long manteau rouge... un grand chapeau

rabattu sur ses yeux... Carista l'aperçoit et pousse un cri...

— Qu'y a-t-il? crie le duc.

Carista à part. — C'est lui!

Le duc la presse de s'expliquer, mais l'inconnu mystérieux a posé en passant un doigt sur ses lèvres, et la jeune fille se tait.

Alors le duc lui dit :

— Eh bien, vous allez voir celle qui vous allait visiter avec moi, et elle vous aidera à mieux rappeler vos souvenirs.

Il laisse Carista seule, qui a un touchant monologue jusqu'au moment où Ursino paraît et lui dit :

— O Carista! défiez-vous de tout ce qui vous entoure dans ce château.

— Pourquoi?

— Parce qu'ils veulent tous votre mort.

— Juste ciel!

— Ce sont vos ennemis.

— Je ne leur ai point fait de mal.

— N'importe, ils veulent vous perdre.

— Qui me protégera, mon Dieu?

— Moi, dit Ursino.

— Et moi, répond une voix sépulcrale.

(C'est l'inconnu au manteau rouge qui traverse encore lentement le théâtre).

— Quel est cet homme? s'écrie Ursino.

— Oh! ne me le demandez pas...

— Oh! je le saurai.

Il veut s'élancer à sa poursuite, mais il s'arrête à l'as-

pect de Ferdinandolo, son père, et du prince de Monténégro qui paraissait d'un autre côté. Il se cache pour les observer.

A l'instant même la duchesse reparaît avec son époux... elle s'avance vers Carista, qui, en l'apercevant, jette un cri de joie et se précipite à ses pieds. La duchesse la relève et l'embrasse.

— Ah, oui! c'est bien là, dit Carista, la noble dame qui venait me voir dans notre cabane.

(Sur un signe du duc, sa femme ajoute en le montrant:)

— Et voilà le noble seigneur qui m'accompagnait.

— Ce seigneur, quel est-il?

— Mon époux. (Carista reste stupéfaite et ne comprend rien.) Et maintenant, enfant, il faut que tu saches un grand secret: des malheurs ont forcé tes parents à cacher ta naissance.

— Juste ciel!

— Tu n'es point la fille de la signora Lamberti.

— Je m'en suis toujours douté.

— Tes parents sont nobles.

— Qu'importe!

— Riches.

— Qu'importe! je veux les voir, conduisez-moi dans leurs bras.

— Tu y es, s'écrie la duchesse en la pressant sur son cœur.

(Reconnaissance).

— Et monsieur le duc?

— C'est votre père, dit la duchesse tremblante.

Cette circonstance trouble la joie de Carista. Le duc mécontent, mais qui a son projet, s'éloigne en disant qu'il va faire toutes les démarches nécessaire près des autorités pour faire établir les preuves de la naissance de sa fille.

— Ah! s'écrie Monténégro, qui est resté dans un coin, je ne t'en donnerai pas le temps. Alors il s'élance impétueusement en scène et reproche à sa sœur la fourberie par laquelle elle veut lui arracher la fortune du cardinal Apostato. Elle sait bien que c'est la fille de Palestrino...

— Ah! s'écrie la duchesse, peu m'importe, pourvu que ma fille me reste.

— Ta fille! il faut qu'elle disparaisse, ou bien je rends votre honte publique.

— Mon frère, grâce !

— Non !

Carista s'élance à son tour, et s'écrie :

— Eh bien, je vous suis, je me sacrifie, trop heureuse d'avoir connu ma mère, de l'avoir embrassée, de l'avoir serrée dans mes bras!

La duchesse veut retenir sa fille. Monténégro veut la lui arracher. Carista, épouvantée, appelle. Ursino paraît; mais il est retenu par Ferdinandolo, son père.

— Ah ! s'écrie la duchesse, si Palestrino vivait, vous n'oseriez pas m'arracher ma fille !

— Qui m'appelle ? dit une voix sinistre.

C'est l'inconnu au manteau rouge. Tout le monde pousse un cri :

— Palestrino !!! (Le prince recule; la duchesse tombe évanouie sur un banc, Carista court à Palestrino en criant:

« Mon père ! » et se jette à ses pieds. Stupéfaction et immobilité générales. Le rideau tombe).

Il faut le dire, ma stupidité était si grande, que ce ne fut qu'à la cinquième ou sixième lecture que je compris que ce projet de mélodrame était tout à fait basé sur l'histoire de madame de Belnunce, de Charistie et du prince de Morden ; et telle était mon intelligence dramatique, que si l'auteur n'eût pas pour ainsi dire mis les points sur les *i* en faisant du nom de Charistie celui de Carista, et de celui de madame Lambert celui de la signora Lamberti, je n'y aurais rien compris du tout.

Cependant une fois cette idée entrée dans ma tête, ce fut comme une lumière, luisant tout à coup dans ce dédale inconnu pour moi d'une machine de théâtre. Je compris parfaitement qu'il était possible qu'un intérêt d'argent pût pousser monsieur de Belnunce à vouloir reconnaître pour sa fille celle de monsieur de Favreuse.

Je me souvins de la visite que Victor avait reçue du prince de Morden, et où il lui avait été vivement conseillé de dire à son père qu'il eût à hâter le mariage de Charistie.

Mais pourquoi le prince Monténégro, ou le prince de Morden, le traître du mélodrame, le tyran réel de la famille de Morden, pourrait-il vouloir ce mariage ? Voilà ce qui me restait à comprendre et ce dont je devais être éclairé par la suite du mélodrame de mon ami Morinlaid.

J'en continuai donc la lecture avec un intérêt que n'y

eussent pas mis assurément d'autres lecteurs que moi, et je passai au second acte.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente un salon sombre; des statues gothiques sont placées dans des niches. On en remarque une qui représente saint Michel armé de toutes pièces.

L'inconnu, qu'on sait être maintenant le marquis de Palestrino, est en scène avec Ursino; il est accablé d'inquiétude et de douleur. Il comprend le danger de sa fille et de la duchesse, et veut les sauver l'une et l'autre, mais il ne sait quel parti prendre.

S'il ne consent point à permettre que Carista soit proclamée la fille du duc, celui-ci devient son mortel ennemi, et il n'y a point de doute que la pauvre enfant ne périsse et que la duchesse ne retourne dans l'horrible captivité à laquelle elle a été arrachée depuis si peu de jours.

Si, d'un autre côté, il laisse faire le duc, le prince Monténégro devient l'ennemi mortel de Carista. Il tentera tout pour la perdre, et le prince Monténégro est un homme capable des crimes les plus abjects !

— Je le sais mieux que personne, car j'ai failli être sa victime, dit Palestrino.

— Que voulez-vous dire ?

— Tu l'apprendras ; sache seulement qu'il m'a donné rendez-vous ici, et que c'est peut-être par le moyen de ses crimes mêmes que j'ai le pouvoir d'en empêcher de nouveaux. Toi, généreux jeune homme, à qui je dois la vie de ma fille, ne t'éloigne pas de ce lieu et tiens-toi prêt à exécuter mes ordres.

— Oui, seigneur.

— Écoute, voici le signal qui m'annonce l'arrivée de Monténégro.

Ursino s'éloigne et se cache pour écouter ce qui va se dire.

Monténégro paraît ; il observe à part et avec joie qu'Ursino est présent, quoique caché, et il se dit :

— Bien ! mon piége en réussira mieux.

— Pourquoi m'as-tu fait appeler ici, prince Monténégro, toi dont la vie infâme est la honte de ta famille ?

— Point d'injures, marquis de Palestrino; je viens pour te proposer un traité.

— Avec un être comme toi !... Oublies-tu les montagnes des Apennins ?

— Juste ciel ! dit Monténégro.

— Tu te troubles... Ce chef de brigands qui, couvert d'un masque sanglant, arrêtait les voyageurs qui traversaient ces montagnes dangereuses, crois-tu que je ne l'aie pas reconnu, lorsque après un sanglant combat où je fis mordre la poussière à plusieurs des siens, il se pencha sur moi qui étais criblé de blessures, et appuyant sa main sur mon cœur qui ne battait presque plus, il dit avec une joie farouche : « Il est mort ! »

— Qu'importe ce récit?

— Ce misérable poursuivi par les lois, ce brigand dont la tête est mise à prix sous le nom de Maltamore, ce brigand, c'est toi !

Le prince, à part, et Ursino, caché, ensemble. — Juste ciel !

Le prince veut nier, mais Palestrino lui dit :

— Laissé pour mort sur le champ de bataille, je me suis traîné à votre suite jusqu'à la caverne qui vous sert de refuge ; là, j'ai surpris le secret de votre terrible association, le nom de tes complices, leurs retraites et toutes les preuves qui peuvent te perdre, toi et les tiens !

Le prince jette autour de lui un regard sinistre.

Le marquis l'accable.

Le prince, grinçant des dents, tire furtivement un poignard.

Palestrino, dans un moment de noble indignation, lève les mains au ciel et appelle la malédiction de Dieu sur les coupables.

Le cruel Monténégro profite de ce moment ; il se glisse près de Palestrino comme un serpent, et lui crie, en levant le poignard sur lui :

— Et sachant cela, tu as osé venir, tu as osé me le dire! tiens, meurs !

(Il va frapper, Ursino s'élance et lui arrache son poignard. Il veut frapper Monténégro, Palestrino l'arrête à son tour. Générosité de Palestrino.)

— Insensé, lui dit le prince ; tu t'armes contre moi, lorsque je venais t'apporter le bonheur.

— Juste ciel ! à moi ?

— Oui ; mais la rage de cet homme m'a empêché de lui dire à quelles conditions je consens à laisser vivre Carista.

— Parle, dit Ursino.

Le prince.

(Et je crois cette scène d'un effet tout neuf : un homme qui se vante de ses crimes et qui s'en sert pour tromper, c'est rare. Voici la scène comme je l'entends.)

— Eh bien oui, dit le prince, je suis un grand coupable et un criminel endurci. Oui, j'ai la soif de l'or et de la richesse. J'ai dédaigné, comme le vulgaire, de la conquérir par un travail honnête. (Ceci c'est pour le paradis.) Cela ne pouvait convenir à un homme de ma naissance. J'ai préféré le crime, c'est plus noble. (Je crois tout ça très-nouveau.) Oui, j'ai préféré le crime, et après cet aveu vous pouvez croire à tout ce que je veux vous dire. Écoutez donc.

— Parlez !

— Oui, j'aime l'or, et j'en veux. Ne vous étonnez donc point si, ayant voulu ravir celui d'autrui par le crime, je suis décidé à défendre par le même moyen celui qui m'appartient légitimement et qu'on veut me ravir par une ruse infâme.

— Il a raison, dit Palestrino.

— Eh bien, il est un moyen de sauver ta fille !

— Lequel ?

— Et de garder ma fortune. Qu'elle épouse sur-le-champ quelqu'un. (Ursino tressaille.)

— Quelqu'un qu'elle aime.

Ursino. — Juste ciel !

— Qu'elle l'épouse comme fille de la signora Lamberti. Celle-ci a perdu une fille de l'âge de Carista.

— Que dis-tu ?

— Qu'elle dise audacieusement que c'est sa fille.

— Après ?

— Les actes de naissance et de décès de cette fille morte serviront pour le mariage.

— Je te comprends.

— Alors Carista sera proclamée et reconnue la fille de la signora Lamberti !

— Tu as raison.

— L'infâme supposition par laquelle le duc veut me ravir l'héritage du cardinal est déjouée.

— C'est vrai.

— Et au lieu de poursuivre ta fille je la protégerai ainsi que celui qu'elle aura épousé.

— Juste ciel ! s'écrie Ursino, tant de bonheur ! Ah ! seigneur, consentez... et jamais fils plus respectueux, plus soumis...

(Palestrino hésite, Ursino le conjure.)

— Mais que deviendra la duchesse, dont le barbare époux...

— Comptez que je saurai protéger ma sœur, dit le prince.

(On presse le marquis, Ursino d'un côté, le prince de l'autre.)

— Eh bien, soit ! dit-il.

(Il consent. Joie naïve d'Ursino, et joie sombre de Monténégro.)

— O Carista, je serai ton époux !

— Enfin je tiens ma vengeance !

— Ma fille sera heureuse.

(Maintenant ils conviennent des mesures à prendre.)

— Toi, Ursino, dit Monténégro, va chercher Carista et sa mère ; la duchesse les a confiées à la garde de ton père Ferdinandolo ; amène-les ici, car tu sais que dès demain matin le duc doit faire reconnaître Carista pour sa fille.

— Je le sais.

— Va donc.

— J'y cours.

— Quant à toi, Palestrino, ne penses-tu pas qu'il faudrait avertir la duchesse de notre entrevue ?

— Sans doute.

— Mais comment les prévenir ?

— Toi, son frère, ne peux-tu pas pénétrer jusqu'à elle ?

— Ne sais-tu pas que le duc me regarde comme son plus mortel ennemi ?

— Que faire donc ?

— Mais toi qui l'as aimée, toi qui pendant l'absence de son époux t'introduisais secrètement jusque dans son boudoir, ne sais-tu pas un moyen d'y pénétrer encore ?

— Qu'oses-tu me proposer ?

— Comme il te plaira... mais elle ignore nos projets, etc.

Le prince presse Palestrino et détruit ses incertitudes et ses scrupules ; le marquis consent à se rendre ainsi près de la duchesse et va vers la statue de Gabriel, en presse un bouton caché. La statue tourne sur sa base, elle fait

voir un passage sombre et voûté par lequel Palestrino s'introduit.

A peine est-il entré, que la statue, poussée par le prince, referme le passage secret, et Monténégro s'écrie avec une rage frémissante de joie :

— Meurs dans cette tombe d'où tu ne sortiras plus, superbe Palestrino ! J'en ai fait murer le passage il y a deux heures, et cette statue restera immobile sur sa base, car on ne peut la faire tourner que de ce côté.

Alors il écoute les cris de Palestrino, et n'entendant plus rien, le prince Monténégro triomphe.

— Et maintenant, dit-il, allons donner le signal à mes gens. Dans quelques instants ils seront ici, et j'enlèverai cette Carista qu'Ursino voudra en vain défendre. Surpris à l'improviste, il tombera percé de coups... et si elle ose résister... elle-même... Qu'importe un crime de plus quand on est dans cette horrible voie ?

Il y a là une belle sortie à faire, avec une musique sombre et terrible, puis tout à coup un air doux et gentil.

C'est Carista qui approche... Elle est joyeuse et émue ; la duchesse lui a fait dire par une de ses femmes qu'elle se rendît durant la nuit dans ce pavillon éloigné, sa mère va venir l'y joindre.

O bonheur !

Monologue d'espérance.

Cependant, au milieu de sa douce émotion, elle croit entendre des bruits surprenants, comme des gémissements qui viennent de dessous terre ; elle tremble, elle en cherche la cause, lorsque tout à coup une porte s'ouvre et la

duchesse paraît. Sa fille se jette à ses pieds, elle la prend dans ses bras.

Scène d'amour maternel et filial... douces confidences ; ne pas oublier de dire l'amour d'Ursino. Enfin leur joie est au comble lorsqu'elles entendent un murmure de voix. La duchesse reconnaît celle de son frère.

Elle est saisie d'une terreur invincible, elle éteint la lampe qui veille dans le pavillon et se retire dans un enfoncement.

Le prince, suivi d'une douzaine de brigands enveloppés de longs manteaux, entre à tâtons. Il s'étonne de cette obscurité; il appelle Ursino et Carista, personne ne répond.

— Serais-je joué? dit-il; qu'on allume cette lampe.

Un brigand l'allume avec la pierre de sa carabine, pendant que le prince leur dit :

— C'est ici que vous devez frapper Ursino et enlever la jeune fille.

Et Monténégro va commencer la visite, lorsque Ursino arrive soudainement; il est pâle, tremblant, désespéré.

— Qu'y a-t-il?

— Carista a disparu, elle n'est plus chez mon père !...

— Juste ciel ! s'écrie le prince.

. . . .

J'avais enfin découvert dans ce misérable fatras la raison de la conduite de monsieur de Morden. Ce qui était une niaiserie dans le mélodrame de mon ami Morinlaid

me parut de première force dans l'histoire de Charistie.

Établir légalement qu'elle était la fille de madame Lambert, en la mariant sous ce nom et en lui appliquant un acte de naissance qui ne lui appartenait pas, c'était empêcher monsieur de Belnunce de faire pour Charistie ce que le duc du mélodrame voulait faire pour Carista.

Ce mariage fait, impossibilité formelle pour madame de Belnunce de la reconnaître pour sa fille, lâcheté et calcul dont monsieur de Belnunce était fort capable, d'après ce que je savais de lui par le récit de monsieur de Favreuse.

Le sens de cette première partie de l'histoire de Charistie était donc pour moi complet et achevé; rien n'y manquait; elle allait jusqu'au mariage, le dénoûment vulgaire de presque toutes les comédies écrites. Mais il y avait en moi une curiosité qui ne se contentait point de ces simples événements.

Ce qui m'avait particulièrement intéressé dans la lecture de la première partie de la correspondance, c'était le tableau de ce vigoureux effort par lequel une jeune fille était parvenue à s'arracher aux mœurs dont elle avait été la proie, et je voulais apprendre par quel misérable abandon d'elle-même elle était retombée au point d'où elle était partie; comment, après avoir gravi péniblement la hauteur qui devait la séparer de sa vie passée, elle l'avait descendue avec une rapidité effrayante.

Je me décidai donc à reprendre ma lecture.

N° 43.

MORINLAID A MONSIEUR DESLAURIÈRES.

Mon cher Léopold,

J'ai appris hier une chose qui m'a fort étonné. Est-il vrai que tu es entré il y a deux jours chez Varez, à la régie de la Gaîté?

Est-il vrai qu'il t'a parlé d'un plan de mélodrame que je lui ai envoyé, et que tu as demandé en ricanant à avoir communication de ce plan, en ayant l'air de dire que tu étais curieux de connaître les inventions de mon génie?

Est-il vrai que lorsque Varez, cédant à tes sollicitations, t'a eu remis ce plan, est-il vrai qu'après l'avoir lu attentivement tu t'es écrié :

— Ce n'est pas possible; c'est une infamie! je ne le permettrai pas!

Et cela de façon à faire croire que je t'avais volé un sujet de pièce; est-il vrai que, malgré toutes ses réclamations, Varez n'a pu obtenir la remise de ce plan, et que tu l'as encore en ta possession? Si cela est vrai, je te prie de m'expliquer ta conduite, et ce que je dois penser de cette soustraction *d'une idée* de mon invention qu'il paraîtrait que tu veux t'approprier.

J'espère que ta réponse ne laissera aucun doute sur la mauvaise intention qu'on te suppose, et que dès ce soir je

pourrai aller dire à Varez que tu n'as voulu faire qu'une mauvaise plaisanterie.

Ton ami quand même.

NICOLAS MORINLAID.

N° 44.

DESLAURIÈRES A MORINLAID.

Mon cher Nicolas Morinlaid,

Tu sais très-bien, grâce à mes confidences, comment tu as *inventé* le sujet de ton mélodrame. Ceci posé, voici ma réponse :

« Monsieur Morinlaid,

» Vous êtes un drôle et un polisson, et si vous lisez à qui que ce soit un mot de la pièce que vous avez eu l'imprudence de proposer au directeur de la Gaîté, je vous souffletterai partout où je vous trouverai.

» J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec le respect qui vous est dû, votre serviteur empressé.

» LÉOPOLD DESLAURIÈRES. »

N° 45.

VICTOR BONSENNE A SA SŒUR ALISON.

Ma chère Alison,

Tout me manque, les promesses qu'on m'avait faites ne se réalisent pas. L'argent que monsieur Meylan m'avait prêté a bien vite été dépensé, et je suis tout à fait sans ressource.

Je me suis adressé à quelques amis de notre famille, aucun d'eux n'a voulu comprendre que j'eusse raison de ne pas m'adresser à mon père. Ils m'ont tous refusé plus durement les uns que les autres, et je suis aujourd'hui dans l'état où j'étais il y a un an, lorsque monsieur Meylan me prêta ces dix mille francs qui devaient suffire à mes trois années d'études en droit.

J'ai été bien imprudent et bien fou, je le sais, mais toi qui souffres sans que rien vienne te consoler, tu dois comprendre que j'ai cherché, moi qui le puis, des distractions à la douleur profonde qui me dévore.

Ces distractions ont été folles et insensées, mais, hélas! ce n'était qu'au milieu de ces bruyantes dissipations que je parvenais à ne plus entendre le cri de mon cœur. J'ai voulu étouffer sous de nouvelles passions la passion qui me dévorait sans relâche.

Je puis te l'avouer à toi, Alison, dont l'âme est si pure et si haute qu'elle ne pourra être flétrie par l'aveu des plus honteuses actions, j'ai cru que l'image de Charistie ne me

suivrait point au milieu des turbulentes débauches de mes condisciples. Je me suis trompé. Partout et à toute heure je la voyais me poursuivre et s'asseoir à mes côtés.

O ma sœur, ma pauvre sœur, je suis fou, je suis perdu! et lorsque j'ai honte de ce que j'ai fait, lorsque je veux m'arracher à tout prix à ce que j'ai cru une consolation et à ce qui est devenu un désespoir de plus, est-il vrai que Charistie soit heureuse et gaie? est-il vrai que, séduite et entraînée par l'amour des plaisirs, elle vive dans une fête continuelle?

Elle est donc heureuse, elle l'est sans remords, car c'est son mari qui l'a poussée, m'a-t-on dit, dans cette vie dont la première loi est de rire de tout ce qu'elle avait appris à respecter. A quoi bon tenter alors de lui donner un regret de m'avoir sacrifié à la volonté d'une famille qui ne s'est occupée d'elle que pour la chasser de son sein?

Pourquoi donc essayerais-je d'être quelque chose de bon? Est-ce pour mon père, qu'aucune soumission de moi n'aurait ramené, puisque ton désespoir n'a pu le fléchir? Est-ce pour ma mère, qui n'a le courage de nous défendre ni l'un ni l'autre?

Ce devrait être au moins pour toi, Alison, pour toi dont l'approbation devrait être une récompense suffisante de mes efforts; oui, c'est vrai, si tu étais près de moi, si, au retour d'une journée laborieusement occupée, je devais trouver ton sourire amical, ou si, après quelque oubli honteux, je devais voir ton front triste et sérieux à mon aspect, n'en doute point, Alison, je serais tout autre que je ne suis.

Mais être toujours seul, sans rien qui vous encourage au bien, n'avoir près de soi personne à qui dire : « Ce qui te

plaît, je le ferai; ce que tu désires, tu l'auras; ce que tu aimes, je l'aimerai; » n'avoir personne à qui donner sa vie et qui l'accepte, c'est une solitude effroyable, ma pauvre sœur; c'est la vie d'un pauvre abandonné dans un désert aride, que la soif et la faim tourmentent, dont la vue se trouble, dont la tête s'égare, qui ne comprend plus où est le droit chemin, et qui se laisse aller, ivre et éperdu de douleur, aux clameurs lointaines qui l'appellent de tous côtés.

Ainsi je fais.

Des voix m'appellent à faire le mal, et je les suis. Du moins, quand j'ai obéi à leur damnable tentation, rencontré-je des fronts joyeux et des bouches souriantes. C'est le mal qu'on m'ordonne, mais on me paye joyeusement du mal.

J'ai voulu faire le bien, et j'en ai été payé par le désespoir. Tu frémis, n'est-ce pas? tu pleures sans doute en lisant cette lettre?

Que veux-tu que je te dise, Alison ? je vis dans une sorte de rêve effrayant où je doute de tout, et de moi, et de mon père, et de ma mère, et de toi-même.

A quoi t'a servi ta noble résignation et l'intrépide obéissance avec laquelle tu t'es soumise aux malheurs que l'on t'a imposés? Vois Charistie : elle t'a indignement pris le cœur de celui que tu aimais, et apporté le désespoir dans la famille qui l'avait accueillie et élevée comme si elle eût été digne d'être ta sœur. Je ne lui reproche pas d'avoir oublié mon amour, c'est un crime si facile aux femmes qu'il ne doit pas compter à côté du mal qu'elle t'a fait!

Eh bien, en quoi tout cela trouble-t-il sa vie ? On la voit

au bal, au spectacle, oublieuse de son passé. On la cite parmi les plus belles et les plus coquettes, et les plus rieuses, dit-on ; elle s'est faite vite à la philosophie épicurienne de monsieur son mari, et les gais refrains des chansons bachiques n'ont point, dit-on, d'échos plus bruyants que cette voix si douce que tu as entendue tant de fois prier si chastement à tes côtés.

Oh ! cette pensée m'exaspère et me tue !... Viens à mon aide, Alison. Il faut que je parte, il faut que je quitte la France, il faut que je m'éloigne de cet exemple fatal d'oubli et de bonheur.

Moi aussi je voudrais oublier ainsi qu'elle fait, et demander aux plaisirs le bonheur qu'ils lui donnent ; mais comme le désespoir de l'avoir perdue est entré plus avant dans mon cœur que dans le sien, ce ne serait que par des efforts trop désespérés que je pourrais l'en arracher ; je ne m'en sens pas la force.

Viens donc à mon aide, Alison ; parle à ma mère, demande-lui les secours nécessaires pour que je puisse partir et m'exiler pour longtemps de cette ville où je ne suis plus le maître de moi, car tu ne sais pas, ma pauvre Alison, le vice est un esclavage plus terrible encore que tous les autres ; la faute de la veille vous entraîne à la faute du lendemain, le passé engage l'avenir, et c'est maintenant que je reconnais la vérité de cet axiome que je trouvais si sottement absolu dans la brutalité de mon père : qu'il est plus difficile de sortir du vice que de n'y jamais entrer.

Oh ! lorsqu'il écrivait cette phrase à monsieur Meylan, en ajoutant que celui qui tolère une première faute en autorise une seconde, je ne savais pas qu'il prédisait la vérité ;

et cependant, d'un autre côté, j'ose encore assez bien penser de moi-même pour croire que s'il ne m'avait pas été si sévère, que si, au lieu de m'abandonner à l'égarement de mon ressentiment, il m'eût appelé près de lui, que s'il m'eût éclairé de ses conseils, soutenu de sa présence et de celle de ma mère, je ne serais pas réduit où je suis à présent, et que si je pleurais encore sur mon malheur, je ne pleurerais pas du moins sur ma dégradation.

Viens donc à mon aide, Alison ; empare-toi de cette dernière heure de repentir qui me permettra de t'écouter.

Dis-moi ce que je dois faire, et tâche surtout de ne pas me rendre tes conseils trop difficiles à suivre, en me laissant le pouvoir de faire autrement; car c'est vrai, je ne m'appartiens plus.

Mais c'est assez te faire rougir de ma honte, j'attends une réponse de toi. Songe où je l'attends.

Ton frère.

VICTOR BONSENNE.

N° 43.

ALISON A VICTOR BONSENNE.

Mon cher Victor,

J'ai reçu ta lettre qui m'a épouvantée, et que je viens d'envoyer à mon père pour qu'il y voie tes fautes, qu'il y lise tes plaintes, qu'il entende tes reproches, il le faut. Il y verra en même temps ta résolution de t'arrêter dans le

sentier funeste où tu marches, de fuir la vie détestable que tu mènes.

C'est à lui qu'appartient avant moi et avant ma mère, de te voir, de t'aider à redevenir un honnête homme. S'il ne le fait pas, tout ce que les économies d'une pauvre mère sordidement partagées par son mari, tout ce que le travail d'une pauvre fille dont le labeur est la seule consolation, ont pu amasser, te sera fidèlement envoyé; fais-en un noble usage, Victor, et n'ajoute pas ce désespoir à mon désespoir d'entendre mon père parler de toi avec mépris, et d'être forcée de reconnaître qu'il a raison.

Je suis sincère et dure, mon frère, que veux-tu? n'ayant plus de pitié pour moi, il m'est bien difficile d'en garder pour les autres. Cependant je te plains, car tu dois être encore plus malheureux que tu ne le dis, car tu es arrivé à mépriser celle que tu as tant aimée.

Moi qui éprouve aussi ce sentiment, je ne mets point en comparaison la douleur qu'il m'inflige avec celle que j'ai soufferte par son abandon, par celui de ma mère, par la constante et implacable dureté de mon père. Mépriser l'homme qu'on a aimé, c'est un supplice dont je ne pouvais me figurer la portée.

J'ai tort sans doute, et mille autres à ma place seraient déjà consolées, un autre amour eût pris la place d'un amour si cruellement trompé, de nouvelles espérances et une nouvelle foi auraient fleuri dans leur cœur sur les cendres d'une foi éteinte et parmi les ruines d'une espérance brisée.

Je ne suis point faite ainsi. Mon cœur, et je le dis avec fierté, mon cœur n'est point ainsi que celui de la plupart

des femmes, une sorte d'habitation habilement distribuée, où chaque nouvel amour trouve une place toute neuve et qui n'a point encore été occupée, un logis dont on referme soigneusement chaque réduit à mesure que l'amour qui y vivait est épuisé.

Mon âme était un temple qui n'était ouvert que par une seule porte, et qui n'avait qu'un Dieu, qu'un autel et qu'une nef. On a souillé le sanctuaire et détruit l'autel. Le Dieu en est tombé et le temple est fermé, le doute veille sur le seuil, et je n'imagine plus un homme à qui je puisse croire après avoir aimé comme j'aimais et avoir été trompée comme je l'ai été.

Et crois-tu, Victor, qu'on puisse recommencer deux fois dans sa vie une pareille humiliation? S'être donnée de tous ses rêves d'avenir et de tendresse à un homme dont on se sent la force de faire plus qu'il ne vaut, et se trouver abandonnée tout à coup! non pas pour une rivale plus belle, non pas pour une coquette qui égare le cœur de celui qu'on aime, non point pour l'ivresse d'un grand nom et d'une haute ambition, car tout cela, faiblesse ou passion, je l'excuserais; mais se voir abandonnée pour une misérable somme d'argent, pour un calcul vil et plat qui met en ligne de compte dans ses espérances le meuble le plus élégant qui ornera son salon, le lit le plus doux où il dormira d'une paresse plus aisée, le plat plus succulent qui paraîtra sur sa table; être abandonnée pour cela, c'est la dernière des hontes et des dégradations, et s'exposer à les subir encore une fois, c'est un malheur dont la mort même ne console pas, car on doit en rougir devant le juge éternel de nos actions.

Et c'est pour cela que j'ai été abandonnée, Victor, il faut que tu le saches. Charistie n'a été pour rien dans la trahison de Léopold; elle n'y a été pour rien, toute belle et toute charmante qu'elle est; elle ou une autre, c'eût été la même chose.

Monsieur Deslaurières aimait, sous le nom de Charistie, un morceau de papier où il y avait écrit, en lettres majuscules, vingt-six mille six cent soixante-six francs soixante-six centimes de rente. Ce papier se fût-il nommé du nom de la plus honteuse des courtisanes à qui tu livres ta jeunesse, qu'il l'eût adoré de même. Charistie n'a été pour rien dans l'abandon de Léopold, te dis-je; et si, dans une heure de délire et de colère, elle a voulu me le prendre, dès le lendemain il a fallu toutes les obsessions de ce malheureux, toutes les instances de mon père pour la forcer à un mariage qu'elle détestait autant que moi, et qu'elle s'imputait à crime.

Non, non, Victor, tu n'es pas si malheureux que moi, et alors même que Charistie serait devenue ce que tu dis, tu n'as pas le droit de mépriser la pauvre fille qu'on a perdue et qui du moins méritait ton amour quand elle l'acceptait.

Non, tu n'as pas subi cette insigne flétrissure de prostituer tes rêves, tes espérances, ton attente, tes désirs, toute ton âme enfin, à un homme qui riait de ta passion, de la naïveté de tes aveux, de la sincérité de ta foi.

Eh bien, puisque une bonne résolution t'est entrée dans le cœur, je veux l'y affermir en t'apprenant que Charistie ne t'a point trompé et qu'elle n'a été véritablement perdue pour toi que lorsque tu as été perdu pour elle.

J'ignore encore le mystère de votre rupture, j'ignore encore ce que contenait la lettre de Charistie que je t'ai envoyée, et après laquelle tu t'es condamné à ne plus l'aimer.

Je ne veux pas savoir à quoi répondait cette parole que tu m'as chargée de lui répéter. Je sais qu'un serment fait à mon père t'empêche de me l'apprendre, et ce n'est pas moi qui essayerai de briser dans ton cœur le dernier peut-être de ses nombreux liens qui attachent un homme à l'honneur.

Mais moi qui n'ai point promis de cacher quoi que ce soit, moi qui suis libre de parler, je veux dire ce qui s'est passé entre Léopold, Charistie et moi, le soir où ma mère et toi vous me trouvâtes immobile et folle à cette porte par laquelle on venait de me chasser insolemment.

Cette scène, Victor, c'est le spectacle continu et inévitable de ma pensée. Dans les premiers jours de mon malheur, elle m'obsédait; maintenant c'est moi qui l'appelle, qui me la remets sans cesse devant les yeux, qui m'en repais, qui y cherche et qui y trouve la force de vivre dans la solitude d'âme à laquelle je me suis condamnée.

Fasse Dieu, Victor, que, de même que l'injure que j'ai subie me soutient dans ma bonne résolution, les regrets qu'on t'a donnés te fassent persister dans celle que tu viens de prendre!

Écoute donc. Tu te souviens, et je te le renouvelle parce que je ne sais tout ce que tu as pu oublier depuis que je ne t'ai vu; tu te souviens aussi que je le faisais malgré la défense formelle de mon père d'aller chez elle, et malgré

le puéril affront de m'être vue quelques jours avant refuser sa porte plusieurs fois de suite.

Je te rappelle ces détails parce qu'ils te feront comprendre avec quel tremblement de cœur, avec quelle timidité je devais accomplir cette action.

D'une part, je désobéissais à mon père, de l'autre, j'allais peut-être m'exposer à une grossièreté gratuite, car tu sais ce que c'est que madame Lambert et en quels termes insolents elle était capable de me faire sentir mon importunité.

J'étais encore une pauvre jeune fille, bien peureuse de tous ces tristes riens de la vie, le malheur ne m'avait pas encore élevée jusqu'à cette dignité où ils ne peuvent plus nous atteindre. J'étais tremblante et confuse lorsque je sonnai chez Charistie.

Ce fut une femme inconnue qui vint m'ouvrir et qui ne fit d'autre difficulté de me laisser entrer, si ce n'est de m'avertir qu'il était presque impossible de voir mademoiselle Lambert, attendu l'état de maladie où elle se trouvait.

Je lui demandai où était madame Lambert; elle était sortie pour aller chez le pharmacien. Je dus penser que Charistie était réellement fort malade.

— Voyez doucement si elle dort, me dit la garde-malade.

Je m'avançai sur la pointe du pied pendant que cette femme allait d'un autre côté de l'appartement, et comme d'abord je n'entendis rien, j'hésitais encore à entrer, lorsque tout à coup j'entendis une voix d'homme parler dans la chambre de Charistie. Cette voix, c'était celle de Léopold.

Le coup qu'elle me porta fut affreux, je me mis à trembler, j'étais glacée, et si toute force, toute présence d'esprit ne m'eût été enlevée par la douleur atroce que j'éprouvais, je me serais enfuie pour aller mourir loin d'eux.

Oui, Victor, à ce moment je me sentis pour ainsi dire tuée. La vie se suspendit, mon cœur ne battit plus, et si j'avais pu m'éloigner, je serais morte. Mais je fus tirée de cette torpeur, où il me semblait que ma vie allait s'éteindre, par une douleur encore plus cruelle.

Te souviens-tu qu'il y a quelques années on arracha mon père à l'anéantissement où l'avait plongé une chute affreuse par l'application de moxas brûlants ? de même ces paroles pénétrèrent l'affaissement universel sous lequel je succombais, pour me ramener à la vie, à un sentiment de douleur plus vive.

— Oui, Charistie, je vous aime, et ne vous alarmez point de ce que j'ai pu en aimer une autre; j'obéissais à regret à la volonté de mon père mourant, prévoyant le malheur avec une femme sans esprit et sans cœur, enfermée dans l'accomplissement de ces devoirs qui font ce qu'on appelle une femme de ménage, et qui sont tout juste les qualités qu'on demande à une bonne servante.

Je m'éveillai comme en sursaut à ce dernier mot, et j'écoutai avec une sorte de fureur.

Charistie avait répondu, mais sa voix très-faible n'était pas arrivée jusqu'à moi; bientôt après Léopold reprit :

— Vous jalouse de mademoiselle Alison, fi donc !

— Cependant vous l'avez aimée?...

— Oh ! jamais.

— Cependant vos soins, vos assiduités...

— Je vous l'ai déjà dit, c'était un devoir; et puis, ajouta-t-il, si vous saviez combien il est difficile de se débarrasser d'une famille qui vous poursuit, d'une femme qui se jette à votre tête.

— Alison est pourtant bien bonne.

— Il faut bien qu'elle soit quelque chose.

— Mais je fais son malheur!

— Ah! fit Léopold, toutes les filles à qui leur futur manque de parole n'en meurent pas.

— Mais elle vous aimait tant.

Alors, Victor, cet homme que j'aimais encore repartit avec un ricanement dont je ne puis te peindre l'insolente expression :

— Et certes il n'a tenu qu'à moi qu'elle ne m'eût aimé davantage.

Je ne sais si je tournai le bouton ou si je le brisai, mais j'entrai... j'entrai tout à coup. Charistie se cacha dans le fond de son lit; elle était au lit, et Léopold assis à côté d'elle.

— Vous êtes un misérable! m'écriai-je; vous êtes...

La colère me suffoquait, je ne pouvais parler. Ce fut sans doute cet état désespéré qui donna à monsieur Deslaurières le temps de se remettre de la stupéfaction où l'avait plongé mon apparition subite.

J'étais tombée assise sur un siége, faisant de vains efforts pour calmer l'affreuse agitation qui m'étouffait. Il se leva tranquillement, et me dit du ton le plus dédaigneux :

— Retirez-vous, mademoiselle; point de scène! Faut-il, lorsque le lâche abandon de votre frère et la brutalité de votre père ont réduit mademoiselle Lambert à un état si

cruel, que vos propres violences viennent achever de mettre ses jours en danger?

Je n'avais ni la force de répondre ni celle de bouger de place.

Léopold continua :

— Retirez-vous, je vous en supplie; votre famille et vous, n'avez-vous pas assez reçu de bienfaits du protecteur de mademoiselle Lambert, et venez-vous, pour prix du bien-être qu'elle vous a donné à tous, la menacer et l'injurier?

— Oh! m'écriai-je enfin, je ne descends pas jusque-là, et je vous laisse ensemble; vous êtes bien dignes l'un de l'autre.

J'avais ainsi répondu à tout hasard et sans savoir, pas plus que je ne le sais maintenant, la portée de mes paroles.

A peine les eus-je prononcées, que Charistie se dégagea de ses draps qui l'enveloppaient, et s'écria :

— Eh quoi! du mépris, toujours du mépris! Le mépris du père, celui du fils, et le tien, Alison, le tien! et cela après ce que j'ai fait, après ce que j'ai osé dire!...

Je l'écoutais avec étonnement, et peut-être, si nous eussions été seules, une explication m'eût-elle appris pourquoi Charistie paraissait avoir le droit de m'accuser, lorsqu'elle semblait être la seule coupable. Mais avant que j'eusse pu lui faire une question, Léopold jeta sa parole de serpent entre nous, et, s'adressant à Charistie, il lui dit :

— Le mépris de pareilles gens est votre plus magnifique éloge. Que voulez-vous attendre d'une famille qui, vivant de votre fortune qui lui avait été confiée, se la voit arrachée tout à coup? De la colère, des transports de rage et

des faux-semblants de mépris pour vous épouvanter et rompre les courageuses résolutions que vous avez prises.

— Les rompre, reprit Charistie, oh! non... non...

— Ah! fit Léopold, on espère bien vous garder, vous êtes d'un trop bon revenu.

Cet homme, qui nous insultait en essayant de nous mettre à son niveau, me parut si bas que je ne trouvai point de mots qui pussent descendre jusqu'à lui; il n'y a que les hommes qui puissent punir un homme de pareilles injures, ils peuvent le souffleter, lui cracher au visage; il faut qu'une femme se taise.

— Ne ferez-vous point sortir cette femme de chez vous? ajouta Léopold.

J'étais arrivée à cet état où la tête semble prête à éclater, où, pour donner issue à l'affreux tourbillonnement qui la déchire, on se la briserait volontiers contre les murs. Je le sentais, mais j'eus encore la force de ne pas leur donner la joie de ce spectacle.

— Je vous laisse, leur dis-je... L'homme qui peut dire de pareilles choses est bien digne de la femme qui peut les entendre. Je ne vous le dispute pas, dis-je à Charistie... Vous devez le connaître maintenant, et pour oser faire ce qu'il fait, dire ce qu'il dit, il doit vous connaître aussi.

— Encore! s'écria Charistie... Eh bien, oui, il me connaît! eh bien, oui, il sait tout!... et par qui le sait-il? par votre frère, le lâche qui n'a rien eu de plus pressé que de me jeter en proie à la curiosité d'un inconnu pour moi... Oui, c'est Victor à qui je sacrifiais tout, tout ce qu'une femme a de plus puissant dans le cœur, c'est lui qui m'a livrée à celui que tu aimais... Eh bien, lui vous a pris tous

en mépris pour cette lâcheté; j'ai trouvé en lui la pitié que pas un de vous n'eut pour moi... Il m'a aimée d'être si malheureuse... et je l'aime, moi...

Je la regardai en face... elle mentait.

— Oui, me dit-elle en m'envoyant ses regards comme des traits de feu, oui, je l'aime d'avoir été bon, noble, généreux... et s'il est vrai qu'il veuille me donner son nom...

— Oui... oui... s'écria Léopold... et jamais je n'aurai pu l'offrir à une âme plus haute et plus pure.

— Eh bien, fit Charistie, je n'hésite plus... Léopold, si vous avez le courage d'accepter.

La fin de la phrase fut couverte par une exclamation enthousiaste de Léopold qui s'écria :

— Oh! merci... merci... merci, Charistie! Oui, je serai votre mari, c'est moi qui protégerai désormais votre existence.

— Vous? lui dis-je.

— Et pour vous montrer, reprit-il en se tournant vers moi, que personne ne l'insultera plus désormais... je vous ordonne de sortir.

Je me relevai en chancelant...

Mais Dieu me soutint jusqu'à ce que la porte de cette maison maudite se fût fermée sur moi. Ce fut alors que je tombai sur l'escalier où vous m'avez trouvée, ma mère et toi. Ce qui se passa après, tu le sais.

Quant à ces souvenirs que je viens de te raconter, ils doivent te montrer, Victor, la vérité de ce que je te disais : Charistie n'est pas la plus coupable; Charistie, et tu dois sans doute connaître le secret de sa position, Charistie,

frappée de quelque malheur terrible, a succombé à la pensée de sa vengeance.

N'avait-elle pas été abandonnée par mon père, par toi? Ne me l'as-tu pas reproché comme si j'en savais les raisons, comme si je ne pouvais le nier?... C'était donc vrai...

Eh bien, Victor, si c'était vrai... elle s'est vengée, et ni toi ni moi ne sommes assez humbles pour ne pas concevoir jusqu'où ce besoin peut entraîner, pour ne pas pardonner à qui n'a pu résister à cette soif brûlante de rendre l'humiliation à qui vous la jette, le malheur à qui vous le donne.

L'infâme... dans tout cela... le véritable lâche, le coupable sans raison, sans passion, ce qui est encore plus vil, c'est Léopold. Et je l'ai aimé, cet homme... je l'ai aimé! Quand cette pensée me vient, je me trouve si avilie, si misérable... Avoir été, être encore le rebut d'un pareil misérable... C'est là ce qui tue et ce qui est un malheur irréparable.

Ne te plains donc point et ne t'excuse pas de tes folles résolutions sur l'abandon et la trahison de Charistie... mon père et toi vous y avez mis la main. Et s'il est vrai que maintenant elle ait fait comme toi, qu'elle ait cherché dans une vie dissipée l'oubli de ce qu'elle a souffert, ne pense pas que je considère cela comme une vengeance; je plains Charistie, car, j'en suis sûre, c'est elle qui est ou qui sera sûrement encore la victime. Si son caractère, son passé, ce mystère enfin qui préside à sa vie, ont dû la pousser au mal, ce n'est point la main d'un misérable comme Léopold qui aura pu l'en détourner. Qui sait s'il n'a pas levé le masque devant elle, une fois qu'il a eu conquis cette fortune qu'il poursuivait? Mais que m'importe?... je n'ai même plus la

passion de leur malheur à tous deux : on me dirait qu'ils sont tombés dans la dernière misère et dans le dernier mépris, que cela me trouverait indifférente. Je vis, mais ma vie n'a plus qu'un but, c'est la mort. Si je ne meurs pas, c'est parce que Dieu ne le veut point sans doute; je ne me tue pas, parce que c'est un crime que je ne veux pas commettre... mais je me suis de moi-même effacée de ce monde... Je me suis fait une route à part, route déserte et uniforme, que je suivrai jusqu'à la tombe.

Ta lettre est venue m'y trouver... Je te plains, Victor; mais s'il faut te dire l'état où je suis pour te faire comprendre combien tout est éteint en moi, ta lettre ne m'a point émue, elle ne m'a point épouvantée de prime abord, ce n'a été qu'après l'avoir relue plusieurs fois que je me suis dit que cette lettre m'eût jadis causé un violent chagrin. J'ai été pour ainsi dire obligée de me rappeler mon cœur d'autrefois, mon amitié d'autrefois.

Je ne puis t'expliquer cela autrement, mais je l'ai jugée avec le souvenir de ce que je pensais jadis... Je l'ai sentie par la supposition du mal qu'elle m'eût fait il y a un an... et ma raison m'a conseillé de faire ce que j'ai fait.

C'est ma raison qui m'ordonne de te dire que c'est donner raison à Léopold, à Charistie, et surtout à mon père, que d'agir comme tu fais. Éveille-toi donc, toi qui as encore la puissance de sentir des désirs et des remords!... Quant à moi, je ne sens plus, je me souviens. Je suis comme ces paralytiques qui se frappent sur le côté mort de leur corps et qui se disent : « Jadis cela m'eût fait beaucoup de mal. »

Voilà où j'en suis... Tout ce que je puis sentir, c'est qu'autrefois j'aurais été bien malheureuse de ta conduite,

c'est de me rendre compte de ce que j'eusse fait en pareille circonstance, et d'agir en vertu de ces souvenirs.

Ne compte donc que sur toi-même, Victor... ta pauvre Alison est morte... son corps n'est que la tombe vivante où son cœur et son esprit sont à jamais ensevelis.

Toi qui vis encore par l'âme, même dans le mal, sois fort et relève-toi. Je n'ose pas te dire que ce me sera un bonheur... et cependant... je désire te voir honnête... c'est la seule chose qui vaille la peine de s'en occuper... Quant à être heureux... c'est un rêve dont je suis pour jamais éveillée. Adieu.

Ta sœur.

ALISON.

N° 20.

MORINLAID A MADAME DESLAURIÈRES.

Madame,

J'ai reçu la lettre tout aimable par laquelle vous me faites de si charmants reproches de ne plus vous aller voir, ainsi que monsieur Deslaurières.

Je supposais qu'il vous avait dit qu'une mésintelligence fâcheuse, au sujet d'une pièce de théâtre, nous avait presque brouillés. Il m'a écrit une lettre que je dois croire le fruit d'un moment de folie. Je ne vous la montrerai pas, madame, pas plus que je ne vous en montrerai d'autres qui vous concernent. Mais vous pouvez être assurée que je n'aurais point laissé une pareille lettre sans châtiment, si je ne

savais qu'il y a des heures où monsieur Deslaurières est capable de dire les dernières infamies à des gens qu'il aime le mieux.

Je ne veux pas troubler l'amour confiant que vous avez pour lui; je me retire lorsqu'on me méconnaît, c'est le seul rôle digne d'un honnête homme.

Veuillez agréer, madame, l'assurance de mon profond respect.

NICOLAS MORINLAID.

N° 48.

LÉOPOLD DESLAURIÈRES A MORINLAID.

Monsieur Morinlaid, je viens de lire une lettre par vous écrite à ma femme et qui mérite un châtiment exemplaire, Si vous n'êtes pas le dernier des lâches, vous serez demain matin chez vous à six heures, où j'irai vous trouver en compagnie de deux témoins.

Bonjour.

LÉOPOLD DESLAURIÈRES.

N° 49.

MORINLAID A DESLAURIÈRES.

Monsieur Deslaurières, je serai demain chez moi à six heures, où je vous attends avec une lettre d'excuses très-formelles de votre part; sinon, monsieur Deslaurières, je

fais remettre à madame votre épouse copie des petits billets confidentiels que vous m'écriviez sur votre campagne à l'effet d'enlever les 26,666 fr. 66 c. de rente qui ont fait de vous un si gros seigneur. Cela charmera madame Deslaurières et l'édifiera sur vòtre compte.

D'un autre côté, je les montrerai en confidence à quelques-uns de vos amis, et je mettrai les noms à une histoire que raconte d'une façon adorable une petite figurante de l'Ambigu, appelée Justine. C'est sa rencontre avec une belle dame, accompagnée d'un élégant jeune homme décoré et qui était, il y a quinze jours, à l'Opéra, dans la loge nº 26, à la première représentation de *Flore et Zéphire*. Justine prétend que cette belle dame faisait jadis partie d'une troupe de saltimbanques, etc., etc. Voulez-vous que je mette ce roman au jour? cela me sera très facile... car j'ai beaucoup d'autres renseignements. Ainsi... voyez comme le hasard est bizarre! il y a une vieille femme qui s'appelle la marquise et qui est l'amie intime de Justine, laquelle vieille femme devint garde-malade de mademoiselle Charistie Lambert, le soir d'une scène ignoble où un jeune homme, dont elle ne se rappelle pas le nom, a chassé une jeune fille qui était venue voir mademoiselle Lambert.

Je puis lui dire le nom de ce jeune homme, que j'attendais dans la rue de Provence, en cas d'enlèvement. Je puis... mais je n'ai pas besoin de vous en dire davantage pour vous décider à agir comme vous auriez dû le faire.

Votre ami.

MORINLAID.

N° 50.

MONSIEUR DESLAURIÈRES A MONSIEUR MORINLAID.

(Deux jours après les précédentes.)

Mon cher Morinlaid,

Que deviens-tu donc ? ma femme me querelle à propos de ton absence. Nous avons aujourd'hui un petit dîner d'amis ; est-ce que tu veux que ta place reste vide ?

Tout à toi de cœur.

LÉOPOLD DESLAURIERES.

N° 51.

MADAME DESLAURIÈRES A SON MARI.

Mon ami, il faut que je t'écrive, il le faut ; voilà huit jours que cet horrible secret me pèse. J'ai beau chercher, dans les distractions les plus nombreuses, à ne pas y penser... il me revient à l'esprit. Assurément je ne veux point faire ici de rigorisme; l'expérience et tes conseils m'ont appris le vide et l'hypocrisie de cette fausse vertu qui fait de la vie un sacrifice éternel à des devoirs factices.

J'ai appris à la voir riante, pleine de plaisir, et lorsque je vois avec quelle rapidité arrive la vieillesse avec son cortége de hideuses infirmités, je comprends toute la sagesse de ta gaie et joyeuse philosophie.

Mais cependant, mon ami, il doit y avoir même à cette vie un point de départ qui ne soit pas un mensonge. Lorsque tu m'as aimée, lorsque tu m'as demandé ma main, j'ai cru à ta pitié pour moi. Puis, lorsque tu m'as dit, avec ton aimable gaieté, qu'on lutte avec le chagrin par le plaisir, avec un passé fâcheux par un présent qui le fasse oublier, qu'on ne tue pas ce passé, mais qu'on l'ensevelit sous des fleurs, je t'ai cru, Léopold, je me suis abandonnée à tes conseils, et, je puis le dire, j'ai eu raison.

Dans cette vie nouvelle où tu m'as jetée, mon embarras a été grand d'abord. Je n'étais pas accoutumée à tant de rires, à une si légère appréciation de toutes choses.

On m'avait fait d'abord des devoirs si pesants, que j'ai eu peur; mais bientôt j'ai vu que c'était moi qui avais tort d'être ce que j'étais; j'ai fait ce que tu as voulu, et tu as si bien fait, qu'il ne m'est plus resté une heure pour penser à un passé qui avant toi m'était une obsession de tous les instants.

Je te dois donc, mon Léopold, le seul bonheur que j'aie goûté dans ce monde. Mais si je m'étais trompée, si cet amour sur lequel je m'appuie avec tant de confiance n'était qu'un calcul, si la fortune qu'une main inconnue m'a léguée avait été la seule séduction qui t'eût entraîné vers moi, oh! je comprends qu'alors tout l'édifice de mon bonheur serait détruit.

Il faut tout te dire, Léopold : un de tes amis, un homme sur lequel je pensais que tu pouvais compter, m'a osé déclarer son amour. Tu conçois de quelle façon j'ai reçu son aveu. Ma première défense a été de parler de ton amour que je blesserais.

Cet homme s'est mis à rire... O Léopold, il m'a fait un mal affreux... Il m'a parlé le même langage que vous me parliez il y a un an. Il m'a dit que c'était la sainte pitié que lui inspirait mon malheur qui l'avait poussé à me faire l'aveu de son amour. Il m'a dit qu'en me voyant aussi cruellement abandonnée que je l'étais, il avait voulu être mon ami.

Cet homme m'a épouvantée; je l'ai interrogé. Il sait mon secret. Qui donc le lui a appris? C'est vous, dit-il. Quand? A l'époque où vous cherchiez à m'épouser pour réparer le désordre de vos affaires et vous assurer une fortune. J'ai repoussé cette imputation avec horreur... Alors il m'a raconté des faits... il m'a lu des lettres... Sont-elles de vous ces lettres? cet hommes ne les a-t-il pas supposées? n'a-t-on pas contrefait votre écriture?

Léopold, j'ai besoin d'une réponse de vous, j'ai besoin que vous me disiez que cet homme en a menti... car s'il avait dit la vérité... que seriez-vous donc, mon Dieu!... je n'ose y penser.

Mais cela n'est pas vrai... n'est-ce pas? vous démentirez cet homme, vous prouverez sa calomnie; il le faut, je vous le demande à genoux. Vous le ferez... vous ne voulez pas que je vive avec la pensée que vous êtes... Oh! non, je ne veux pas écrire ce mot, ce serait une injure, car cet homme a menti, j'en suis sûre...

Ayez pitié de moi, mon ami... j'attends!

CHARISTIE.

N° 52.

MONSIEUR DESLAURIÈRES A MORINLAID.

Monsieur Morinlaid, vous êtes le dernier des lâches !... et cette fois je ne vous pardonnerai pas.

A demain.

DESLAURIÈRES.

N° 53.

MORINLAID A MONSIEUR DESLAURIÈRES.

Vous êtes toujours le même imbécile... Ce que j'ai dit à votre femme, je ne l'ai dit encore à personne... vous l'oubliez... Et ce que je n'ai pas dit à votre femme, c'est qu'elle n'a pas seulement à se venger de vos calculs passés, mais de votre inconduite présente. J'ai dîné hier avec Charles : il m'a dit avoir déjà vendu pour votre compte près de six mille livres de rente. Votre femme sait que vous l'avez épousée pour sa fortune... Je me réserve de lui apprendre ce que vous faites de cette fortune.

Bonjour.

MORINLAID.

N° 54.

MADAME DESLAURIÈRES A SON MARI.

Mon ami, voilà trois jours que je vous ai écrit, et voilà trois jours que vous n'avez pas reparu à la maison. Ah! hier... oui hier... j'ai su qu'on vous avait vu... avec qui, mon Dieu! avec monsieur Morinlaid et avec deux femmes; vous alliez dîner tous les quatre à la campagne. Tout cela n'est pas vrai, cela est impossible... Vous êtes fâché contre moi... vous m'en voulez d'avoir ramené votre pensée sur des souvenirs qui, je le sens, doivent vous être odieux, et sur lesquels vous m'avez priée d'être la première à jeter le voile. Eh bien, mon ami, je vous demande pardon; je ne crois point à ce que m'a dit monsieur Morinlaid... C'est un méchant homme que vous ne reverrez plus jamais...

Oh! je vous en prie, ne me punissez pas d'avoir douté de vous, d'avoir souffert... Vous m'aimez, n'est-ce pas... Léopold?... Mais songez-y donc, si vous m'abandonniez... qui voulez-vous qui me soutienne? Revenez... revenez... je vous en prie.

Je vous envoie cette lettre à votre bureau... car je ne sais plus où vous êtes, où vous allez... lorsque j'attends, que je souffre et que je n'ai personne, pas même une mère à qui dire mon chagrin et mon désespoir... A ce soir, à bientôt, n'est-ce pas?

Votre femme.

CHARISTIE.

N° 53.

LA MÊME AU MÊME.

Monsieur,

Je vous remets sous ce pli la lettre que je vous écrivais ce matin, et qu'on m'a rapportée, car vous n'étiez pas à votre bureau. Où étiez-vous ?

Je le sais ; en compagnie de deux filles perdues avec ce misérable qui vous a insulté en moi... avec ce Morinlaid, qui, bien véritablement, a été votre complice... O monsieur ! faut-il donc que j'aie été trompée à ce point ! Oh ! oui, monsieur Bonsenne avait raison lorsqu'il me disait que celui qui me demandait ma main me montrerait bientôt toute la bassesse et toute la laideur de son âme... Vous n'avez donc pas peur que je dise publiquement ce que vous êtes ?... Et pourtant, vous le voyez... je voulais croire en vous... Je vous écrivais encore ce matin, confiante en votre amour que vous m'aviez tant juré.

Maintenant je sais à quoi m'en tenir... et à mon tour je sais quelle reconnaissance, quels ménagements je vous dois... quel respect doit m'inspirer l'honneur de votre nom...

Eh bien, je vous le jure, il en sera comme vous l'avez voulu !

CHARISTIE.

N° 56.

MONSIEUR DESLAURIÈRES A SA FEMME.

Je reçois votre impertinente lettre, madame, et si j'y réponds, c'est pour vous supplier de ne pas m'en écrire de pareilles. Est-ce ma faute, je vous prie, si mes amis, sachant ce que vous avez été, n'ont point pour vous le respect que vous ne méritez pas?

On vous a dit que je vous avais épousée pour votre fortune. En êtes-vous là de savoir que sur cent mariages il y en a quatre-vingt-dix-neuf qui n'ont pas d'autre mobile?

Vous me faites un reproche de vous avoir promis des sentiments que je n'ai plus... Que voulez-vous, ma chère?

Si l'amour a des ailes,
N'est-ce pas pour voltiger?

J'ai été parfaitement romanesque à l'époque de notre mariage, c'est vrai... mais que voulez-vous encore?... C'est le propre des esprits un peu vifs, des imaginations un peu exaltées, d'être de bonne foi dans le rôle qu'ils jouent, et de s'y identifier au point de croire aux sentiments qu'ils débitent. C'est vrai, en votre présence je sentais tout ce que je disais... une heure après, je me trouvais ridicule et j'en raillais, voilà tout mon crime. Puis le temps est venu qui

a tout à fait éteint ce feu follet. Et vous n'y avez pas peu contribué. Je ne sais, à vrai dire, ce que j'aurais fait et ce que je serais devenu si vous étiez toujours restée la femme sévère et pleine de dignité et de triste résignation qui m'avait monté la tête ; mais au bout de quelques jours, je me suis aperçu que vous ne demandiez pas mieux que d'être comme tout le monde ; que le spectacle et le bal ne vous faisaient pas peur. Ainsi vous n'êtes pas la dernière à rire d'une bonne plaisanterie, et il n'a pas fallu beaucoup de temps et beaucoup d'efforts pour vous voir répéter avec nos convives le gai refrain de mes joyeuses chansons.

J'en ai conclu que tous ces sentiments exaltés sont des sottises, qu'on se forge une espèce d'atmosphère factice où l'on s'obstine à vivre parce qu'on n'a pas occasion de vivre ailleurs.

Je ne vous en ai point voulu de vous être montrée facile à consoler. Ces beaux et magnifiques sentiments, qui, si on les avait attaqués de front il y a deux ans, se seraient révoltés à la supposition d'un changement, ont tout doucement fait comme les miens ; ils s'en sont allés en fumée, il n'est resté que ce qui est vrai pour tout le monde et ce que vous auriez traité de vulgaires opinions ; à savoir qu'il faut vivre le mieux qu'on peut, sans s'inquiéter de ce qui sera. Vous avez été sage, voilà tout ; vous oubliez et moi aussi, c'était le meilleur parti à prendre. Mais, prenez garde ! voilà qu'aujourd'hui vous vous imaginez que j'ai un tort envers vous ; voilà que, sans réflexion, sans prudence, vous vous laissez aller à rappeler des souvenirs... je ne les qualifie pas, ces souvenirs. Il vous convient de les arrêter au moment où j'ai commencé à vous connaître, et

prenant ma résolution de vous épouser pour un infâme calcul, voilà que vous me mettez au-dessous des hommes les plus indignes.

Avez-vous songé, Charistie, que je pourrais vous suivre dans la route où vous me menez et qu'il pourrait ne pas me plaire de m'arrêter précisément à l'endroit où vous vous êtes arrêtée? que puisque vous êtes en train de raconter mon passé, il pourrait m'être permis de raconter le vôtre?

Voyez, en mesurant où vous êtes arrivée vis-à-vis de moi, jusqu'où j'arriverais vis-à-vis de vous. Nous en serions donc là tous les deux, vous de me considérer comme un misérable, moi de vous regarder comme la mendiante bohême... Je m'arrête encore.

Charistie, je vous parle maintenant sérieusement. Ce qui est fait est fait; ce n'est pas à nous à le discuter; ce n'est pas à nous surtout, par des accusations plus imprudentes encore, d'appeler les yeux du public sur des antécédents qu'il est impossible de détruire, mais qu'il n'est pas impossible de cacher. Vous voyez que depuis un an on ne s'inquiète pas beaucoup de ce que vous étiez avant notre mariage. Vous devez vous apercevoir que lorsqu'on a une bonne maison et une bonne table, on ne manque ni de société, ni de convives, ni d'amis. Quelle meilleure position pouviez-vous espérer que celle que vous avez? En quoi manquai-je d'égards envers vous tant que vous n'en avez pas manqué envers moi? J'ai disparu de la maison depuis plusieurs jours; vous me le reprochez, et c'est cependant ce que j'avais de mieux à faire.

Je hais les scènes, les cris, les pleurs, les explications;

je les redoute. Il est bien difficile, lorsqu'on discute face à face une question aussi délicate et aussi brûlante que celle qui nous divise, de ne pas laisser échapper des paroles qu'on ne voudrait jamais avoir prononcées : c'est ce que j'ai voulu éviter.

Je n'aurais pas répondu de sang-froid à une question qui, dépouillée des termes caressants qui l'enveloppent, peut se résumer en ces mots :

— Mon mari, est-ce vrai que vous êtes un misérable? un de vos amis m'en a donné la preuve, etc., etc.

Indubitablement, une question ainsi engagée nous eût menés beaucoup trop loin l'un et l'autre; j'ai préféré m'absenter.

J'ai espéré que les réflexions vous ramèneraient à plus de prudence; ç'a été tout le contraire, le mal n'a fait qu'empirer. Je me suis donc décidé à vous répondre, et je crois l'avoir fait de manière à prévenir le retour de pareilles maladresses de votre part.

Ce que je ne veux pas voir non plus se renouveler, ce sont ces épithètes injurieuses que vous jetez si étourdiment sur des femmes que vous ne connaissez pas. Je suppose que vous me comprenez : n'en parlons donc plus.

Je rentrerai ce soir, je compte trouver un accueil gracieux et ouvert. Je ne dirai pas un mot qui puisse rien vous rappeler du débat qui s'est élevé entre nous.

Vous imiterez ma prudence. Voilà pour le présent.

Quant à l'avenir, croyez-moi, Charistie, restez ce que vous étiez il y a huit jours, c'est-à-dire bonne et facile; s'il y a quelque bonheur sur la terre, il est dans la joyeuse

philosophie de ceux qui prennent le plaisir au vol, assurés que le chagrin n'a pas besoin d'être appelé pour venir.

Vous voyez qu'il s'est glissé entre nous lorsque nous n'y songions guère ni l'un ni l'autre ; il est venu par un homme que je devais croire notre ami, et qui a abusé d'une de ces confidences qu'on fait sérieusement ou légèrement, selon le caractère des gens à qui l'on parle.

Hélas ! ma chère Charistie, c'est une fort triste chose que le cœur humain, non pas tant par les vices que par les petitesses. Il y a bien des gens qui auraient volontiers plus de peur du ridicule que du crime; il faut un courage presque héroïque pour être vertueux dans certaines positions, et je connais plus d'un homme qui n'a pas osé soutenir sa bonne action devant une plaisanterie un peu vive, et qui se raille soi-même du devoir qu'il a accompli pour ne pas en être raillé.

Mais ceci est une discussion qui nous entraînerait beaucoup trop loin. Réfléchissez à tout ce que je viens de vous écrire, et réglez votre conduite en conséquence.

A ce soir, et songez que nous ferons mieux de ne parler de rien. C'est au nom de notre bonheur à tous deux que je vous en prie.

LÉOPOLD.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

